

ABONNEMENTS
UN AN 6 FRA.
France & Colonies 30 fr. 150
Union Postale 40 fr. 200
Chèque postal 530-40. Paris

N° 2092 — 29 JUILLET 1923

ÉDITION DE LUXE
UN AN 6 FRA.
France & Colonies 50 fr. 250
Union Postale 60 fr. 325
3, Rue de la Bruyère Paris IX^e

LES ANNALES

POLITIKUES ET LITTÉRAIRES

Revue universelle, illustrée, hebdomadaire

Directeur, Rédacteur en Chef ADOLPHE BRISSON

SOMMAIRE

Notes de la Semaine : Savoir-Faire et Faire-Savoir ..
La Situation : Les Dernières Vacances des Condamnés ..
Les Eches ..
La Génération d'aujourd'hui ..
Caguet de chez Barbin ..
Lettres de la Cousine : Les Allongés ..
Les Livres ..
Fragments de Philosophie ..
Xavier, ou les Entretiens sur la Grammaire Française ..
La Brière ..
Une Journée à Kioto ..
Les Hôtes Mystérieux de la Forêt Guyanaise ..

Le Bonhomme CHRYSALE
ANDRÉ FRIBOURG
SERGINES
PIERRE MILLE
JEAN BASTIA
YVONNE SARCEY
G. DE PAWLOWSKI
GUSTAVE LE BON
ABEL HERMANT
A. DE CHATEAUBRIANT
ALBERT LONDRES
VICTOR FORBIN

La Vie Religieuse : Lectures Sérieuses ..
Les Poèmes : Sur l'Étang Bleu ..
Le Collège ..
Ariadne abandonnée ..
Holocauste ..
La Semaine Rimée : Le Marchand d'Alcazars ..
La Vie Scientifique : L'Astronomie et la Réforme de l'Enseignement Secondaire ..
Pulsations (Poème) ..
Chronique de la T. S. F. : Collecteurs d'Ondes ..
Propos sur les Sports ..
Les Maisons Claires ..
La Femme et le Foyer ..
Revue Financière de la Semaine ..

Monsieur HERSCHE
GÉRARD D'HOVILLE
LÉON GUÉNÉE
GILBERT LÉLY
ROSE MALLAMÉ
HUGO DELORME
CAMILLE FLAMMARION
ERNEST PRÉVOY
RENÉ BROCARD
JACQUES MORTANE
Y. S.
SIMONNE B...

Théâtre : *UN CONCERT CHEZ LES FOUS*, Drame en trois actes d'ANDRÉ DE LORDE et CHARLES FOLEY (2^e acte.)

Les Jeux des Annales : Problèmes, Curiosités, Passe-Temps Littéraires, etc., par le Prestidigitateur ALBER

ILLUSTRATIONS. — Paysage de la Brière; L'Extraction de la Tourbe; M. A. de Chateaubriant. — A Kioto : Jardin en Fleurs; La Rue des Théâtres; La Grande-Rue; Le Temple Kiyomidzo; La Maison de l'Antiquaire Kita; Intérieur Japonais; Une Geisha. — La Chauve-Souris-Empire de la Guyane; Le Singe Esotérique des Forêts Équatoriales. — Un Accroc au Régime, dessin de Jean Routier. — Dessins de Zyg Brunner, J. Touchet. — Couverture : En Famille, par T. Foglia.

Notes de la Semaine

Savoir-Faire et Faire-Savoir

LES ENQUÊTES se multiplient. Presque chaque jour, quel qu'un de mes confrères m'adresse un questionnaire, que je laisse souvent sans réponse, faute de temps. Parfois, je saisis ma plume, puis, ne sachant que dire, je la repose; et j'attends que d'autres moins paresseux que moi ou plus subtils, aient fait connaître leur sentiment.

Parmi les récentes consultations, il en est une qui m'a paru ne pas manquer d'intérêt. Un journaliste, M. Gaston Picard, nous a demandé s'il était convenable « qu'un éditeur, pour lancer un livre, usât des mêmes expédients qu'un fabricant de savons ou de produits pharmaceutiques ».

Certains incidents, qu'il est superflu de rappeler, donnent du piquant à cette interrogation. Les œuvres destinées à nourrir l'esprit sont-elles une marchandise comparable

aux marchandises purement matérielles, et, si l'on désire les répandre, faut-il recourir à des procédés spéciaux? Ces procédés spéciaux, quels seraient-ils? Je veux bien qu'il y ait une ligne de démarcation à fixer entre des choses très différentes; mais, considéré du point de vue de celui qui s'occupe de les vendre, elles visent un but identique. Et ce but n'est atteint que grâce à des moyens d'action invariables, dont l'emploi s'impose à tous.

Le spirituel Adrien Hébrard avait imaginé une formule ingénieuse qu'il offrait libéralement aux personnes entreprenantes et avides de ses conseils.

— Comment vous y prendre pour assurer le succès de votre entreprise? Ce secret tient en deux mots : le mot *savoir*, le mot *faire*. Il importe d'abord que vous ayez formé et mûri votre plan, que vous sachiez clairement où vous allez. Ensuite, vous passez à l'exécution, vous réalisez votre projet. Cela nécessite beaucoup d'expérience et d'habileté. Enfin, si vous travaillez dans les

ténèbres, nul ne connaîtra le résultat de vos efforts. Il est indispensable d'en instruire le public. Voici donc votre ligne de conduite nettement tracée : « Premièrement, *savoir*; deuxièmement, *faire*; troisièmement, *savoir faire*; quatrièmement, *faire-savoir*. »

Le libraire, qui a choisi un bon manuscrit, qui l'a remis aux mains de l'imprimeur, l'a composé en caractères lisibles, et habillé d'une couverture plaisante à l'œil, se conforme aux trois premières conditions requises..., reste la quatrième, *faire-savoir*. Or, de quelle manière avertir, attirer la foule, sinon par des appels pressants, chaleureux, réitérés? La réclame est nécessaire. Qu'elle s'insinue dans le journal, qu'elle s'étale sur les murs, qu'elle pénètre à domicile sous forme de prospectus, le plus grand chef-d'œuvre du monde devra y recourir, sous peine de demeurer inconnu ou long temps obscur. Et vous n'ignorez pas que, en ce siècle où tout va vite, Messieurs les auteurs ne se résignent pas à attendre le succès. Bien loin de refréner sur ce terrain

les initiatives de l'éditeur, ils le stimulent et se plaignent volontiers de son avarice et de sa mollesse.

Et voilà pourquoi, dans les gazettes, les notes élogieuses pullulent, suppléent aux oublis ou essaient d'adoucir les rigueurs de la critique. Encore faut-il que ces notes soient rédigées avec adresse, qu'elles ne dépassent point la mesure, et touchent à l'endroit sensible ceux qui les lisent. C'est ici le fin du fin, l'art où excelle le libraire avisé doué de quelque génie.

M. Bernard Grasset, maître en ce métier, pose le problème, et indique la voie à suivre pour le résoudre. Il s'agit de trouver l'axe de curiosité... Qu'est-ce que l'axe de curiosité? C'est le point sur lequel l'attention du lecteur indifférent et distrait doit être appelée de préférence, afin que sa curiosité s'éveille, et qu'il devienne acheteur. Avez-vous compris? M. Grasset va préciser sa pensée :

« Cet axe de curiosité, que, dans tout lancement, il faut bien saisir, ne coïncide pas toujours avec l'essentiel du livre ou sa valeur intrinsèque et profonde. Souvent, au contraire, il réside dans quelque élément qui apparaîtra à certains comme puéril et qui, en réalité, constitue seul la force attractive nécessaire.

» Tel livre a été lancé avec cette simple phrase : « L'auteur a dix-sept ans. » Et tel autre avec l'épithète « Mystérieux », alors que des articles analysant dans le profond chacun des deux ouvrages n'auraient pas provoqué la même vente. »

En somme, cette science du lanceur d'ouvrages est à base de psychologie, elle consiste à pressentir le goût de l'acheteur éventuel, à lui offrir l'argument capable de le convaincre et de le tenter... Seulement, prenez garde, ô éditeur trop astucieux, ô trop impatient auteur, si vous trompez le public, si le romancier de dix-sept ans n'est qu'un écolier maladroit, et si le mystère annoncé n'est qu'une vulgaire mystification, le public dupé s'insurgera, une propagande orale meurtrière détruira promptement les effets de votre propagande tarifée, et vous aurez en vain gaspillé votre argent. La suprême habileté est de ne louer que ce qui mérite vraiment des louanges.

Ainsi le veulent la logique et la raison, qui, dans le pays de Molière, ne perdent jamais leurs droits.

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Avantages offerts à nos Abonnés

Nous publions à la fin du supplément des Jeux la liste complète et définitive des Hôtels accordant une remise de 10 0/0 aux porteurs de « Bons » des *Annales*.

Dans cette liste, quelques établissements ne figurent plus qui étaient inscrits dans le Volume-Prime; de nouveaux hôtels, par contre (et en plus grand nombre) consentent la remise. La liste se trouve ainsi sensiblement augmentée.

Les Dernières Vacances

des Condamnés

21 juillet.



VOICI commencées les dernières vacances des condamnés à la réélection. Dans neuf mois, la bataille sera dans son plein, pour la plus grande joie des papetiers, des imprimeurs, des colleurs d'affiches et des badauds. Des petits journaux naîtront ou se gonfleront subitement, à seule fin de dire à tels candidats des choses qu'ils souhaiteront leur être désagréables, et les spécialistes de ces jeux marqueront les coups, tandis que la grande masse de la nation, travailleuse, appliquée à sa tâche, votera, le jour venu, j'en suis certain, avec bon sens et justice.

J'ai passé une heure d'un de ces jours de calme à flâner sur les quais, devant les boîtes des bouquinistes. Il n'est guère de coins de la ville où l'on goûte douceur pareille. La Seine fraîche et lente y coule amicalement. De beaux arbres au fin feuillage, dont le vert s'atténue de gris, frissonnent au souffle léger du vent d'après-midi; leur ombre qu'on dirait intelligente s'étend sur les boîtes qui s'allongent au dos des parapets; et tandis que les marchands placides, somnolents, tricotants ou rêvants, attendent assis sur leur chaise l'acheteur capricieux, les amoureux des livres jettent sur les « bouquins », au passage, un coup d'œil de chasseur, s'arrêtent, flairent, palpent, retournent, puis emportent leur proie.

Le quai de Montebello, au sud de Notre-Dame, est plus désert que d'autres, et plus triste peut-être; mais plus noble et plus pensif, car on y voit l'immense nef de la cathédrale à travers la dentelle des feuilles. C'est là qu'au hasard d'un coup de sonde dans une boîte délaissée, j'ai trouvé trois petits n°-32 qui bientôt seront centenaires. L'un s'intitule *Petit Dictionnaire des Girouettes*, par une Société d'Immables, et se vendait à Paris, en 1826, chez les marchands de nouveautés. Est-il besoin de dire de quelles girouettes il s'agit? — Vous l'avez deviné. — On s'en prend aux parlementaires de ce temps. — N'insistons pas. Paix à leurs cendres.

Le second, plus épais, est un *Petit Dictionnaire Ministériel*. En le parcourant, je me suis pris d'inquiétude pour le sort des chroniqueurs ayant dessein d'écrire chaque semaine leur sentiment sur la situation politique. Rien ne paraît, en effet, être changé dans notre bon pays de France depuis le temps où régnait Charles X, comme il est vraisemblable que rien ne s'était modifié, quant au fond, depuis l'ancien régime jusqu'au dit roi Charles. Les formes extérieures de gouvernement ne sont plus les mêmes, il y a cent ans et aujourd'hui, — d'accord — mais l'organisation profonde de la machine

est identique. On a changé la couleur de la carrosserie du « char de l'Etat », mais pas le moteur. — Qu'on en juge :

Nous nous plaignons de la bureaucratie. Nous imaginons que ce mal est né d'hier. Et cependant on lit dans le *Petit Dictionnaire* les définitions suivantes :

« *Bureaucrates*. — Hommes qui ne vous écoutent que d'une oreille, qui ne vous regardent que d'un œil et qui regrettent le mot qu'ils vous adressent.

» *Bureaux*. — Dédale où vont se perdre à jamais les réclamations qui ne se fondent que sur la justice, mais où l'intrigue et l'ignorance trouvent toujours quelque chose à glaner. Le bureaucrate peut beaucoup pour les autres et fort peu pour lui-même; il a toutefois droit d'arrogance tant qu'il n'est pas réformé.

» *Importance bureaucratique*. — Le chef du bureau, le sous-chef, l'expéditionnaire sont d'autant plus portés à se croire des personnages qu'ils parlent toujours au nom du ministre. L'importance bureaucratique trouve un inépuisable aliment dans les cartons et la paperasse. Un commis flanqué de son répertoire et de ses numéros vous demande avec hauteur votre nom, vos prénoms, et après avoir longuement feuilleté et refeuilleté, fier d'en avoir fait la découverte, il vous dit : « Vous voilà ! vous vous appelez Dupré, » et il rehausse son col et sa cravate. »

Si l'auteur du *Petit Dictionnaire* manque de tendresse pour les fonctionnaires, il ne ménage guère plus les parlementaires, et surtout les députés du centre. A preuve ces définitions :

« *Discours. Discussion* :

Eh ! cela fait toujours passer une heure ou deux.

» *Droit*. — Un estomac ne perd jamais ses droits, et voilà pourquoi, lorsque cinq heures sonnent à la pendule de la Chambre, les cris mille fois répétés : « La clôture ! » « La clôture ! A demain ! » s'élèvent de tous les estomacs du centre.

» *Foi ministérielle (Avoir la)*. — Fermer les yeux et tendre la main.

» *Majorité*. — Table de trois cents couverts.

» *Mandat*. — Celui d'un député du centre. — Se borne à voter le budget des ministres, à leur accorder tout l'argent qu'ils demandent, à applaudir à toutes leurs lois, quelles qu'elles soient, et à retourner ensuite chez lui pour y jouir des dignités dont on l'a chamarré... »

On était donc aussi méchante langue en France, il y a cent ans, qu'aujourd'hui, et les députés non plus que les fonctionnaires n'étaient pas mieux traités. On se livrait contre le « centre » d'autrefois aux mêmes

attaques que contre celui de 1923, comme aussi aux mêmes jeux de mots. La « situation » ne différerait guère au fond, comme le prouve cette savoureuse définition du mot bataille :

« *Bataille.* — L'armée ministérielle est campée comme nous l'avons dit au milieu de la lice : c'est dans cette position qu'elle crie « Hourra ! » sur la droite et sur la gauche du champ. Elle a la valeur numérique; ses armes sont l'ordre du jour, la question préalable et la clôture pour les combats journaliers; les circulaires, l'eau bénite de cour et les destitutions pour la bataille des élections et les chaudes affaires. »

Or nos vacances commencées sont un prélude aux élections. On a supprimé les grandes manœuvres pour l'armée, mais pas pour les parlementaires. Elles dureront jusqu'en octobre sur le terrain de leur département, en attendant les « chaudes affaires » et la bataille prochaine. Electeurs, plaignez vos représentants.

Plaignez-les d'autant mieux qu'ils ne savent pas encore à l'heure actuelle à quelle sauce ils seront mangés. On leur a bien laissé le soin d'en décider, mais les mille et un problèmes de la politique extérieure, ou les difficultés intérieures, ne leur ont point encore donné le loisir de prendre une décision : Ils pèsent leurs chances aux plateaux des diverses balances qui ont noms scrutin de liste, scrutin d'arrondissement, proportionnelle intégrale, scrutin de liste majoritaire, système de 1919, et leur grand souci est de connaître la formule cabalistique capable de retenir la main néfaste qui écrira sur le mur des salles de vote le fatidique : « Tu as été pesé et tu as été trouvé trop léger ! »

Cette question du mode de suffrage est l'une de celles dont on discutera le plus cet été, en attendant les débats de l'entrée de l'hiver au Parlement. On la posera bien souvent aux malheureux condamnés à la réélection, au cours des réunions où ils « rendront compte de leur mandat ». Et aussi bien on aura raison, car elle est pour le pays d'une importance décisive.

En matière de suffrage, plus encore qu'en toute autre, il faut savoir faire à la pratique sa part. Brûlons tous les cierges du monde sur l'autel de la théorie. Proclamons les mérites de la représentation proportionnelle, la beauté des grands partis, la splendeur des luttes où ils s'affrontent ; affirmons que rien ne serait plus harmonieux que de voir dès l'âge de vingt et un ans chaque Français s'affilier à l'un de ces partis, les élections avoir lieu au scrutin de liste régional, et, peut-être, dans l'avenir, national ; que rien ne serait plus juste que d'attribuer à chacun des partis nationaux autant de sièges que le nombre des suffrages qu'il a obtenus lui en donne mathématiquement ; déclarons que les partis eux-mêmes devraient établir la liste de leurs candidats par ordre de mérite, tout cela est théoriquement parfait, j'en tombe d'accord... Mais pratiquement,

à l'heure actuelle et en 1924, c'est absolument irréalisable.

Le scrutin régional a été voté par la Chambre avant sa séparation. C'est une manœuvre ou une plaisanterie que la province restée attachée au vieux scrutin d'arrondissement trouvera parfaitement déplacée. Elle commence, tant bien que mal, à s'habituer au scrutin départemental, mais le verrait disparaître sans l'ombre d'un regret. Vouloir lui imposer demain le scrutin régional n'aboutirait qu'à un résultat : accroître le nombre des abstentions, augmenter le décri où tombent les hommes et la chose publique.

Dans l'état actuel de son éducation politique, l'électeur veut connaître celui à qui il confie ses intérêts. Et il n'a pas tort, car c'est là l'essentiel : tant vaut l'homme, tant valent les principes. Les plus beaux programmes sont lettres mortes si de nobles âmes ardentes et réalisatrices ne les animent.



LA GÉNÉRATION D'A PRÉSENT

J'AI L'IMPRESSION très nette que la génération d'a présent a beaucoup meilleure façon que celle à laquelle j'ai le regret d'appartenir... Je dis le regret, parce que ma génération est celle des hommes de cinquante ans, et que c'est toujours embêtant de vieillir !

Cette génération-là affectait assez volontiers les gros mots, l'argot populaire, et l'apparence de la brutalité. Cela provenait de beaucoup de causes, dont voici quelques-unes : le règne de la truculence romantique n'était pas terminé ; celui du naturalisme battait son plein ; les fils de la bourgeoisie venaient, depuis peu de temps, de prendre contact sous les drapeaux, par le volontariat d'un an, avec les classes populaires : tout nouveau, tout beau ; ils s'amusaient à en imiter le langage.

A cette heure, il me paraît bien qu'il y a réaction contre tout cela. Comparées à nous, les jeunes générations masculines ont l'air de demoiselles ! Cela se remarque jusque sur les bancs de l'Ecole de Médecine, dans les amphithéâtres, les cliniques des hôpitaux, où des traditions séculaires tendaient pourtant à maintenir un grand laisser aller dans les manières, et dans les propos une gaillardise assez sauvage. Les professeurs notent que leurs élèves restent froids, plus que froids, devant certaines expressions ou plaisanteries dont s'ébattaient leurs prédécesseurs. L'apparence extérieure aussi a changé. Il y a trente ans, nous étions trop débraillés ; les jeunes gens de maintenant sont presque trop mignons !

Quelle est la cause de cette évolution ? Je crois qu'elle vient surtout de ce que les jeunes

D'autre part, il n'est point de gouvernement parlementaire possible sans une majorité nette. La proportionnelle et la multiplication des partis mènent aux majorités provisoires de coalition, donc à l'anarchie. L'Italie vient de nous le prouver. Il n'est de force que dans la simplicité.

Mais une réforme utile, et que j'ai déjà demandée, serait le renouvellement de la Chambre par tiers tous les deux ans. Elle éviterait les à-coups dans la marche des affaires ; elle empêcherait le vote des lois de surenchère à la veille des élections ; elle éviterait l'année perdue au début de chaque législature, quand les « nouveaux » ne sont point encore capables de remplir leur tâche ; elle permettrait de tâter plus fréquemment le pouls de la nation... Qu'on y songe au cours de ces dernières vacances, de ces vacances de condamnés... à la réélection.

ANDRÉ FRIBOURG, député de l'Ain,
secrétaire de la Commission de l'Enseignement et des
Beaux-Arts, et membre du Conseil Supérieur des Colonies.

hommes vivent en camaraderie beaucoup plus étroite que de notre temps avec les jeunes filles de leur monde. Il en est résulté une espèce de chassé-croisé : les jeunes filles y ont perdu pas mal de cette antique réserve dans l'attitude, de cette « modestie » que nos pères disaient être la plus délicieuse parure de leur sexe ; et tout se passe comme si elles avaient transmis une partie de ce bagage, dont elles se débarrassaient si volontiers, semble-t-il, aux jeunes gens !

PIERRE WILLE.

Le Protecteur des Rois

Ce fut Léopold II qui donna à M. Paoli le surnom de « protecteur des rois ». Jamais appellation ne fut mieux méritée. Pendant vingt-cinq ans, il fut chargé d'accompagner dans leurs voyages à travers la France, qu'ils vinssent incognito ou officiellement, tous les souverains étrangers. Il s'acquittait de cette tâche délicate avec une vigilance et un zèle qui firent l'admiration de ses augustes protégés.

Edouard VII lui témoignait la plus ardentale des confiances. Certaine année, il feignit ne pas venir à Biarritz par suite de la retraite de son ange gardien accoutumé. Il y eut à ce sujet, entre Londres et Paris, un long échange de correspondances. Finalement, on promit au roi que Paoli surveillerait officiellement son séjour à Biarritz. C'est ce qui eut lieu.

Du temps que Georges I^{er} villégiaturait à Aix-les-Bains, il rencontrait sur ses pas une multitude de mendiants. Un jour, il le fit constater à Paoli. Celui-ci se contenta de sourire.

— Ce sont de braves gens, murmura le roi.

— De très braves gens, Sire, qui se feraient tuer pour Votre Majesté.

— Mais qui vous permet de le croire ?

— C'est qu'ils sont tous de mes hommes et qu'ils ont mission de veiller sur vous !

Ce fut peut-être la seule fois où Paoli dévoila le secret professionnel.

Comme on lui demandait si les souverains lui donnaient du mal, Paoli répliqua :

— Détrompez-vous. Il n'y a pas plus obéissant qu'un monarque. On lui dit :

« Vous n'irez pas vous promener. » Il n'y va pas! « Vous vous lèverez à neuf heures. » Il se lève à neuf heures. « Méfiez-vous de M^{me} Une Telle. » Et il se méfie, malgré toute la grâce de M^{me} Une Telle...

Seuls les grands-ducs tentaient de déjouer ces respectueuses et discrètes filatures. Mais Paoli parvenait à percer leurs ruses. Et le grand-duc Alexis entre autres, après maintes tentatives infructueuses, dut se résigner à subir la tutelle de son implacable protecteur.

Ceux qui s'en vont : Louis Ganne

L'un de nos auteurs les plus populaires. Il disparaît, coïncidence tragique, à l'heure même où tous les orchestres, au plein des réjouissances nationales, mettaient son nom à leurs programmes.

L'histoire des deux compositions les plus célèbres du musicien : *Le Père La Victoire* et *la Marche Lorraine* a été maintes fois contée. Louis Ganne écrivit la première pour une symphonie. Deux chansonniers qui se trouvaient là au jour de l'exécution furent séduits par ce rythme alerte et puissant. Ils proposèrent à l'auteur de mettre des paroles sur sa musique. Ainsi naquit *Le Père La Victoire* qui devait, grâce à Paulus, connaître un succès foudroyant. Les trois auteurs ne soupçonnant point l'avenir de leur œuvre commune la cédèrent pour cent francs à un éditeur qui, lui, en tira plus de deux millions.

Du musicien lui-même, nous avons des détails précis sur la genèse de *la Marche Lorraine*. Louis Ganne était allé présider, en 1892, un concours musical à Nancy. Son succès fut tel que les autorités présentes lui arrachèrent la promesse d'une marche écrite tout exprès pour la vieille capitale lorraine. Dès le lendemain, Ganne se mettait au travail.

— Je trouvai, dit-il, dans la Bibliothèque

municipale, une vieille chanson lorraine dont les motifs, reconstitués, me permirent de donner un caractère local à l'œuvre que j'entreprenais. Je la composai tout entière à Nancy; un de mes bons camarades, Paul Thomas, fils du général Thomas, me donna asile chez lui, rue Jacques-Callot, et c'est là que je travaillai à la composition de *la Marche Lorraine*, que d'ailleurs je lui dédiai. Le 5 juin 1892, à l'occasion de la dix-huitième fête fédérale des sociétés de gymnastique de France, *la Marche Lorraine* était exécutée, pour la première fois, sur cette même place Stanislas en présence du président Carnot qui avait à ses côtés le grand-duc Constantin, venu de Contrexéville, l'un des artisans de l'alliance franco-russe.

En 1908, le gouvernement d'Autriche-Hongrie sollicita l'autorisation de choisir *la Marche Lorraine* comme marche solennelle pour le 7^e régiment des dragons de la Garde. Louis Ganne accepta. Il reçut pour cela, en même temps que les insignes de l'ordre de François-Joseph, une lettre du ministre de la Guerre, le remerciant de son autorisation concernant une œuvre « qui resterait désormais historique dans l'armée hongroise ». Comme on le voit, Ganne a été prophète en son pays et même ailleurs, fait assez rare pour être signalé.

Les Autos chez « Ma Tante »

Le Crédit Municipal se modernise. On pouvait déjà lui confier les objets les plus hétéroclites. Voici que, maintenant, il se déclare prêt à recevoir, en ses vastes locaux, les automobiles. Mettre son auto au clou, conduire sa limousine chez « Ma Tante », de séculaire mémoire, voilà qui est un peu surprenant.

Cette innovation sera fort bien accueillie. En effet, le Mont-de-Piété, non content

d'avancer de l'argent sur les dépôts qui lui sont faits, s'engage à les restituer, en parfait état. Il n'est jamais certain, en somme, qu'on ne finira point par lui abandonner tel ou tel gage qu'on lui a remis en un jour de gêne. Aussi, il est de son intérêt de le conserver dans les meilleures conditions possibles. Il entourera donc les autos de soins particuliers, d'attentions inconnues même aux garages les plus recommandables. Et, le printemps venu, les automobilistes pourront venir reprendre leurs voitures graissées, huilées, nettoyées, fourbées à miracle. Ce sera parfait.

Certains Parisiens subtils viennent, au moment des vacances, apporter aux locaux du Crédit Municipal des caisses d'argenterie, leurs voitures graissées, huilées, nettoyées, des bibelots de valeur, des fourrures, des tentures. Ils mettent ainsi en lieu sûr, durant leur absence, leurs objets précieux, sans avoir à payer la location d'un coffre-fort dans une banque ou des droits de garde chez les fourreurs. « Ma Tante » se charge de défendre leurs zibelines contre les mites.

Il faut ajouter que le Mont-de-Piété est aussi la Providence des malheureux. Mais qui dira jamais de quelles larmes, de quelles angoisses, de quelles humiliations les employés de ce prêteur magnifique sont les témoins quotidiens ! C'est devant eux, souvent, que se jouent les scènes les plus poignantes de la détresse humaine...

Le Petit Jeu des Citations (Suite)

On dit, communément :

Et le combat finit faute de combattants,

Il faut dire :

Et le combat cessa faute de combattants,

ce qui est conforme à la version cornélienne.

SERGINES.

PARIS SE VIDE, mais les coffres-forts des banques se peuplent. Le Parisien y dépose son argenterie pendant l'été et ses bibelots de valeur.

Ce fut ainsi de tout temps.

M^{me} Mars, ayant confié ses bijoux, l'été, à un coffre de banque, s'attira le madrigal que voici :

Célimène, est-il vrai que, de peur d'un larcin,

Vous avez avec prévoyance

Confié les joyaux de votre riche écrin

Aux solides caveaux de la Banque de France ?

Quand vous serrez ainsi diamants et bijoux,

L'esprit de prudence vous manque...

Il faudrait, pour garder le plus brillant de tous,

Aller vous loger à la Banque.

A ce sujet, on sait que la Banque de France est gardée militairement par plusieurs postes.

A l'extérieur, un factionnaire, baïonnette au canon, surveille l'entrée principale.

Un jour, Tristan Bernard, passant avec un ami rue Croix-des-Petits-Champs, s'avisa qu'il avait à la Banque un vieux compte courant qui devait être créancier d'environ deux cents francs.

Il dit à son ami :

— Si vous n'êtes pas pressé, j'entrerai là et je liquiderai ce compte.



— Entrons ! fit l'autre.

Tristan Bernard retira ses deux cents francs, donna quittance, rangea l'argent dans son portefeuille et sortit.

Dehors, avisant la sentinelle en faction, il s'approcha d'elle et dit avec l'autorité qu'aux yeux du soldat lui donnait sa rosette de la Légion d'honneur :

— Maintenant, mon ami, vous pouvez vous en aller !

Un chiromancien notoire de Paris, M. Henri Rem, vient de faire une découverte originale : les gens de théâtre ont le quatrième doigt aussi long que le médius.

Dorénavant, quand votre fille, ou votre sœur, voudra faire du théâtre, plus besoin ne sera de demander à M. Raphaël Duflos ou à M^{me} du Minil de l'« auditionner » pour connaître si elle a le don. Vous n'aurez qu'à dire à la petite :

— Fais voir ta main.

Et quand votre bonne vous quittera pour être commère de revue, vous saurez, en regardant son quatrième doigt, si elle est appelée.

La citation, que j'ai faite plus haut, des noms de deux réputés professeurs au Conservatoire me fait ressouvenir de la façon dont, au même lieu, le regretté Paul Mounet, vers 1897 ou 1898, prit la succession de Dupont-Vernon.

« Paul » ne demanda pas aux espoirs de montrer leurs doigts, mais, les ayant fait aligner, il leur commanda de faire saillir leurs biceps et, passant d'un bras à l'autre, il tâta ainsi toute la classe.

Suivant l'état des muscles des élèves, hommes et femmes, Paul détermina les tragédiens et les comédiens.

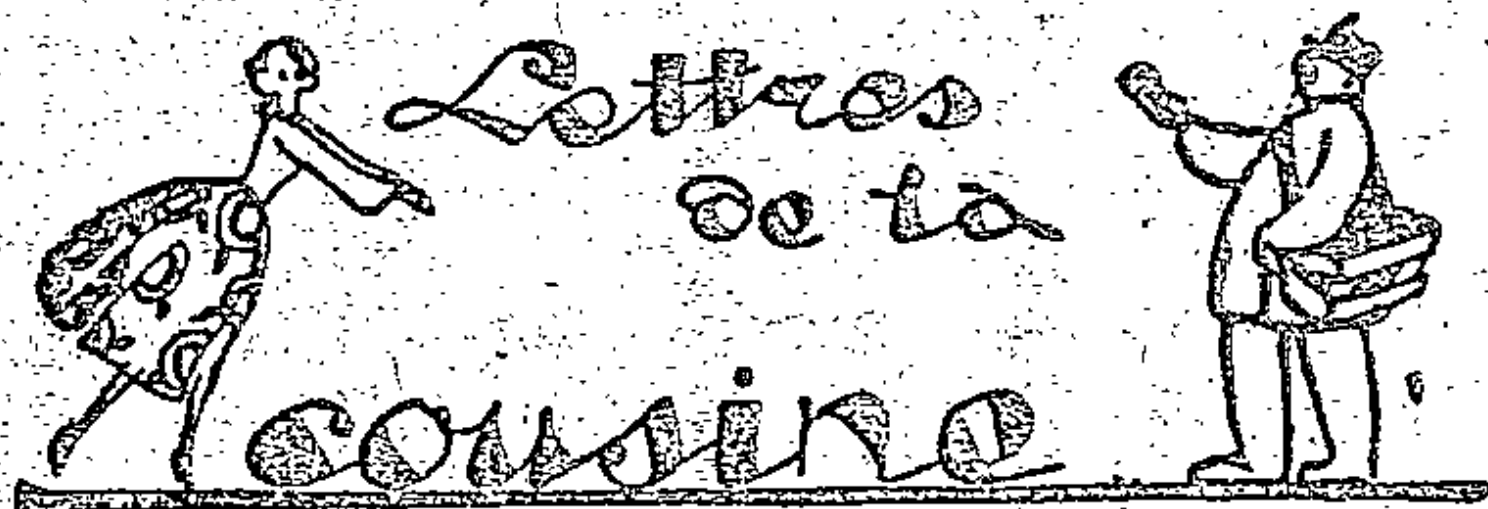
On sait quel amour il avait pour la tragédie, les vers et rythmes classiques. Il estimait que cette noble forme de théâtre était la plus belle, et, de fait, grâce à son frère et à lui, elle atteignit parfois à la beauté pure.

Mais il y voulait des muscles.

Les forts biceps furent donc catalogués tragédiens et tragédiennes; les faibles durent se contenter de n'être destinés qu'à la comédie.

C'était évidemment plus fantaisiste, moins étudié que l'art divinatoire de M. Henri Rem, mais de ce que Paul était, en outre, docteur en médecine, sa méthode de classification pouvait aussi passer pour scientifique.

JEAN BASTIA.



« Les Allongés »

MME JEANNE GALZY, l'auteur de *La Femme chez les Garçons*, vient d'accomplir un tour de force en écrivant l'histoire navrante et pathétique des Allongés. Dédaigneuse d'y ajouter le moindre ragoût romanesque, elle a osé, comme seul thème, prendre la Maladie et le calvaire de ceux que la Mort guette. Et, chose prodigieuse, elle a su intéresser le lecteur à cette lutte passionnée... Ce livre d'un réalisme saisissant et qu'on pourrait croire sombre, puisqu'il ne craint pas de dévoiler les hontes, les tares, les tortures de la déchéance physique, est en quelque sorte un hymne à la Douleur, et il frémit d'une si vive pitié pour la pauvre guenille humaine qu'il en reste comme illuminé. On y sent l'effort palpitant de ces exilés de la vie qui, coûte que coûte, veulent y rentrer, et l'aiment d'autant plus qu'elle leur échappe par tous les pores ; leur adaptation à l'état cruel qui métamorphose en supplice tous les actes de leur pauvre existence est admirable, ils y dépensent une ardeur sacrée et un stoïcisme que rien ne rebute : Ni le chariot qui leur est un demi-cercueil, ni le plâtre qui les immobilise dans une rigidité mortelle, ni l'ankylose forcée de membres qu'un appareil encercle, ni les opérations barbares, ni les pansements interminables, ni les insomnies affreuses, ni le martyre quotidien de maux immérités, rien n'altère l'espérance qui les soutient, les soulève et leur fait adorer la parcelle de vie pouvant les raccrocher au bonheur...

Evidemment, les joyeux viveurs de Deauville ou de Dinard ne prendraient aucun plaisir à ces pages un peu pénibles dont le sens et l'émotion profonde leur échapperaient, mais je suis sûre que tous ceux qui ont connu la souffrance ou l'ont approchée aimeront cette confession âpre et vraie, d'une poésie farouche, marquant à travers les misères humaines le triomphe de l'esprit sur la matière, le pouvoir sacré de la Volonté et le rayonnement de la pure beauté s'élevant au-dessus des horreurs terrestres.

Dans le royaume de la souffrance décrit par M^{me} Jeanne Galzy, l'amour de la vie est tel que les éprouvés arrivent à prendre confiance dans leurs maux qu'ils voient dépassés, et qui, même, leur assurent un sort enviable parmi des compagnons labourant leur peine et qui souhaitent leur semblant de santé.

M^{me} Galzy raconte l'angoisse qui l'étreignit à son arrivée à Berck :

« Ils sont là, les malades, chacun sur sa planche étroite, emmaillotés de couvertures, la tête soulevée un peu par des coussins, comme couchés sur un demi-cercueil. Il y a un silence, à cause de la nouvelle venue que je suis, peut-être. Et je vais vers eux

avec épouvante. Sont-ils des morts ou des vivants ? »

Ce sont bien des vivants espérant fiévreusement une halte dans leur rude épreuve. Ils sont venus demander à l'air iodé de la mer, au vent salé, à l'espace saturé de forces vives la cicatrisation de leurs plaies, et peut-être un adoucissement à leurs souffrances. Et parce qu'ils ne connaissent la joie de vivre que par l'horrible crainte de quitter la vie, ils savourent avec délices les rares accalmies, les courts instants de bonheur que leur donne une existence prise en commun entre parias frappés d'un même mal, éperdus du désir de ressusciter.

Peu à peu, les plus sauvages parmi les malades se civilisent, se rapprochent et font cœur commun. « Je sors de ma solitude, écrit l'auteur. Les mois où je n'ai connu que les compagnies imaginaires d'absents et de morts sont derrière moi. J'entre dans autre chose qui est la fraternité entre malades, la découverte d'autres souffrances, l'oubli de son calvaire en suivant par la pitié d'autres calvaires. Je sens cela un peu comme une délivrance. Je vois que je n'ai pas été la monstrueuse exception, qu'autre part il y avait de pires infortunes et que je ne me suis crue si seule que par mon ignorance et mon éloignement d'analogues destins. »

Avec une émotion charmante, M^{me} Galzy présente un à un tous ces compagnons d'infortune qui frénétiquement veulent leur part de soleil, ces martyrs de l'hérédité qui, anxieux, s'interrogent du regard pour suivre les progrès du mal ou saisir les signes avant-coureurs de la guérison. Un jour de promenade sous le ciel bleu devient un souvenir impérissable :

« Avec difficulté, j'ai couché mon corps sur le sable, et Gerda est dans une voiture très large, où a pu entrer l'écartèlement de ses jambes plâtrées.

» Je m'abandonne à cette joie, dont si longtemps je fus dépossédée, de sentir contre moi la terre, de me replonger en elle, de n'en être plus séparée par toute la hauteur des tréteaux qui, l'an passé, haussaient ma gouttière. Dans mes doigts, le sable est tiède. Il glisse avec des frôlements un peu rugueux et pourtant doux.

» Comme j'aime la terre, Gerda ! De mon corps seuls les bras et les jambes en jouissent, car tout mon buste est emprisonné, et pourtant, à travers le plâtre je me sens sur une couche dont j'avais désappris le contact et l'odeur : une odeur de soleil et de mer qui se mêlent, tour à tour chaude et humide comme de la nuit et du jour tressés.

» Gerda ! Gerda ! Comme c'est bon la terre qui nous est donnée ! »

L'heureuse malade qui savoure ainsi la demi-liberté d'être couchée sur la plage est un objet d'extase — et de sombre jalousie. Le pauvre petit Desurmout n'ose pas espérer pour lui un tel paradis, et pourtant il se contenterait d'une bien minime part de félicité ! Depuis de si longues années il souffre, et l'idée de la mort lui cause un si violent désespoir ! Il est bouleversé de

fièvre, agonisant de sueur, il espère contre tout espoir, il veut guérir. M^{me} Galzy s'approche de sa gouttière :

« Sa tête est basse, sans coussin, et je reste droite pour mieux le voir. Je me pencherais, si je pouvais me pencher, mais la prison de plâtre me retient, et mon âme se pencherait plus encore, si tout l'appareil rigide de conventions, cette gaine étroite qui depuis l'enfance nous enveloppe, ne me gênait encore plus que mon appareil d'infirme. Je lui souris, et lui sourit aussi.

» Nous sommes à cette minute hors de toute réalité... Nous adhérons l'un à l'autre par tout ce qu'il y a de plus immatériel, de plus pur, de plus détaché dans une âme humaine. Je sais qu'il souffre moins. Je sais que pour un instant il ne sent plus sa douleur. »

Le rêve qui hante tous ces martyrs, c'est l'espoir un jour, si lointain qu'il soit, de marcher... La vue de pas légers et vifs leur est une allégresse et le pire des tourments.

L'un de ces allongés, regardant la pelouse pelée où le gazon pousse maigrement, répète à mi-voix comme dans un songe : « Quel bonheur ce serait d'en faire au moins une fois le tour, sans arrière-pensée, sans crainte, comme un qui n'aurait jamais eu mal ! »

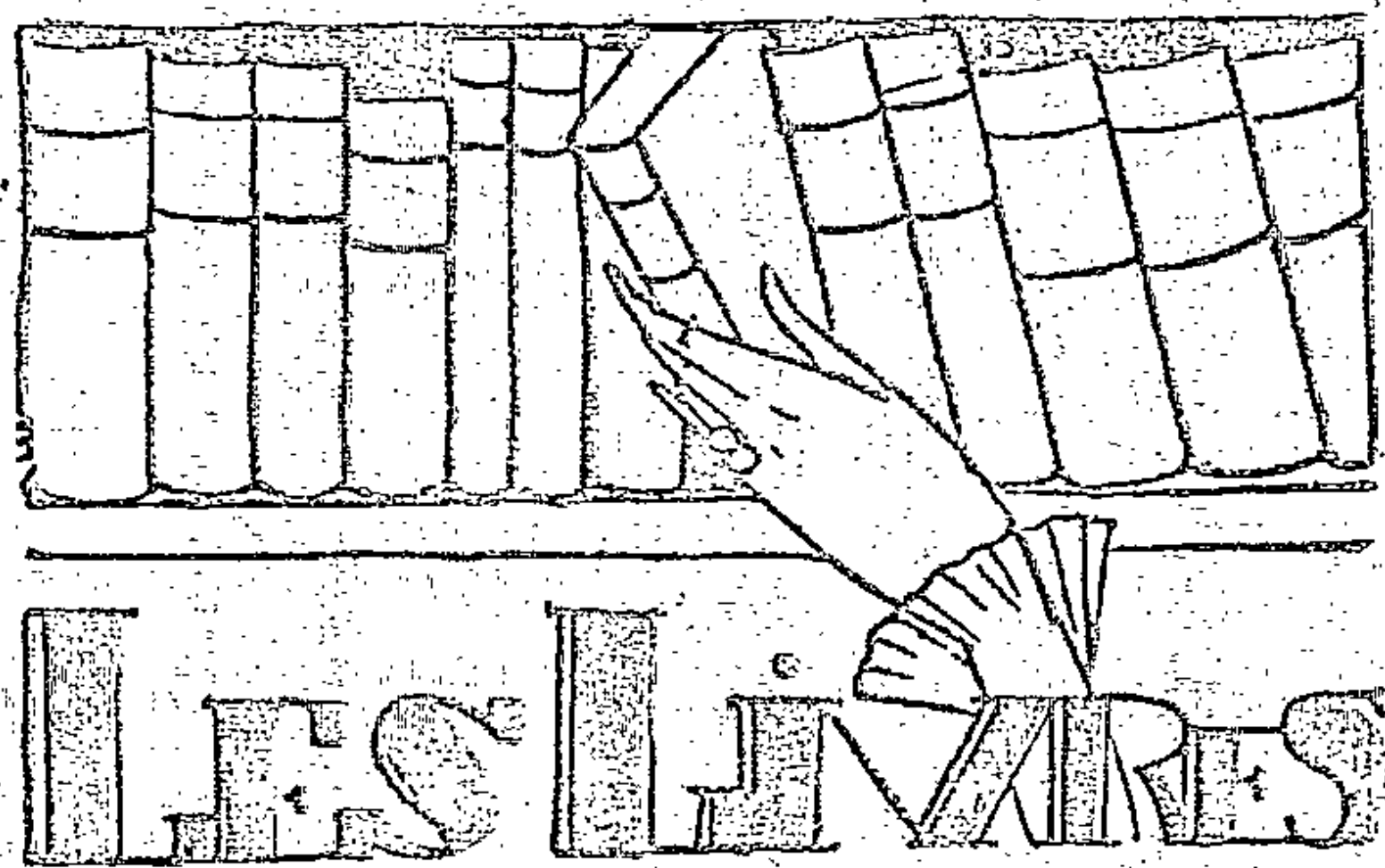
Je ne puis m'arrêter sur tous les détails poignants de cette odyssée au Pays des Allongés. Mais je pense en avoir dit assez pour donner peut-être le goût de lire le livre et surtout pour en dégager la portée philosophique. Ce Bréviaire des malades, qui énumère avec une tranquille audace toutes les formes de la souffrance, exalte entre toutes les lignes la beauté de vivre ! Il est un formulaire de courage, un catéchisme d'espérance. Il mesure les profondeurs de l'abîme, et la douceur des humbles fleurs bordant les précipices... Il apprend les petites joies chèrement acquises, et la grande sérénité. Il révèle aux vivants la part immense de bonheur qui est leur lot et qu'ils ne soupçonnent pas, justement parce que leur chair n'a pas souffert, parce qu'ils ne se sont pas penchés sur les éprouvés silencieux et passionnés qui, du fond de leur enfer, ont senti la beauté miraculeuse de ce simple mot : VIVRE !

Après avoir fermé le bouquin de M^{me} Galzy, je défie qu'on n'éprouve point un sentiment d'allégresse à se sentir des pieds dansants, des mains agiles, un corps libre et souple, bien portant, et la griserie de vivre.

Et c'est sans doute le sentiment de cette joie saine, abondante, profonde, que M^{me} Galzy a voulu faire surgir au-dessus du cauchemar dans lequel se débattaient les pauvres épaves humaines de Berck, — les allongés, — qui savent découvrir un peu de bonheur en fixant leurs yeux las et meurtris sur les étoiles éternelles de l'Espérance.

YVONNE SARCEY.

P.-S. — Le résultat du concours express sera donné dans le prochain numéro.



Nocturne, par Gabriele d'Annunzio,
et Malice, par Pierre Mac-Orlan.

ON S'ÉTONNERA peut-être de me voir réunir en un même compte rendu ces deux auteurs dont le public se fait des idées si différentes. Pour tout le monde, Gabriele d'Annunzio est un être supra-terrestre qui n'a rien de commun avec l'humanité périssable et qui s'apparente plutôt aux fresques et aux bas-reliefs. D'Annunzio, c'est un geste héroïque peint ou sculpté sur un monument public dans une attitude magnifique dont nous ignorons les raisons ou dans un mouvement sublime qui n'a qu'un tort, celui d'être immobile pour l'éternité et de ne correspondre à aucune réalité raisonnable. D'Annunzio, c'est le ballon libre échappé par accident des mains des aéroliers militaires et qui se perd magnifiquement dans la nue sans utilité apparente. Mac-Orlan semble plus terre à terre, mais, lui aussi, demeure perché au-dessus de ses contemporains dans un panier aristophanesque suspendu au plafond par des cordes de pendu.

Et je ne sais lequel, du guerrier grandiloquent ou du voyageur en chambre, l'emporte sur l'autre dans l'exploration fantastique des régions invraisemblables et des pays imaginaires, tragiques, déconcertants, pleins d'aventures ou de mystère.

Tous deux sont de vrais, d'excellents écrivains, en ce sens qu'ils comprennent tous deux que l'art a pour but de nous transporter dans un plan supérieur à la vie et de créer de toutes pièces un monde de l'intelligence au-dessus de l'animalité.

A tous deux je reprocherai cependant de tomber dans un travers commun aux meilleurs écrivains de notre temps, et qui consiste à faire un emploi souvent inconsidéré du subconscient.

Sur ce point, je voudrais m'expliquer aussi clairement que possible, et l'on m'excusera d'employer pour y parvenir quelques arguments personnels. Rendant compte dernièrement de mon nouveau *Voyage au Pays de la Quatrième Dimension*, mon excellent ami Lucien Descaves voulait bien m'accorder quelque influence sur l'importance que prêtent aujourd'hui au subconscient de jeunes écrivains. C'est me faire trop d'honneur, car les idées appartiennent à une époque plutôt qu'à un homme, et voilà bien longtemps que Maine de Biran dégagea, en philosophie, les idées essentielles sur ce sujet. Il n'en est pas moins vrai que, de nos jours seulement, ces théories semblent entrer dans la pratique litté-

raire, et le théâtre de ces dernières années est, en ce sens, fort caractéristique. Chaque jour davantage l'écrivain se laisse dominer par son sujet plutôt qu'il ne le conduit. Le littérateur ressemble en cela aux pythonisses qui, saisies par le dieu, rendaient des oracles sans chercher à comprendre elles-mêmes ce que ces oracles signifiaient. Ils laissent leur plume ou leur crayon tracer sur le papier des mots dictés par un être invisible; ils ne sentent que des intermédiaires inconscients, leur seul but est d'abolir leur propre volonté pour laisser surgir les vérités mystérieuses qui montent du subconscient.

Péguy, après les symbolistes, pratiqua souvent ce genre d'écriture, ce fut la règle pour Marcel Proust, elle semble séduire aujourd'hui, bien que dans des genres fort différents, des écrivains comme d'Annunzio et Mac-Orlan.

Pour le *Nocturne* de d'Annunzio, si bien traduit par André Doderet, le procédé se justifie en quelque sorte matériellement. D'Annunzio écrivit ce livre durant le temps où il fut aveugle. Les yeux, chez ce méditerranéen, étant l'expression même de la vie picturale et le résumé de toutes les sensations, les souffrances et les fulgurations occasionnées par la maladie se traduisirent chez lui, tout naturellement, par des hallucinations de couleurs et d'images, par de violentes évocations de souvenirs fragmentaires. Sur de petites bandes de papier analogues à celles que l'on emploie pour le télégraphe Morse, d'Annunzio transcrivait ses impressions en désordre au fur et à mesure qu'elles surgissaient; et ces milliers de bandes, écrites à tâtons, forment aujourd'hui le plus admirable et le plus effrayant chaos que l'on ait jamais vu mis en livre.

Notez bien que cet ouvrage de médium, bien souvent incompréhensible, avec ça et là des éclairs de génie, n'est point le simple résultat d'une situation matérielle. C'est bien volontairement que Gabriele d'Annunzio a donné pour sous-titre à son livre: *Aspects de l'Inconnu*. Il est évident que, dans sa nuit, l'auteur s'est imaginé qu'il allait plus loin que les autres hommes, qu'il était inspiré par des forces secrètes, un peu comme Moïse écrivant (bien avant notre moderne Gunsbourg) sous la dictée de Dieu. Et c'est là que nous trouvons dans d'Annunzio cette soif de subconscient qui est le propre des chercheurs d'aujourd'hui.

Que l'on nous permette de faire observer que pareil phénomène se rencontre couramment dans les songes chez des hommes ordinaires qui ne prétendent point à la divinité. Il n'est point rare que l'on rêve d'avoir accompli une action sublime, d'avoir écrit une page géniale ou d'avoir découvert quelque invention capable de bouleverser l'humanité. Le dormeur se réveille tout joyeux, il essaie de reconstituer sa pensée qui doit bouleverser le monde, il le fait, s'assombrit brusquement et, désillusionné, met tristement ses pantoufles pour aller banalement se débarbouiller comme chaque jour.

Avec Gabriele d'Annunzio, hâtons-nous de le dire, pareille désillusion ne sera jamais à craindre, car Gabriele d'Annunzio ne se réveillera jamais dans la réalité et son rêve de beauté continuera éternellement.

Le songe de Pierre Mac-Orlan est d'un ordre plus simplement littéraire. Réfugié dans une forteresse de livres, l'auteur s'est construit un monde à lui, fait de matériaux livresques. Il a lu tous les contes fantastiques; pour lui *l'homme qui a perdu son ombre* est un personnage aussi réel que Napoléon I^{er}. Un paquebot doit certainement partir chaque semaine pour les îles Ouaq-Ouaq; il suffirait de quelques heures de mer pour retrouver Sindbad le Marin et converser avec lui dans un petit café borgne du port. N'en doutez point, la Méditerranée est pleine de pirates barbaresques et c'est miracle que Pierre Mac-Orlan, lorsqu'il fut soldat, n'ait pas été vendu comme esclave au roi de Thune. Avant la guerre, Mac-Orlan pouvait se demander encore parfois si tout cela n'était pas imaginaire; mais, depuis, les bouleversements de l'Europe l'ont confirmé définitivement dans ses convictions. Ajoutez à cela quelques voyages dans l'Allemagne occupée et vous comprendrez que Pierre Mac-Orlan ait substitué définitivement le fantastique au réel. Déjà, avec la *Cavalière Elsa*, nous avions vu les soviets organiser des fêtes place de la Concorde et le monde ancien s'écrouler en ruines place Pigalle. Avec *Malice*, c'est la fin, la liquidation générale de toutes les idées anciennes, c'est la grande kermesse internationale, la civilisation finissant en fête de Neuilly.

Dans une petite pension des bords du Rhin, un brave jeune homme de Seine-et-Marne vient convertir en marks et dépenser sa petite fortune avec des filles. Les millions de marks tourbillonnent. Partout ce sont des boutiques allemandes décorées de losanges orange et vert, où tout est dans la devanture, rien derrière; parmi les Sénégalais des troupes d'occupation, toutes les vieilles superstitions allemandes ressuscitent, c'est un mélange effrayant de modernisme et d'ancien, un romantisme fortement remanié par la T. S. F.; les canons nouveaux modernes circulent dans les rues pendant que chacun vend son âme à un vieux juif qui n'achètera celle du jeune Français que pour une corde payable en nature avec laquelle l'infortuné se pendra. Cela permettra du reste à la femme de l'hôtelier de faire retomber sur le mort l'assassinat de son mari. La prostitution est maîtresse du monde, le vin coule à flots, on collectionne les barils de sang dans les caves. Mac-Orlan ne nous le cache pas, c'est la fin de tout. Une poupée, naturellement, une poupée grotesque et séduisante, moitié Nuremberg, moitié Poiret, achetée par le jeune homme, est de vague symbole artificiel à toutes ces catastrophes. Plus le jeune homme se ruine, plus la poupée engraisse, la poupée « qui ne mange que des marks ». Sa petite tête ne grandit pas, mais le ventre devient énorme; est-ce la société actuelle de

M. Mac-Orlan? L'auteur ne nous le dit pas, car, lui aussi, semble égaré de subconscient, de prophétisme involontaire; il est terrorisé par ses personnages, il prend véritablement peur comme le gosse des albums enfantins qui, après avoir raconté à ses petits camarades qu'un loup ravage le pays, finit par croire à sa propre invention.

Prophète épouvanté du subconscient, comme M. d'Annunzio en est le prophète émerveillé, M. Mac-Orlan semble, lui aussi, résumer une curieuse époque littéraire qui nous ramène progressivement, sans qu'on s'en rende compte, aux littératures primitives et fétichistes.

Cette littérature actuelle du subconscient passif naît de plusieurs causes. C'est tout d'abord l'évident dédain que professent les écrivains de talent pour le public d'aujourd'hui : à quoi bon se faire comprendre de gens qui ne comprennent rien? Si la plupart des phrases de d'Annunzio demeurent incompréhensibles, celles de M. Mac-Orlan, bien que d'un autre style, ne le sont pas moins bien souvent. Ces deux auteurs évoquent des souvenirs personnels que nous ignorons, ils emploient des mots qui, pour eux, sont lourds de sens et de souvenirs, comme des formules magiques, mais qui n'en ont point pour nous. Qu'importe! l'auteur d'aujourd'hui écrit pour lui des notes personnelles; à quoi bon les mettre en forme et les expliquer au lecteur? Ce procédé donne du reste à un ouvrage un caractère mystérieux, et l'on sait que le public d'aujourd'hui ne tient pour littéraire que ce qu'il ne comprend pas : une phrase embrouillée, une phrase à clef ou à double sens, quel triomphe! C'est à cela que les romans de tous les temps durent leur prestige. Or, le prestige de nos meilleurs littérateurs d'aujourd'hui semble être le plus souvent celui d'un diseur de bonne aventure.

Faut-il donc, et c'est là où je voulais en venir, proscrire le subconscient de nos re-

cherches? Cent fois non, car c'est l'avenir même de la littérature de demain qui est en jeu. Mais sur ce point il faut s'entendre. Je me suis efforcé d'expliquer (et je m'excuse d'y revenir) dans mon *Voyage au Pays de la Quatrième Dimension*, ce qu'il fallait entendre par subconscient. La conscience, à mon sens, est une et universelle, elle est commune à tous les hommes, qui ne sont que les pensées et les gestes différents d'une même conscience. Ce que nous appelons conscience personnelle, c'est l'idée claire qui constitue notre personnalité propre dans la conscience universelle. Le subconscient n'est pas un réservoir mystérieux et inconnu, il se compose de toutes les autres consciences claires qui nous entourent. Le subconscient commence pour nous là où finit notre personnalité et où commence celle des autres. Tout se tient dans la vie universelle, tout est un, il n'y a qu'un atome comme il n'y a qu'une conscience. Il est donc évident que notre personnalité est liée étroitement au reste du monde, puisqu'elle n'en est qu'un aspect, et que tout le progrès moral et littéraire consiste à établir nettement les conditions de notre *relativité* dans l'ensemble.

La psychologie de demain ne sera donc pas une simple étude d'un individu isolé, la psychologie sera la connaissance de l'âme unique du monde.

Ce n'est donc point d'une façon passive et mystérieuse qu'il convient d'envsager le subconscient, mais bien comme un prolongement magnifique de notre conscience individuelle. Ajoutez enfin que la vague de paresse qui menace l'intelligence française incite trop facilement nos artistes à tout attendre du miracle plutôt que de l'effort, de l'inspiration passive plutôt que de la création active. Le subconscient mal compris est une excuse à toutes les pareses, paresse du style aussi bien que paresse de composition. Or c'est folie que de vouloir connaître les autres sans se connaître d'abord

soi-même. Cette erreur commença sourdement avec le naturalisme, il serait temps, dans notre littérature, de remettre la *création consciente* au premier plan, quitte à lui donner ensuite, comme annexe, le reste du monde. Certains classiques furent trop souvent une tête sans corps, la littérature actuelle tend à devenir un corps sans âme; un peu de bon sens suffirait à reconstituer magnifiquement l'écrivain tout entier. Sans le conscient, on n'atteint pas le subconscient, mais l'inconscient.

Je l'ai fait souvent observer en matière dramatique : une pièce de théâtre ne peut plaire que lorsque le spectateur peut s'attacher à un personnage principal sympathique qui devient son champion. C'est ce personnage principal qui est chargé de donner le *ton moral*, c'est par comparaison avec ce caractère étalon que les caractères troubles ou inquiétants peuvent se développer. Il en va de même dans le roman; il faut que la conscience, le style et la clarté demeurent au premier plan, c'est par là seulement que l'on peut faire valoir le mystérieux, le trouble et le subconscient.

Nos œuvres modernes manquent presque toujours de ce personnage principal que devrait être l'auteur, elles ne sont, le plus souvent, qu'un amas de matériaux accumulés par le hasard et que personne n'a mis en ordre. Ces matériaux sont bien souvent charmants ou magnifiques; ce sont de véritables diamants que nous trouvons parfois chez d'Annunzio, ce sont d'adorables trouvailles intellectuelles chez Mac-Orlan, et ceci nous fait regretter d'autant plus vivement que de tels matériaux semblent rester en quête d'un architecte. Répétons-le, une dernière fois : le subconscient ne vaut que relativement à notre conscience qui doit animer et construire l'œuvre tout entière.

G. DE PAWLOWSKI.

Voir plus loin, page 134, le *Carnet des Livres*

FRAGMENTS DE PHILOSOPHIE

UNE DES SOURCES les plus dangereuses d'erreurs en politique est d'attribuer à une cause unique des événements résultant de causes nombreuses et compliquées.

Consciemment quelquefois, inconsciemment presque toujours, la raison se met au service des sentiments tandis que les sentiments se mettent au service de la raison. Cette loi psychologique a déterminé les plus grands événements de l'histoire.

Il est rare en politique que des mobiles inconscients ne dirigent pas des actes que leur auteur croit dictés par la raison. La tentative de démembrer la Turquie qui souleva tout l'Islam contre l'Angleterre eut pour auteur un presbytérien fervent inconsciemment guidé par l'idée d'une revanche de la Croix sur le Croissant.

Les causes de beaucoup d'événements histo-

riques, les origines de la grande guerre notamment, sont incompréhensibles quand on ne saisit pas nettement les différences séparant la volonté consciente de la volonté inconsciente.

Lorsqu'il deviendra possible d'étudier les origines des grandes guerres modernes, on découvrira sûrement que les peuples y prirent une part prépondérante. En 1870, ni l'empereur des Français, ni le roi de Prusse ne voulaient la guerre. En 1914, les trois empereurs qui la dirigèrent ne la voulaient pas davantage. Les souverains, auteurs apparents de ces guerres y furent forcés par des mouvements d'opinion dont ils n'étaient pas maîtres. L'étude des sources de la volonté inconsciente des trois empereurs qui décidèrent la dernière guerre est pleine d'enseignements psychologiques.

Se résigner à toujours suivre l'opinion mobile des multitudes, c'est se résigner aussi à ne rien prévoir, rien empêcher, rien pouvoir.

Un extrémiste ne possède généralement aucune trace de clairvoyance. En possédant un peu il cesserait aussitôt d'être extrémiste.

Dans les temps modernes, les erreurs politiques sont chargées de conséquences formidables. Les Anglais ont perdu l'Egypte, la Mésopotamie, la Perse et trouvent leur puissance menacée dans l'Inde pour avoir rêvé d'expulser d'Europe les musulmans de la Turquie considérée comme le centre de l'Islam.

Dans les régimes démocratiques, les chefs, étant plus disposés à obéir qu'à commander, perdent vite leur prestige et bientôt leur pouvoir, car il n'est pas de pouvoir sans prestige.

Parmi les milliers d'hommes aspirant à établir le règne du droit et de la justice, combien en est-il capables de définir le droit et la justice?

GUSTAVE LE BON.



XAVIER

ou les Entretiens sur la Grammaire française

VI (*)

AUCUNE FATALITÉ n'est au fond si rigoureuse, ni si souple en ses manifestations apparentes, que l'hérédité. On pourrait la comparer à ces cadres anciens où l'on met n'importe quel tableau moderne pourvu qu'il ait les mêmes dimensions que la toile originale qui en a été retirée. Elle s'adapte au point de se rendre méconnaissable et de renverser exactement les valeurs. Il arrive que les jeunes sont la contre-épreuve des ascendants au lieu d'en être la réplique, et ils ne témoignent pas moins qu'ils ont hérité d'eux justement quand ils ne leur ressemblent point du tout; mais les esprits superficiels s'y laissent prendre, les ennemis de la science veulent s'y laisser prendre, et ils nient l'hérédité qui trompe trop bien son monde.

On cite volontiers le cas (peut-être imaginaire) des femmes perdues dont les filles sont devenues mystiques par réaction et sont mortes en odeur de sainteté. Je trouverais irrévérent de choisir cette espèce pour terme de comparaison lorsque je parle d'un aussi honnête homme que M. Claude Lancelot; mais, si je n'eusse été assuré d'avance que l'esprit de Port-Royal devait être passé en lui, je ne l'eusse jamais décelé, tant il avait une façon personnelle, pour ainsi dire, de le remployer. Il était, par exemple, régulier comme un véritable religieux, en ce sens qu'il ne pouvait concevoir que les moindres actions de la vie ne fussent point déterminées par une règle; mais son hérédité se bornait là, et cette règle était ordinairement différente de celle que suivaient jadis les messieurs. Ainsi avait-il établi dans sa maison une discipline fort stricte pour les repas, mais qui probablement les eût fort étonnés, et peut-être scandalisés.

Je me suis laissé dire que, dans les couvents, on mange vite, en silence, ou en écoutant une lecture pieuse. Depuis que Xavier était à Milon, et sous je ne sais quel prétexte d'ordonnance du médecin, il voulait que l'on mangeât lentement, que l'entretien fût vif et animé, surtout qu'il ne touchât aucun objet sérieux. Mais Xavier était le maître de la conversation, le seul qui pût la rendre aimable et frivole, et il en avait décidé autrement ce matin.

— Monsieur, me dit-il, que me feriez-vous si je manquais de respect à M. Lancelot?

— Je ne vous battrais point, dis-je, mais

je vous gronderais très fort, et je vous reprocherais d'oublier ce que vous m'avez promis.

— Que lui avez-vous fait promettre? dit M. Lancelot presque menaçant, à peu près comme il aurait dit: « De quoi vous mêlez-vous? »

Je n'eus pas le loisir de répondre, Xavier ne tint aucun compte de cette interruption.

— Figurez-vous, me dit-il, que notre bon maître, qui avale sans sourciller les lectures les plus effroyables, est l'homme du monde le plus paresseux et le plus lâche quand il s'agit de dépouiller les journaux. Il me charge de cette besogne et de lui faire chaque matin un résumé de la presse: c'est la matière de notre entretien pendant le déjeuner. Eh bien, monsieur, j'ai ce matin, selon la coutume, jeté un regard sur les feuilles: il n'y a positivement rien... Je mens: il y a la critique d'une revue de music-hall, qui est ce que vous pouvez imaginer de plus indécent et de plus nu. N'est-ce pas, monsieur, que vous me défendez de raconter cette sale revue à M. Lancelot?

— Je vous le défends bien.

— Il y a aussi des faits divers, mais sans intérêt, et si dégoûtants, que, si je ne prenais soin de n'y pas penser durant que je mange, ils me couperaient l'appétit. Cela irait contre l'ordonnance du médecin qui me recommande de me *suralimenter*. N'est-il pas plus convenable et à la fois plus apéritif, ou plus digestif, de poursuivre notre propos sur les noms que de parler de femmes nues et d'assassinats?

— Sans doute, fit avec bonté M. Lancelot, si votre choix est à ce point limité.

— Mais, dis-je, qui vous fait croire que nous n'en avons pas fini avec les noms ou substantifs avant déjeuner?

— C'est, dit-il, que je raisonne, sans en avoir l'air. Lorsque vous m'avez demandé quel rôle jouait dans une phrase le nom de la personne ou de la chose qui est le sujet de la conversation, je vous ai répondu que ce nom est le sujet de la phrase. Mais il en peut être aussi bien le régime et ne point cesser pour si peu d'être le sujet, ou l'un des sujets de la conversation. Or, nous n'avons jusqu'ici envisagé le nom qu'à titre de sujet, et je pense qu'il vous en reste long à dire du substantif considéré à titre de régime.

— Vous raisonnez très bien, vous raisonnez comme un ange, et il est vrai que j'en aurais beaucoup plus à vous dire des régimes que des sujets, si je ne m'étais mis en tête de tout simplifier. Commençons par ce que l'on appelait, de mon temps, régime direct: je veux

m'en tenir à cette terminologie, qui est, paraît-il, surannée, j'ai passé l'âge où l'on réforme ses habitudes et où l'on suit la mode, si on ne la précède. Prenons un exemple: « M. Lancelot aime Xavier... »

Notre hôte crut devoir m'interrompre pour déclarer qu'il lui était fort attaché en effet.

— Eh! monsieur, fis-je de mauvaise humeur, vous brouillez tout! Ne sentez-vous pas qu'en disant la même chose d'une autre façon, vous me donnez un exemple de régime indirect dont je n'ai que faire, au lieu du régime direct dont j'ai besoin?

— Je ne le ferai plus, dit M. Lancelot, j'ai tort.

— Xavier, dis-je, dans cette phrase « M. Lancelot aime Xavier », votre nom est le complément?

— Oui.

— Et dans cette autre phrase: « Xavier aime M. Lancelot », n'est-il pas le sujet?

— Oui.

— Apercevez-vous entre ces deux Xavier la plus petite différence? Je veux dire, ne les prononcez-vous pas, ne les écrivez-vous pas exactement de même?

— Exactement.

— Il n'y a donc, en français, aucune différence entre le régime et le sujet, ni aucun moyen de les distinguer, sinon par la place que l'un et l'autre occupent dans la phrase.

— Monsieur, dit Xavier avec feu, je suis réactionnaire, j'ai fait mes humanités, ou je suis censé les avoir faites.

— Ne m'avez-vous pas dit le contraire?

— C'est alors que j'ai menti... Je sais que, dans les langues anciennes, les noms se déclinaient, et qu'une légère modification de leur désinence indiquait s'ils étaient sujets ou régimes. C'est peut-être une grande supériorité du latin et du grec sur le français, mais je vous avoue que pour ma part je n'y ai jamais vu qu'un inconvénient. Nous sommes bien obligés de mettre le complément après le mot qu'il complète: les anciens le mettaient n'importe où, et, s'ils parlaient comme ils écrivaient, je pense qu'ils ne pouvaient s'entendre qu'au prix d'un effort d'attention et de mémoire qui nous est, grâce à Dieu, épargné.

— Il y a du vrai, mon cher Xavier, il y a aussi un peu d'exagération... Ne laissons perdre aucune occasion de louer la logique et la clarté du français, mais revenons à nos régimes. Cette modification de la désinence, qui, dans certaines langues, permet de distinguer le régime du sujet, permet aussi de distinguer les divers compléments indirects des compléments directs; car il y a plusieurs cas, dont l'ensemble forme la déclinaison. Le français, qui ne décline point, ne peut distinguer les uns des autres qu'au moyen des prépositions. Par exemple: « M. Lancelot est affectionné à Xavier », ou: « M. Lancelot se ferait tuer pour Xavier », ou encore: « La grammaire de Xavier », ou: « Xavier est plein de qualités et de défauts. » Par parenthèse, les deux derniers exemples nous montrent que le verbe (duquel nous nous occuperons demain) n'est pas le seul mot de la phrase qui puisse avoir un complément, mais que le nom lui-même peut en avoir un, et aussi un autre mot, sur lequel nous reviendrons tout à l'heure, l'adjectif...

— Hélas! gémit M. Lancelot, pensez-vous

déjà passer à l'étude des adjectifs ? Quel brouillamini !

— Monsieur, dis-je, il faut avouer que j'ai eu tort de dire « tout à l'heure », qui signifie (« dans l'instant même », car je vous demande encore cinq minutes de répit pour passer à l'étude des adjectifs, et je dois toucher, auparavant, au substitut du nom, c'est-à-dire au pronom... Xavier, lorsque l'on parle d'une personne ou d'une chose, répète-t-on à chaque fois le nom propre de cette personne ou le nom commun de cette chose ?

— Cela ferait de belles phrases ! dit Xavier. On remplace le nom par un pronom.

— Je n'espère pas que vous vous rappeliez combien il y a de sortes de pronoms. J'aime mieux vous souffler qu'il y en a cinq : les pronoms personnels, les pronoms démonstratifs, les pronoms possessifs, les pronoms relatifs et les pronoms indéfinis. Commençons par les personnels. Savez-vous combien il y a de personnes dans le discours ?

— Je n'en puis, dit-il, concevoir que trois, comme je ne puis concevoir que trois dimensions à l'espace. Maintenant, on a peut-être inventé, depuis peu, une grammaire à quatre personnes, comme on a inventé une géométrie à quatre dimensions ou davantage.

— Cela n'a aucun rapport. Méfiez-vous donc des fausses analogies et du pittoresque !... Quelles sont les trois personnes ?

— Celle qui parle, celle à qui l'on parle et celle de qui l'on parle.

— Parlez donc à la première personne et dites, de vous-même, ce que vous en dites le plus souvent.

— Ce que je dis le plus souvent est JE veux, mais le roi dit : NOUS voulons.

— Si je dis la même chose en vous adressant la parole, je dis : VOUS voulez ou TU veux, supposé que je vous tutoie.

— Je vous en prie, cela me ferait plaisir.

— Quand vous le mériterez... Ne confondons pas ce pluriel de courtoisie avec le véritable pluriel, dont il ne se différencie d'ailleurs en aucune manière. Je poursuis. Quand nous parlons de vous, M. Lancelot et moi, c'est à la troisième personne. Nous disons, par exemple : « Nous voulons ce qu'il veut ; nous le gâtons trop, nous lui passons toutes ses fantaisies... » Que remarquez-vous dans cette phrase ?

— C'est que les pronoms personnels changent de forme, non seulement pour marquer le pluriel ou le singulier, mais selon qu'ils sont compléments ou sujets. Tu, te, toi, Je, me, moi, sont de véritables cas.

— De même il et le, elle et la, ils, eux, et elles ou lui, les, et leur pour les deux genres... Connaissez-vous d'autres formes du pronom de la troisième personne, qui sont toujours régimes et qui ne varient point, ni quant au genre ni quant au nombre ?

— Ma foi non !

— Vous ne connaissez pas en et y, se et soi ?

— Ma foi si !

— Je ne vous les cite que pour vous mettre en garde contre une sottise règle qui est de l'invention des grammairiens et que n'observent pas les meilleurs auteurs : il ne faut jamais balancer entre les deux. N'hésitez pas à dire : « J'aime ma mère et j'en suis aimé »,

quoique les pédants vous le défendent. En revanche, couriez de la boutade de M^{re} de Sévigné, qui proteste qu'à cette question : « Madame, êtes-vous malade ? », elle ne peut prendre sur elle de répondre : « Oui, monsieur, je LE suis », et que le masculin, ici, la choque horriblement. Le masculin est de rigueur et c'est les pédants qui ont raison. Ils ont de nouveau tort quand ils condamnent : « J'ai demandé grâce et je l'ai obtenue. » Cette tournure n'est point grammaticale, mais elle est française, ce qui vaut mieux. Enfin, il est ridicule de prétendre que c'est une faute d'employer soi ou se quand le sujet de la phrase est un nom déterminé de personne, alors que Pascal a écrit : « L'homme n'aime pas à demeurer avec soi », et La Bruyère : « Il crache presque sur soi. »

— Monsieur, dit Xavier, je commence d'apercevoir que ce n'est pas avec des grammairiens qu'il faut apprendre la grammaire.

— Si j'étais votre seul maître, je vous répondrais que vous êtes servi ; mais, je vous prie, marquez plus de déférence à M. Lancelot.

— Une fois de plus, dit notre hôte sans trop d'amertume, se pose la question de l'amateur et du professionnel.

— Eh ! monsieur, dis-je, vous n'allez pas nous jeter dans ce chemin de traverse, quand il me reste quatre sortes de pronoms à examiner et que voilà le déjeuner fini ?

— Monsieur, dit Xavier, tenez ferme, ne vous laissez pas égarer. Laissons les amateurs et les professionnels, enseignez-moi ces quatre sortes de pronoms tandis que nous buvons notre café. Je vous promets qu'ils ne sauraient troubler ma digestion ni, encore moins, me donner la méningite.

— Les pronoms démonstratifs, dis-je, sont celui, celui-ci et celui-là, ou ce, ceci et cela ; au féminin, celle, celle-ci et celle-là ; au pluriel, ceux, ceux-ci et ceux-là pour le masculin, pour le féminin celles, celles-ci et celles-là. La Bruyère regrette cil, « qui fut, dans ses beaux jours, le plus joli mot de la langue française », et trouve « douloureux pour les poètes qu'il ait vieilli » ; mais l'usage est le souverain maître et il vous défend d'écrire comme Mathurin Régnier :

Autant que cil qui mit les couris en bataille

» Vous savez, je le présume, que celui-ci désigne la chose ou la personne la plus rapprochée ou celle dont il a été parlé en dernier lieu, et que celui-là désigne la chose ou la personne la plus éloignée ou celle dont il a été parlé d'abord.

» J'ai peu de détails à vous donner sur ces pronoms démonstratifs. Je vous instruirai, en passant, qu'il est plus classique d'écrire : Cela est vrai, et peut-être plus vif d'écrire : C'est vrai. Je veux aussi vous mettre en garde contre une faute que nous devons aux habitudes commerciales. Ne dites pas : « De ces deux tableaux, j'ai acheté celui estimé quatre cent mille francs. » Dites : « Celui qui est estimé. »

— Ah ! monsieur, fit M. Lancelot, puisque nous sommes sur ce terrain, me permettrez-vous de signaler à notre jeune ami une autre faute que je qualifierai de crapuleuse ? Pour Dieu ! Xavier, ne dites jamais *par contre*, comme

font, au surplus, les meilleurs écrivains d'aujourd'hui ; dites en revanche, ou vous donneriez à croire que vous êtes né dans une arrière-boutique.

— Monsieur, dis-je, non sans quelque sévérité, votre observation ne vient pas à son rang ; mais, si elle est inopportune, elle est d'une incontestable utilité. Je prends, au nom de Xavier, l'engagement qu'il écrira toujours en revanche et qu'il n'écrira jamais *par contre*... Pour en finir avec les pronoms démonstratifs, je lui apprendrai, s'il n'a point lu de vieux livres, que nos grands-pères, enfin, j'imagine, d'éviter une répétition, disaient : « Le quai de la Grenouillère et celui de la Conférence... Au coin de la rue de Bellechasse et de celle de Grenelle-Saint-Germain. » Je ne jurerais pas que cela soit correct, et j'avoue que cela me semble horrible.

— Saisissez donc, dit M. Lancelot, cette occasion de lui montrer combien le scrupule de la répétition est funeste. Mieux vaut répéter un mot que d'employer un terme impropre ou de faire une faute de syntaxe.

— Monsieur, dis-je, voici encore une remarque qui est aussi juste que déplacée. Vous jetez le désordre dans cette leçon... J'aborde les pronoms possessifs, qui sont le mien, le tien, le sien, le nôtre, le vôtre, le leur...

— Eh bien, dit Xavier, que faites-vous de mon, ton, son, notre, votre, leur ?

— Je n'ai rien, dis-je, à en faire pour le moment, vu que ce ne sont pas des pronoms, mais des adjectifs possessifs.

— Quelle chinoiserie !

— Mais non !... dis-je.

— Parlez de désordre ! fit M. Lancelot. Cela vous apprendra monsieur, à traiter des pronoms avant de traiter des adjectifs.

— Monsieur, dis-je, cela n'a guère d'importance.

— Ah ! fit Xavier, railleur, cela est vrai. Continuons.

Je poursuis :

— Pour définir les pronoms relatifs ou conjonctifs, je ne saurais mieux faire que de piller vos livres de classes. Ils disent (je ne changerai pas une syllabe) « qu'on appelle pronom relatif ou conjonctif ceux qui lient une proposition subordonnée à un nom ou à un pronom qui précède, et que l'on nomme antécédent ». Exemple :

La fol qui n'agit point, est-ce une fol euebre ?

Celui qui met un frein à la fureur des flots

Seul avec des méchants arrêter les complots.

Les pronoms relatifs sont qui, que, quoi, dont, et lequel. Ce dernier, comme vous le savez, a un féminin, laquelle, qui fait lesquelles au pluriel ; le masculin fait lesquels.

— Passons, monsieur, dit Xavier, passons : naturellement, je sais tout cela.

— Savez-vous aussi que qui, que, quoi, dont, sont des deux genres et des deux nombres ?...

— Oui !

— Et qu'il est élégant d'écrire : « Les raisons pour quoi j'aime bien Xavier sont de ces raisons que la raison ne connaît pas », plutôt que : « Les raisons pour lesquelles, etc. » ?

— Monsieur, dit-il, je suis la modestie

même, et je vous prie de choisir des exemples où je ne sois pas nommé.

— Bon, je ne le ferai plus. Savez-vous encore que les pronoms relatifs sont à deux fins et peuvent servir de pronoms interrogatifs, si on les place au commencement de la phrase?

— Quelle heure est-il?

— Justement...

— Vous m'y faites songer, interrompit M. Lancelot, il est l'heure de vous dégourdir les jambes...

Mais Xavier nous déclara tout net qu'il ne sortirait pas que je n'eusse épuisé les pronoms; et il nous fit une véritable scène à la manière des jeunes gens de Platon, qui attrapent Socrate par le pan de son manteau et lui disent :

— Nous ne te lâcherons pas, ô bienheureux, tant que tu ne nous auras pas répondu.

Je poursuivis :

— Il me reste peu de chose à vous dire des *qui* et des *que*. Je vous signalerai une bizarrerie de l'usage : vous pouvez dire « *La table qui est servie* », mais vous ne sauriez dire « *La table de qui j'ai fait l'emplette* » ou « *La table sur qui j'ai déjeuné*. »

— Bon! je dirai : « *La table de quoi* » ou : « *La table sur quoi*. »

— Je ne vous y engage pas non plus, quoi que j'aie pu vous dire précédemment.

— La Fontaine n'a-t-il pas écrit : « Un bien sans qui les autres ne sont rien? »

— C'est en vers!

— Monsieur, dit M. Lancelot, je me souviens d'avoir lu dans les *Remarques* de Vaugelas : « Cette contrainte ruinerait la naïveté, à qui j'oserais donner la première place parmi toutes les perfections du style. » Et c'est en prose!

— Vous voilà collé! me dit Xavier.

— M. de Vaugelas, lui dis-je, se voilerait la face s'il vous entendait articuler ce mot-là.

— Enfin, qu'avez-vous à répondre?

— Rien du tout. Aussi vous allez me réduire à vous imposer silence.

— Je veux bien me taire, à condition que vous ne vous tairez pas.

— J'obéis. Le même Vaugelas vous défend de prendre *dont* pour *d'où*. Vous devez dire : « *La maison dont je suis sorti* », si vous entendez la race, mais : « *La maison d'où je suis sorti* », si vous entendez un bâtiment. Il y avait jadis un emploi fort agréable de *dont*, au début d'une phrase; nous y avons substitué ce *dont*, pour la clarté ensemble et pour la lourdeur. On aimerait de ressusciter cet aimable archaïsme, mais on encourrait le reproche d'affectation.

— Comment? dit Xavier. Je n'aurais pas le droit d'écrire : « La table de quoi j'ai fait l'emplette m'a coûté horriblement cher; dont je suis très fâché »?

— Abstenez-vous. Evitez aussi d'écrire, comme Boileau :

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler.

Nous disons maintenant : « *C'est à vous que* », ou : « *C'est vous à qui*. » Vous ne me ferez pas un mot de plus sur les pronoms relatifs.

— Quels sont ceux qui viennent ensuite?

— Les pronoms indéfinis. Retenez, je vous

prie, la plaisanterie facile que je lis sur vos lèvres et ne me demandez pas de vous les définir : je le ferai, mais sans le dire, et une fois de plus je pillerai les grammairiens mes prédécesseurs. « On appelle pronoms indéfinis ceux qui ne représentent que vaguement les personnes ou les choses. » Les uns sont invariables : *autrui, on, personne, quiconque, rien, et plusieurs* qui n'a pas de singulier...

— Comme il fallait s'y attendre.

— Les autres prennent les signes du féminin et du pluriel : *aucun, aucune, aucuns, autre, certain, chacun, l'un, l'autre, l'un l'autre, nul, quelqu'un, tel et tout*.

— Je le sais. Passons aux remarques.

— Elles sont ici fort importantes. Le monde, cher Xavier, est plein de gens qui ne savent pas un mot de français et qui se piquent de purisme. Ils se moqueront de vous si vous dites : « Les deux sexes iront chacun de leur côté. » Il est vrai que Vigny a écrit *chacun de son côté*; mais il n'aurait point fait de faute s'il avait écrit *leur* au lieu de *son*. L'un et l'autre se dit ou se disent correctement. Les ignorants qui veulent en remonter aux moins ignorants n'ont, d'ordinaire, pas de chance : ils sont pédants comme des carpes. Ils croient faussement que l'on ne doit pas dire *chacun leur*; ils ouvriraient de grands yeux si on leur révélait le vrai sens d'*aucun* et de *rien*.

— Faites-moi donc ouvrir de grands yeux, dit Xavier.

— *Aucun* ne veut pas dire *personne*, mais, à rebours, *quelqu'un*; *rien* ne veut pas dire *néant*, mais *quelque chose*. Cela n'empêche point Racine d'avoir écrit *faire quelque chose de rien*...

— C'est une ellipse!

— J'allais le dire. Elle est peut-être abusive. En tout état de cause, il n'aurait point écrit, comme on le fait aujourd'hui couramment : « *Ce n'est pas rien* », pour dire le contraire de « *Ce n'est rien* »; car ces deux formules, qui semblent d'abord aussi opposées que le blanc et le noir, ont le même sens, et *ce n'est pas rien*, qui signifie *ce n'est pas quelque chose*, équivaut rigoureusement à *ce n'est rien*.

— Je n'y avais jamais pris garde, mais il suffisait d'y penser!

— Nous y reviendrons, dis-je, un peu plus tard, quand je vous initierai aux mystères de la conjonction *ne* et de la négation qui doute plus souvent qu'elle ne nie, en passant par « des nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe ». Pour l'instant, quand je vous aurai rappelé que, si *personne* et *chose* substantifs sont du féminin, *personne*, pronom indéfini, et *quelque chose* sont du masculin, il ne me restera rien à vous apprendre de cette partie du discours.

— Vous pouvez donc aller jouer, dit M. Lancelot.

— Nous pouvons passer aux adjectifs, dit Xavier.

Je remontrai à M. Lancelot que cette nouvelle et dernière étude ne me prendrait pas fort longtemps; que je croyais indispensable d'examiner le même jour toutes les sortes de mots qui s'accordent, c'est-à-dire les éléments vivants de la phrase, pour en étudier une autre fois les articulations, et le verbe entre les deux;

qu'enfin, il m'avait reproché tout à l'heure, comme une inconséquence inouïe, d'aborder les pronoms avant les adjectifs, et qu'il ne pouvait me défendre de réparer ma faute dans la mesure du possible, en revenant aux adjectifs un peu tard, mais mieux vaut tard que jamais.

— Il est vrai, monsieur, me dit-il, qu'on ne saurait défendre à l'architecte qui a oublié l'escalier d'en construire un après coup.

— Je ne plaide pas coupable, osai-je lui répondre, et je maintiens que, pour en user comme j'ai fait, j'avais de bonnes raisons. J'ai d'abord considéré le sujet et le complément qui sont des noms de personnes ou de choses, ou des pronoms; je les ai considérés, si je puis dire, tout nus. Ils naissent tels, ce n'est qu'ensuite qu'on les habille. Mais n'abusons point de ce style figuré. Disons plus simplement et mieux qu'il est temps d'étudier la sorte de mot que l'on *ajoute* au substantif pour le qualifier ou le déterminer, en d'autres termes l'*adjectif*, du latin *adjicere*. On distingue l'adjectif qualificatif et le déterminatif. Le premier qui qualifie...

— Comme son nom l'indique, fit Xavier.

— ...est soit épithète, ou attribut. Epithète, il se place avant le substantif ou après : *un bon fils* ou *un fils ingrat*, certains toujours avant, certains autres toujours après; l'usage seul peut vous enseigner ces règles arbitraires, n'essayez pas de les fonder en raison. L'adjectif déterminatif précède toujours le substantif qu'il détermine : *Mon cœur a son secret*...

*Toute chafne
à deux poids,
Toute peine
En a trois.*

— Qu'est cela? s'écria M. Lancelot.

— Quatre vers absurdes et délicieux de *La Belle Hélène*.

— Soyons sérieux, dit Xavier, fâché.

— Je ne saurais l'être davantage, et je vous le montrerai tout à l'heure. Vous présentez, n'est-ce pas? que l'adjectif s'accorde avec le nom qu'il qualifie, qu'il détermine, ou dont il est l'attribut. Cela va de soi à tel point que les Anglais le laissent invariable, vu qu'il suffit de marquer une fois le genre et le nombre. Cette doctrine est raisonnable; mais, si on la poussait à l'extrême, elle nous ramènerait vite aux langages primitifs ou nègres. Toutefois, dans le vieux français, maints adjectifs n'avaient point une forme différente au masculin et au féminin; notamment, l'adjectif *grand*. C'est pourquoi l'on disait une *grand-mère*, et une *grand route*. Les pédants ignorants ont cru qu'il y avait élision de *l'e* et l'ont remplacé par une apostrophe. C'est une faute d'orthographe ridicule. Je vous annonce une bonne nouvelle : l'Académie vient de proscrire cette apostrophe.

— En vérité? dit M. Lancelot. Je suis ravi de l'apprendre.

— Tous les adjectifs terminés par la syllabe *al* faisaient *als* au pluriel. Il n'est pas invraisemblable de supposer que cet *a* sonnait comme un *o*, ainsi que fréquemment en anglais. Aussi, pour la plupart des adjectifs en *al*, le pluriel s'écrit-il maintenant *aux* et se prononce-t-il en conséquence.

— Il y a des exceptions ! dit Xavier.

— Je ne vais point vous les énumérer, j'en publierais. Je vous renvoie à une scène célèbre du *Mercurie Galant*, de Boursault... Dites-moi, maintenant : les qualités d'une chose ou d'une personne sont-elles toujours au même degré ?

— Non, répondit Xavier, il y a du plus ou du moins.

— Si vous dites seulement que M. Lancelot est savant, n'est-ce pas le moins que vous puissiez dire ?

— Oui.

— Autrement le premier degré, ou le positif. Si vous le comparez à moi et si vous dites qu'il est plus savant que moi...

— C'est le deuxième degré ou comparatif.

— Si vous dites que je suis moins savant que lui... ?

— C'est encore le comparatif.

— Mais le comparatif d'infériorité, tandis que l'autre est le comparatif de supériorité. Il y a encore un comparatif d'égalité, mais je ne trouve point d'exemple, car je n'oserais prétendre que M. Lancelot et moi nous soyons aussi savants ou ignorants l'un que l'autre.

— M. Lancelot et vous, non, dit Xavier, mais peut-être vous et moi.

— Vous êtes très impertinent, dis-je.

— C'est le troisième degré, ou superlatif, dit Xavier.

— Le superlatif absolu ; mais, si vous m'échauffez, je n'aurai point de peine à devenir le plus impertinent des deux, et ce sera le superlatif relatif.

— Monsieur, dit Xavier, je devine qu'il y en a deux sortes : l'une qui marque la supériorité par le plus, et l'autre qui marque l'infériorité par le moins.

— Il faut savoir, dis-je, que certains adjectifs sont superlatifs dès le premier degré, soit par leur étymologie ou par leur signification. Ainsi, *extrême*, *ékime* ou *excellent*, auxquels on doit, par conséquent, éviter de joindre le plus ou le très. N'oubliez pas non plus que l'on dit meilleur et que l'on ne dit pas plus bon, que l'on dit pire et que l'on ne dit pas plus mauvais... N'employez-vous pas quelquefois les adjectifs en guise de noms ?

— Oui : « Le mort ne surprend pas le sage... »

— Il est toujours prêt à partir, murmure M. Lancelot.

— Vous vous entendez, alors, dis-je, le mot *homme* ou le mot *chose*... Je ne vous ai pas encore parlé des adverbes, mais vous savez ce que c'est. N'employez-vous pas aussi certains adjectifs adverbiallement ?

— Oui.

— Donnez-moi un exemple.

— Quand je cogne, on le sent : je cogne fort.

— En voici un autre : ce que j'ai reproché à Xavier la première fois que je l'ai vu, c'était de faire de l'esbroufe et de parler trop haut.

— Merci, monsieur.

— Vous ne l'avez pas volé.

— De l'esbroufe, monsieur ? dit M. Lancelot. Qu'est-ce ?

— Tout ce que je vous en dirai pour le moment, c'est qu'il n'y faut qu'un seul *f*. Mais ne nous égarons pas, dit Xavier, un même adjectif

ne peut-il qualifier deux ou plusieurs noms à la fois ?

— Dame !

— En ce cas, vous le mettez ?...

— Au pluriel, naturellement.

— Et à quel genre ?

— A celui que les anciennes grammaires (je m'en souviens !) appellent le plus noble...

— Qui est ?

— Bien entendu, le mien, le nôtre : le masculin.

— Si les noms singuliers que l'adjectif qualifie ont à peu près le même sens, s'ils ne sont point unis par la conjonction *et*, mais par la conjonction *ou*, s'ils ne sont unis par aucune conjonction, mais séparés les uns des autres par des virgules, ne pouvez-vous laisser l'adjectif au singulier et lui donner le genre du dernier substantif de l'énumération ?

— Oui.

— Quand et pourquoi ?

— Quand je veux et parce que tel est mon bon plaisir.

— Je souhaiterais une meilleure raison.

— Mettons que c'est affaire de tact et de goût.

— A la bonne heure !

— Ou encore, dit Xavier, que par ce pluriel ou ce singulier, soit du masculin ou du féminin, je puis rendre certaines nuances imperceptibles, certains quarts de ton de la pensée ou du sentiment.

— Voilà, dis-je, qui ne signifie peut-être pas grand chose, mais qui est parfaitement répondu. Je veux maintenant fixer dans votre mémoire quelques détails que vous apprendrez en trois minutes et que vous vous rappellerez toute votre vie. Les détracteurs de notre orthographe ont tort de se plaindre que les jeunes élèves perdent un temps considérable à se fourrer ces vécilles dans la tête. Ils raisonnent peut-être juste pour les jeunes élèves qui sont des ânes ; mais à quoi bon ménager le temps des ânes ? Je ne prendrai que peu de votre, qui est bien autrement précieux.

— Monsieur, dit Xavier, je vous remercie de cette bonne opinion que vous avez de moi ; mais il me semble, au contraire, que ce temps précieux, vous le gaspillez et dites bien des paroles inutiles.

— A votre tour, épargnez-moi vos leçons... Connaissez-vous les adjectifs composés ? Ce sont deux adjectifs joints par un trait d'union. Ordinairement, les deux s'accordent avec le substantif. Ainsi les paroles que nous venons d'échanger ne sont pas seulement utiles, elles sont *aigres-douces*.

— Monsieur, je puis boire trois cocktails de suite sans que la tête me tourne ; mais, au quatrième, je suis *ivre-mort*.

— Arrêtez-vous donc au troisième, dit M. Lancelot, qui n'avait bu un martini de sa vie.

Je repris :

— *Premier-né* a un pluriel et n'a point de féminin. Il faut dire une fille *nouveau-née*, mais une *nouvelle mariée* et la *nouvelle venue*. *Frais* devant un participe signifie sans aucun doute *fraîchement* et, néanmoins, s'accorde : vous devez dire...

— Des fleurs *fraîches* écloses.

— Oui... *Avoir l'air* signifie *paraître*, et il faut presque toujours accorder l'adjectif qui

suit avec le sujet de la phrase, non avec l'air. Vous pouvez à la rigueur écrire qu'une femme a l'air gai ; évitez d'écrire qu'elle a l'air *ivre-mort* comme vous au quatrième cocktail... Les règles de *nu*, *demi* et *feu* passent les bornes de l'extravagance, je n'en suis pas responsable. *Nu* et *demi* sont invariables quand ils précèdent le substantif et s'accordent avec lui quand ils le suivent : une *demi-heure*, une *heure et demie*. La dernière mode est de sorte *nu-tête* ou *tête nue*. *Feu* ne s'accorde pas quand il est séparé du nom par un autre mot, et, quand il ne l'est point, s'accorde : *feu nu* mère et ma *feue* mère, *Française* de *part* s'accorde ou ne s'accorde pas, à volonté. *Proche* est adjectif ou préposition et s'accorde ou ne s'accorde pas en conséquence. Le plus, le moins, le mieux possible veut dire le plus, le moins, le mieux qu'il est possible ; d'où il s'ensuit que possible doit rester au masculin masculin ou, plutôt, neutre.

— Monsieur, dit Xavier, je prendrai tout cela en note, pour être sûr de ne rien oublier. Vous me faites songer que je n'ai rien écrit encore sur mon beau cahier, sous le titre : *La Nouvelle Grammaire de Port-Royal à l'Usage des Aviateurs Eclopés, et la ligne des bâtons*.

— Je vous donnerai, dis-je, autre chose à écrire demain, mais finissons-en avec les adjectifs. Il nous reste les démonstratifs : ce, cet, celle, cette et ces ; les possessifs...

— Mon, ton, son, notre, votre, leur.

— Oui... Les grammairiens vous diront que la règle est d'employer l'adjectif son lorsqu'on parle des personnes ou des choses personnelles, et que, lors ces cas, il faut employer en. Les bons auteurs vous donneront souvent la preuve du contraire ou, du moins, vous témoigneront que cette règle générale n'a rien d'absolu... Les adjectifs numéraux servent à compter. Les uns sont cardinaux et ils énoncent le nombre des personnes ou des objets dont on parle ; les autres, qui sont ordinaux, marquent le rang, premier, deuxième, etc... Dois-je vous apprendre à compter ?

— Monsieur, c'est une des premières choses que j'aie eues.

— Bon, je vous enseignerai donc seulement l'orthographe de vingt, de cent et de mille, qu'un honnête homme doit connaître, n'en déplaise aux ministres qui, pour rendre les examens moins pénibles, autorisent les élèves des écoles primaires à la mesure comme cela leur vient. Cent et vingt, précédés d'un adjectif qui les multiplie, prennent un s, à moins qu'ils ne soient suivis d'un autre nombre. Ainsi, vous devez écrire trois cents hommes et trois cent deux hommes, ce qui, j'en demeure d'accord, n'a pas le sens commun. Pour quatre-vingt, s'il n'est pas suivi d'un autre nombre, mais s'il n'est pas suivi non plus d'un substantif, vous n'y mettez point d's. Vous écrivez, par exemple, les années quatre-vingt.

— Pourquoi ? dit Xavier.

— Parce que, autrement, Victor Hugo aurait fait une faute d'orthographe ou de prosodie, quand il a écrit :

Comment se pourrait-il que de cet eût vint ?
Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingt.

— Mais, dit Xavier, les poètes d'aujourd'hui

d'hui font très bien rimer le singulier avec le pluriel !

— Très bien, non : très mal. Je leur pardonnerais cependant même cette énormité s'ils écrivaient seulement *Booz endormi*.

— Et mille, monsieur ?

— Il paraît (entre nous, je viens de l'apprendre) que *mil* est un singulier dont *mille* est le pluriel. De telle sorte que l'on doit écrire l'an *mil neuf cent dix-huit* et que, dans un siècle, nos petits-enfants devront écrire l'an *deux mille dix-huit*. En attendant cette époque lointaine et que nous ne verrons ni vous ni moi, écrivons *mil* quand nous indiquons le chiffre d'une année, sauf l'an *mille*; mais écrivons aussi bien *mille hommes* que *deux mille*, quoique *mille hommes* signifie un millier d'hommes, ou *mil*. Je vous signale en passant que vous devez écrire *dix-sept*, *dix-huit* etc., avec un trait d'union, jusqu'à cent, et qu'à partir de cent le trait d'union est supprimé : *cent deux*, *cent trois*, etc... Passons aux adjectifs indéfinis, qui sont *aucun*, *certain*, *maint*, *mil*, *quel*, *tel*, *tout*, *autre*, *chaque*, *même*, *plusieurs*, *quelque* et *quelconque*. Ici encore je me bornerai à vous indiquer deux ou trois fautes de langue ou d'orthographe qu'il est honteux de ne pas connaître.

— J'ai hâte de les apprendre.

— La principale est l'emploi de *chaque*

ou de *chacun*. Pour Dieu ! Xavier, ne dites jamais : « Voici deux bibelots que je viens d'acheter; je les ai payés cent francs chaque. » J'aimerais presque mieux que vous dissiez « l'un dans l'autre »; mais il faut dire : « Cent francs chacun. »

— Monsieur, pourquoi les écoliers se font-ils des monstres de *quelque* et de *tout* ?

— Je me le demande. Je ne prétends pas que la règle de *quelque* et de *tout* soit fort logique, mais elle est simple comme bonjour. Ils sont l'un et l'autre tantôt adjectifs et tantôt adverbes. Ils s'accordent dans le premier cas et ne s'accordent pas dans le second. « *Quelques hommes* », « *Quelque courageux que vous soyez*. » « Il y a *quelque* cinq cents ans » c'est-à-dire il y a environ cinq cents ans. La difficulté pour *quelque* est qu'on le coupe en deux devant le verbe être et qu'alors on fait accorder quel : « *Quelles que soient vos bonnes raisons*. » Mais vous écrirez (quoique ce soit précisément la même chose) : « *Quelques bonnes raisons que vous ayez*. » Je regrette l'ancien usage, qui était de dire *quel que pour quelque que*.

En quel lieu que ce soit, je veux suivre tes pas a écrit Molière dans *Les Fâcheux*, à la scène IV de l'acte III.

» *Tout* est adverbe devant un adjectif et, par conséquent, ne s'accorde pas; mais il s'ac-

corde, ou fait semblant de s'accorder, par raison d'euphonie, devant un adjectif féminin qui commence par une consonne ou une *h* aspirée. Vous dites : *toute nouvelle*, mais vous écrivez *tout entière*.

— Ce n'est pas sorcier.

— Evidemment !... Rappelez-vous que *tout* est adverbe et invariable, dans les locutions telles que *tout en larmes*, *tout en blanc*. Pour *tout autre*, on vous permet de raisonner.

— Une fois n'est pas coutume !

— *Tout* est adverbe ou adjectif selon ce que vous entendez : « Mon opinion est *tout autre* » signifie « tout à fait autre ». « Je n'aime pas cette maison; *toute autre* me plairait davantage », c'est-à-dire : « toute maison autre ». Il y a une nuance.

— Un abîme !

— Soit, dis-je. Il marquera donc notre étape d'aujourd'hui. Je vous rends votre liberté. Vous ne vous plaindrez pas que nous avons fait peu de besogne, et vous irez jouer, je l'espère, avec une conscience tranquille.

— Je n'en sais trop rien, me répondit Xavier; mais je veux bien vous obéir et vous complaire. Vous ne perdrez rien pour attendre : si j'ai des scrupules, je vous les dirai demain.

(A suivre.)

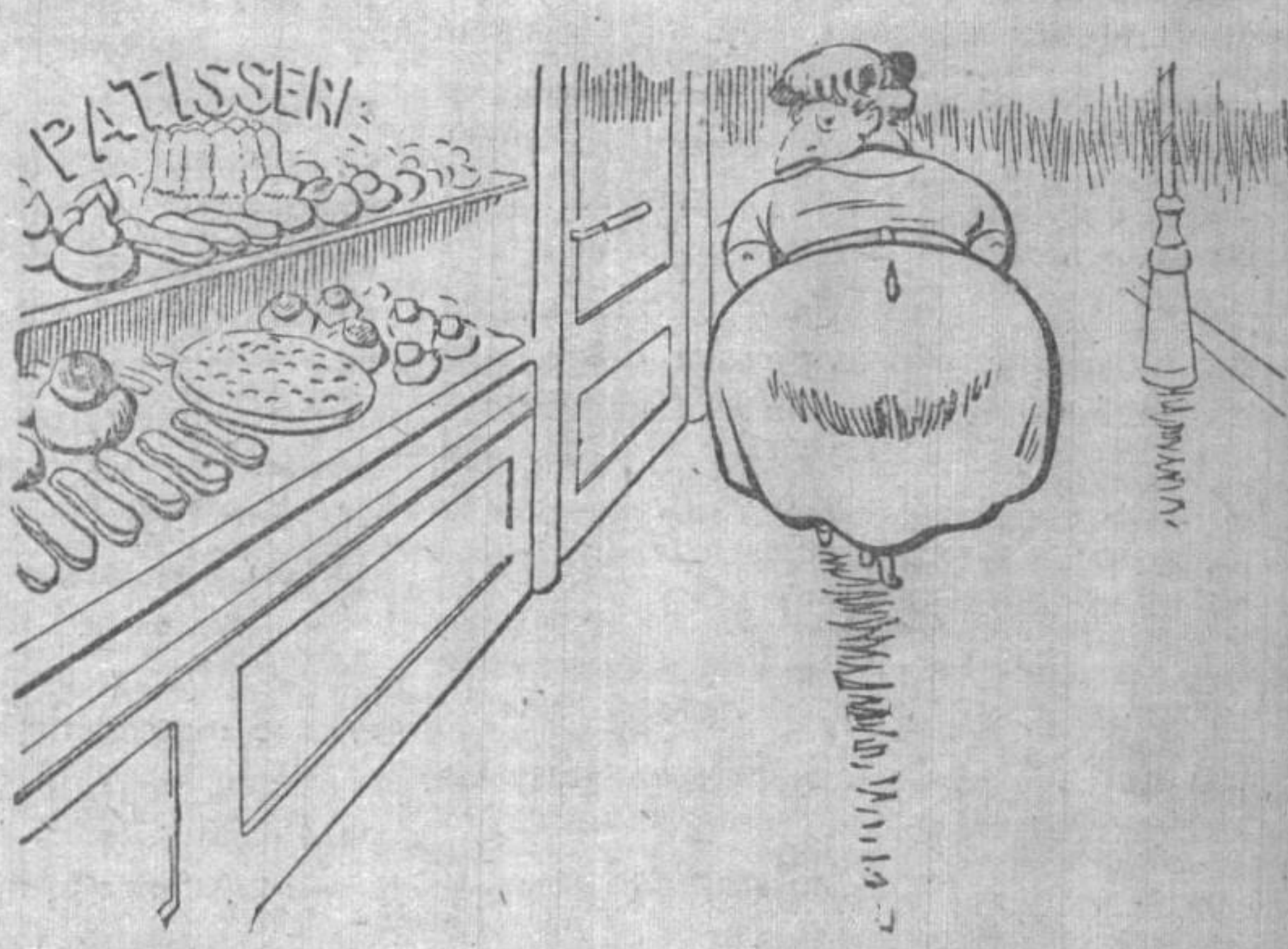
ABEL HERMANT

Un Accroc au Régime

par Jean Routier



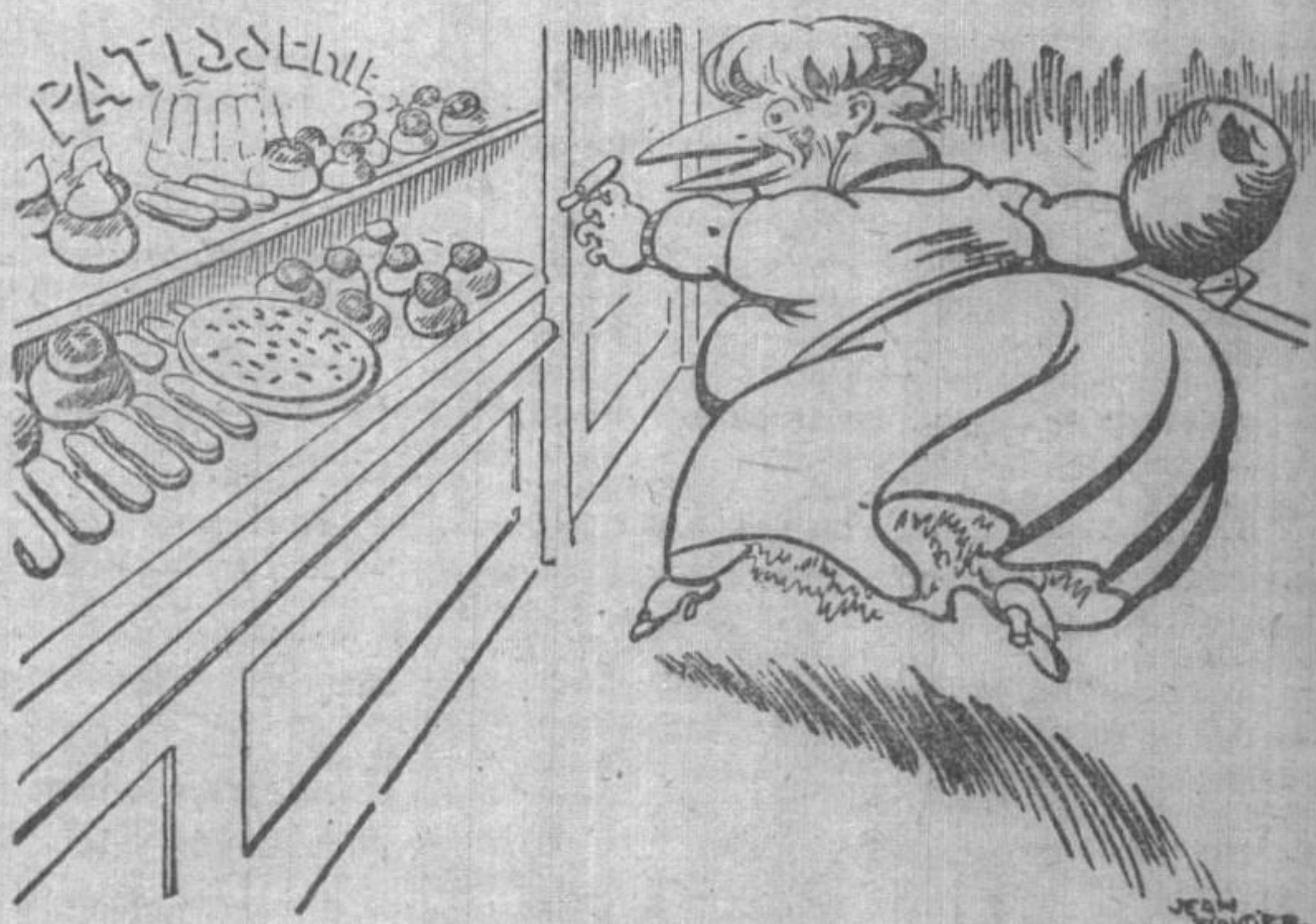
1



2



3



JEAN ROUTIER

LA BRIÈRE

Dans son livre, que l'Académie a couronné, et dont notre collaborateur M. de Pawlowski disait ici dernièrement qu'il compte parmi les plus beaux romans de la langue française, M. Alphonse de Châteaubriant peint un des coins de France les plus pittoresques et les plus mystérieux : la Brière, au nord de Saint-Nazaire, vaste région de marécages et de tourbières, parsemée d'îles, enveloppée de brumes, où s'ébattent sous un ciel gris une innombrable variété d'oiseaux et que parcourt en tous sens sur des chalands à fonds plats une population primitive et rude qui vit à la fois de l'exploitation de la tourbe, de la chasse et de la pêche.

Il nous a paru intéressant de montrer quelques aspects photographiques de cette région si peu connue et d'accompagner ces documents d'une page descriptive extraite du roman.

C'ÉTAIT une route récente qui remplaçait le vieux chemin de souffrance, toujours croulant, couvert d'eau l'hiver, qui jusqu'à ce jour avait desservi ce pays perdu. Tout droit vers le nord elle remonte, sans un embranchement, sans un carrefour, coupant en croix quelques longs canaux, dans ces prairies de Montoir qui se déploient jusqu'où l'œil peut apercevoir.

Aoustin passait. Par les portes ouvertes lui arrivait le bruit des cuillers dans les écuelles. Parfois il croisait quelque noir tourbeur attardé.

Le soleil se couchait. Les prairies, tout à l'heure hautes et sèches, par une inclinaison insensible, commençaient à se couvrir de fines mailles d'eau morte, et même de larges nappes hérissées de piquants de joncs et de têtes de landèche se perdaient vers des horizons de pâtes roses et violets, pâtes de brume ou pâtes du ciel, dans la confusion des limites de la terre et de l'air, espaces sans bornes, d'où sourdait à cette heure de la marée la sirène des grands paquebots qui partent pour les Amériques...

Il marchait ; et sa pensée aussi voyageait. Chaque fois qu'il revenait de Nantes, c'était même jeu, même chose : dès qu'il se retrouvait ainsi dans le rude souffle bleu du soir de Brière, qu'il venait à renifler, des petites chaumières fumant sur le chemin, cette maîtresse prise de l'odeur retrouvée des mottes, il se sentait pousser les ailes du canard sauvage quand il revoit de loin briller l'eau de son étang. Et la carte du globe décidément pour lui se divisait en deux parts : les continents d'un côté, et la Brière de l'autre. De même qu'il y avait deux espèces humaines : les hommes d'ailleurs, et ses compatriotes de la tourbe, les fils farouches de ce sol noir, nés comme lui dans le chaland sur une brassée de paille...

« Si tu n'as pas le pied briéron, inutile de t'aventurer !... car qui rencontres-tu, ici, qui n'ait pas été bercé dans la misère de la tourbière ? Quelques marchands forains, des huissiers et autres recors de justice ? Les autres, eux, ne soupçonnaient rien ; ils ne savaient même deviner ce qui fourmillait là-bas derrière ! Le voyageur du chemin ferré n'aperçoit que de la prairie dans du brouillard. Et c'est



Un coin de la Brière.

Le village de Saint-Joachim.



M. Alphonse de Châteaubriant.
(Photo H. Martinie.)

très bien de même. Le Briéron se voit ainsi à mille lieues du reste du monde !... car tu n'aimes point qu'un quiconque se lève sur ton horizon. L'horizon ? Autant dire la route du tort et du dommage ! Chacun chez soi ! Et ils étaient chez eux !... et ils savaient se défendre ! On ne les prenait point au picotin ! Ils avaient la défiance dans le pli de l'oreille, et toujours à la muraille, accroché par le bon bout, le vieux mousquet de l'ancêtre ! Pendant des siècles, tu as glissé comme l'anguille dans la main de fer des barons de Ranrouët ; tu as envoyé promener les vicomtes de

Donges qui, sang de gibier, voulaient te faire payer le feu ! Tout récemment, quand les ponts et chaussées ont entrepris de canaliser le Brivet et jeté sur la Brière des équipes d'ouvriers, tu n'as rien dit, tu as laissé pousser les travaux, puis tu t'es rué à l'assaut, tu as crevé les maçonnes, incendié les ponts, détruit les ouvrages !...

Il se rappelait bien cette chose, il y avait pris part...

Depuis bientôt quarante ans qu'il était le garde de la Brière, il connaissait les plus vieux secrets ensevelis dans son sein...

Oui, ils étaient chez eux ici ! un pays quasiment retiré en sa physionomie... fait peut-être bien du mé-

lange de tous les matériaux de la création !... Mais c'était la pâture de leur pauvre vie ; une âme subtile y nourrissait la moelle de leurs os. Pas un brin d'herbe, pas une flaque, qui ne fût leur commune chevanche. Tout était à eux, toutes ces vasières, tous ces roseaux !

Il marchait toujours, — il y a loin jusqu'à Fédrun, — en même temps que dans le grand sombre ses yeux allaient chercher tout le détail des alentours.

Ce n'étaient plus maintenant des prairies, mais des bas-fonds d'herbe à chevaux non fauchable, criblés de trous de marécages. Jusqu'au bord de la route s'en venaient les œillets d'eau, où de temps en temps un chaland, sur ces nappes engourdies, allongeait sa forme noire, comme abandonné là...

A mesure qu'il s'enfonçait plus au creux du marais, s'épaississaient les brouillards ; et il se hâtait, son pas sonnait ferré dans le silence, tant qu'il fit même se lever deux hérons, qui s'éloignèrent sur les eaux, l'un derrière l'autre, en ramant lentement de leurs grandes ailes gonflées, toutes bleues dans la nuit venue...

La lune éclairait, haute au ciel, lorsqu'il arriva vers les îles.

Toutes dormaient, enveloppées du feuillage brillant de leurs grands ormes, leurs logis de paille visibles comme en plein jour au bord des chalandières, sans un souffle, sans un bruit, dans le calme de cette belle nuit d'été.

Il prit par un raccourci dans les sauldres un petit sentier de landèche.

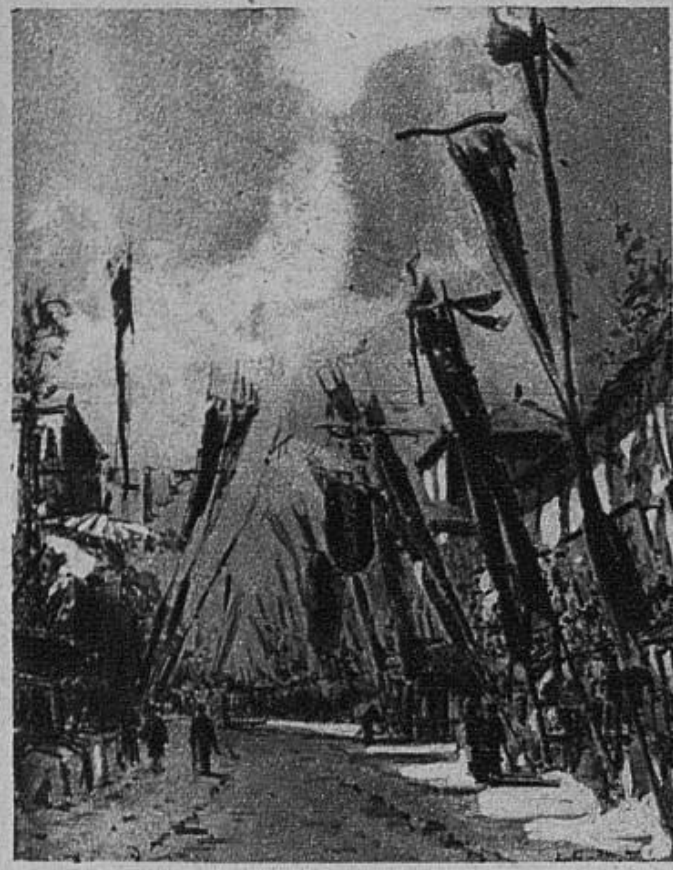
Sous ses pas, le sol sonnait la tourbe. L'eau inondait un peu partout ; mais il retrouvait, de-ci de-là, les grosses pierres jetées en travers de la vase. Sous les arbres il se glissa, le long de la douve de l'île de Pendille, où, sur l'herbe de la berge, tranchaient les taches claires des canards couchés dans le rayon de lune. Il passa des osiers, enjamba de grosses racines, traversa des creux de pâtes, pataugea dans des vasières, et arriva enfin en vue des arbres de son île de Fédrun.

Solitaire dans ses vapeurs de nuit, noyée de silence, dressée comme une banquise de brume ; autour d'elle, sur les piardes, dansaient les diamants de l'astre. De tous côtés montait une buée lumineuse ; et par delà les grands roseaux, dans les fonds tranquilles des étangs, au loin, se perdait le cri de la grive des rivières...



Extraction de la tourbe : le relevage.

ALPH. DE CHATEAUBRIANT.



Kioto. — Rue des Théâtres.
Croquis de voyage de A. Bailly.

KIOTO est au Japon ce que Venise est à l'Italie.

A Kioto il n'y a pas d'eau, partant pas de gondoles ; à Venise les palais sont de pierre et de marbre, à Kioto les maisons sont de bois roux et à un étage. Venise énerve, Kioto rassérène. Vous voyez la coupe, à quel point ces deux villes se ressemblent ! Mais l'une et l'autre sont uniques, elles n'ont pas leur double dans le monde, c'est en ce sens que Kioto est la Venise du Japon.

Lorsque le train me déposa à Kioto, je n'étais pas seul. Le dieu du hasard, me tenant toujours en sa sainte garde, m'avait jeté dans les bras d'un Français qui, sans nul doute, fut japonais lors de sa dernière incarnation. Il parlait la langue du pays et s'appelait Charles Laurent. Je le suivis à la traine.

— Il ne faut pas vous y tromper, me disait-il, vous pouvez ouvrir vos yeux, vous êtes dans le vieux Japon.



La maison de l'antiquaire Kita
où se rendent tous les français de passage.

C'est à dire que j'étais complètement dépaycé.

— Si je me perds dans cette ville, tout est perdu ! pensais-je.

Disciple du Petit Poucet, je sème, habituellement, des cailloux le long de ma route. Allez donc semer quoi que ce soit dans Kioto : toutes les maisons sont sœurs, les rues sont jumelles et après avoir croisé deux mille Japonais vous êtes persuadé que vous avez toujours rencontré le même !

La vie changeait de plan. Le monde me paraissait à l'envers. J'étais plus grand que d'habitude, semblait-il. Je pouvais presque regarder les toits du haut de ma hauteur.

Ce que je prenais pour une bicoque de chiffonnier était la villa de plaisance d'un illustre homme d'Etat. Les restaurants publics étaient clos comme des hôtels particuliers. On reconnaissait seulement les temples.

Il n'y avait pas que l'œil d'égaré, l'oreille aussi. J'entendais des bruits inconnus, provenant d'objets en fer, ou de morceaux de bois qu'on choque. Le fer tintait comme un diapason, le bois comme un bâton de guignol sur une carcasse de gendarme. C'étaient des marchands ambulants annonçant leur passage. Puis, on aurait dit que d'invisibles équipes d'ouvriers rabotaient le bitume et les pavés autour de vous.

— Qui rabote ainsi ? demandai-je.

— Vous êtes aveugle ! mon ami, vous voyez bien que ce sont les passants qui font ce bruit avec leurs *guettas*.

C'étaient les passants, et les *guettas* ne sont autres que des petits bancs que Japonais et Japonaises portent en guise de souliers vernis.

— Otez vos souliers !
— Mon chapeau ? vous voulez dire.

Non ! quittez vos souliers et gardez votre chapeau !

Je m'apprêtais, pour la première fois, à franchir le seuil d'une maison japonaise.

Nous arrivions chez Kita, l'antiquaire.

Non certes pour lui acheter des kakémonos, le change étant à sept, ce n'était pas le moment de monter sa maison. Mais le japonais Kita et le français Charles Laurent étaient les deux plus grands amis qui se fussent rencontrés sous la calotte des cieux.

— Naturellement !
Voici, à mi-chemin d'une colline, vivante image d'un bois sacré, *Kiyomidzu*, le temple des

— Que faut-il faire ? j'ai un trou à ma chaussette.

— Ça ne fait rien. Saluez...

On ne nous fit pas asseoir. Les deux amis causèrent debout. La conversation n'en finissait plus.

— Dites donc ! mon vieux ! dis-je à mon compagnon, j'ai froid aux pieds !

— Taisez-vous !

Au bout d'un long moment nous partîmes. Je revis mes souliers avec tendresse.

— Ce soir, dit Charles Laurent, Kita vous invite à dîner.

— Pieds nus ?

— Evidemment !

Nous primes par le pont Sanjo.

— Est-ce beau ce pont à poutres de bois ?

— Oui, cela est très beau.

Puis ce fut la traversée du quartier des geishas.

— Regardez ces rues où elles vivent, on dirait les couloirs d'un cloître.

— Tout à fait : pures et sévères, à peine une odeur de poudre de riz en supplément.

Nous allâmes.

Devant un mur si long que l'on n'en voyait pas la fin, une cinquantaine de petits japonais, sortant de l'école, s'inclinaient jusqu'à terre, tous imbus d'un pieux respect. C'était l'ancien palais des Mikados.

Ils se prosternent ainsi chaque fois qu'ils passent devant ?

— Naturellement !
Voici, à mi-chemin d'une colline, vivante image d'un bois sacré, *Kiyomidzu*, le temple des

UNE JOURNÉE À KIOTO



Un Jardin en Fleurs.



La Grande-Rue de Kioto.



Une Geisha dans une rue de Kioto.

temples, où règnent ensemble Kwannon, déesse du fauve et Jizô, dieu du voyageur ! Ici, les Japonais viennent en pèlerinage. Avant d'entrer dans le jardin sacré, ils lavent le bout de leurs doigts aux fontaines qui chantent. Puis, avec une grosse corde, frappent sur un gong qui pend à la devanture du sanctuaire.

— Pourquoi frappent-ils sur ce gong ?

— Pour prévenir le dieu qu'ils sont là ! C'est leur façon de lui dire : « Tu vois, je viens faire ma prière, ne m'oublie pas, je m'appelle Kawagoutchi ! »

✱ ✱

C'était l'heure du dîner chez Kita.

On traversa une pièce recouverte du tatamis (nattes). L'hôte, nous précédant, fit glisser une porte à coulisse, et ce fut une seconde pièce. Toutes deux étaient vides : pas un meuble.

— A quoi servent ces pièces ?

— Ce sont les chambres à coucher.

— Où sont les lits ?

— Taisez-vous ! vous êtes un barbare. Il n'y a pas de lits au Japon. Quand on se couche, on apporte son matelas, on le ramporte quand on se lève.

La troisième pièce était la salle à manger. Rien non plus, que trois coussins sur le tatamis.

— Asseyez-vous, me dit le compagnon.

— Sur quoi ? sur mon pouce ?

Le compagnon vit qu'il n'y avait rien à faire avec un arriéré de mon acabit. Il s'accroupit sur le premier coussin, en tailleur.

Kita s'accroupit sur le deuxième. Alors je m'effondrai sur le troisième.

Aussitôt Kita-San (M^{me} Kita) apporta une petite table-tabouret qu'elle déposa devant moi, puis, une seconde pour le compagnon, puis, une troisième pour son seigneur. Ensuite, elle disparut, puis revint, portant quantités de petites assiettes remplies de mets inconnus.

— Prenez vos baguettes et mangez proprement. C'est très bon. C'est du poisson cru.

J'obéis.

— Eh là ! le morceau saute dans ma bouche, le poisson vit encore.

— Mordez-le et ne faites pas de scandale. Kita me demanda si tout cela vous convient. Répondez « oui ».

— Non ! fis-je. Non !

Mais le traître dit à Kita que j'étais enchanté. Alors Kita me fit reprendre du poisson vivant.

— Ah ! les bandits ! murmurai-je.

— Tenez, goûtez à ces petits pois, vous aimerez cela.

— Ce ne sont pas des petits pois, mais de la confiture.

— De la confiture de petits pois, évidemment.

— Et quand boit-on ?

— On apportera le *saké*, patientez.

M^{me} Kita entra, un petit cruchon fumant dans sa main. C'était le saké, eau-de-vie de riz — et chaude ! Je ne savais plus comment me tenir : mes tibias étaient brisés et mes reins en marmelade, j'étais rompu comme après dix-huit heures de cheval.

Et quand nous sortîmes, Kita-San nous salua bien bas et dit un mot qui signifiait : Bon plaisir.

✱ ✱

Kioto était joyeuse sous les lumières. La rue des théâtres, éblouissante de mille lanternes multiformes et multicolores, étourdissait. Nous marchions littéralement dans un kaléidoscope.

Kita avait téléphoné à la maison de thé :

— *Moshi ! Moshi !* (allo ! allo !) C'est vous l'illustre directrice de l'illustre maison de thé ? Bien ! D'abord, daignez accepter mes plus respectueux hommages.

— *Arigato ! Arigato !* (Merci ! Merci !) lui avait-on répondu de l'autre bout du fil — et certainement en s'inclinant.

— Je dois honorer ce soir deux étrangers ; faites venir vos meilleures geishas et la plus experte joueuse de *shamisen*.



Entrée du Temple Kiyomidzu, à Kioto.

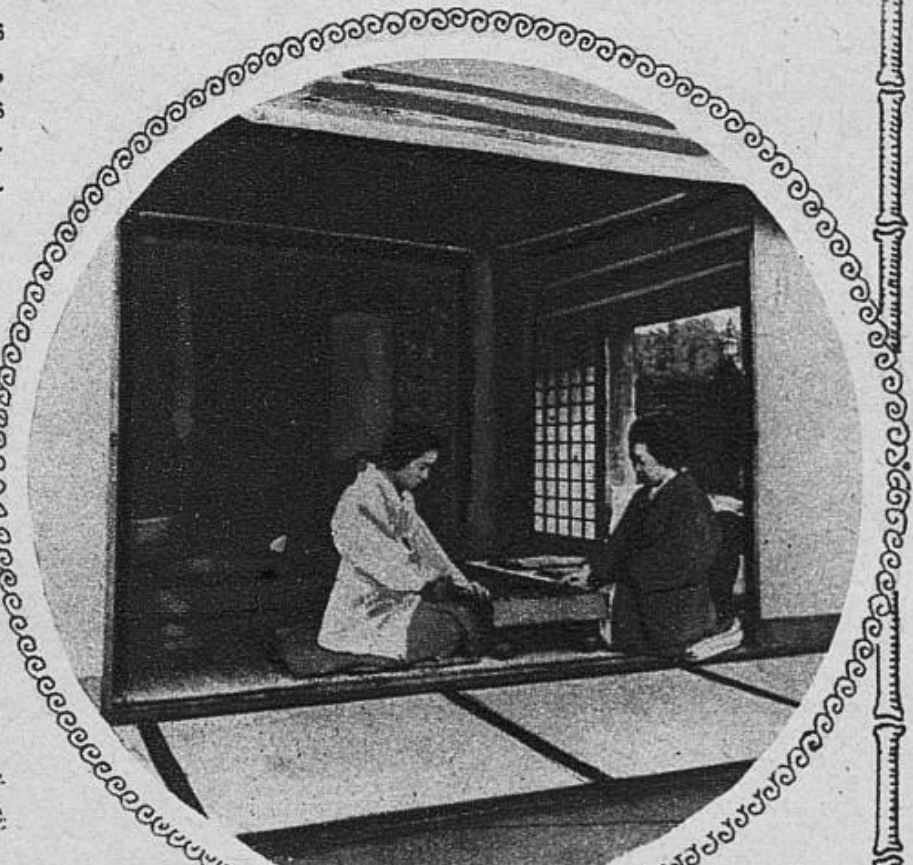
Nous arrivâmes.

Les pièces étaient nettes et nues. Une japonaise nous conduisit à la nôtre. Trois coussins nous attendaient.

— Ah ! mes tibias ! pensai-je.

Une servante nous apporta le thé vert de cérémonie. Puis, la première des miroitantes petites poupées apparut. On l'aurait dite vêtue d'ailes de papillons. Sa surprenante coiffure en coque semblait un fruit tropical. Elle tomba tout de suite à genoux sur le tatamis, salua de l'échine et du cou, releva la tête, se remit sur ses petites chaussettes blanches à deux compartiments, l'un pour le pouce, l'autre pour les quatre doigts et, marchant comme un oiseau picore, s'approcha. Elle retomba sur ses genoux, sourit, tira son miroir, se poudra... Douze geishas firent ainsi leur entrée. Et, comme au son grêle du *shamisen* les fées commençaient à danser, Kita, japonais de soixante et onze ans, dignement assis sur son coussin, satisfait du devoir accompli, s'endormit.

ALBERT LONDRES.



Un Intérieur de Maison.

LES HÔTES MYSTÉRIEUX

QU'IL me soit permis de... vanter ma marchandise en mettant en relief l'importance de ces deux documents, pris par un savant américain, M. William Beebe, dans la jungle de la Guyane anglaise, et que je dois à l'obligeance de mon ami et confrère, M. Elwin R. Sanborn, rédacteur en chef du *Bulletin*, organe de la New-York Zoological Society. C'est la première fois qu'on a réussi à fixer sur la plaque sensible les traits de ces deux créatures qui, sans être à proprement parler des raretés zoologiques, avaient échappé jusqu'ici à toute étude systématique.

La chauve-souris-vampire est peut-être l'animal qui a engendré les plus fantastiques légendes. On a nié longtemps qu'elle eût l'infamie habituelle de boire le sang des êtres vivants. Puis, ainsi que je le lisais tout récemment dans un grand quotidien de Paris, on a prétendu qu'elle avait le pouvoir d'hypnotiser sa victime pour en tirer plus facilement son sanglant tribut. J'ai vécu deux années de ma jeunesse en l'indésirable compagnie de ces ignobles bêtes, et je vais tâcher de rectifier les récits fantaisistes qui leur ont été consacrés.

* *

Je lis dans une encyclopédie qui fait autorité, que les vampires sont « de grandes chauves-souris, d'une taille de soixante-quinze centimètres, qui se nourrissent indifféremment de fruits et du sang des mammifères ». Autant de mots, presque autant d'erreurs !

L'envergure du vampire ne dépasse pas quarante centimètres, et l'auteur de la notice imite tant de voyageurs qui le confondent avec de grandes chauves-souris exclusivement fructivores, et qui sont inoffensives... sauf pour les régimes de bananes mûres !

Le vampire, lui, est exclusivement carnivore. Pour être plus précis, je dirai qu'il ne demande sa nourriture qu'au sang des animaux, et qu'il s'attaque aussi bien aux oiseaux qu'aux mammifères.

J'exposerai de quelle étrange façon il procède, ce qui fera justice de deux légendes : il n'a pas le don d'hypnotisme, et il ne suce pas le sang, se contentant de le lécher.

Essentiellement nocturne, il ne s'attaque qu'à une proie endormie. Supposons, et c'est un cas fréquent, qu'il jette son dévolu sur un homme. Pénétrant dans la demeure, il prend son temps pour choisir la partie du corps qui se prêtera le mieux à son audacieux projet : les orteils, le nez, l'oreille.

Sans cesser un instant de voler, il se maintient et se maintiendra au-dessus du point choisi. Ses incisives supérieures sont deux outils de chirurgien : elles sont à double lame et font



La chauve-souris-vampire de la Guyane.

emporte-pièce. D'un seul coup, il détache une languette de peau de forme prismatique, produisant ainsi une entaille relativement profonde, d'où suinte aussitôt le sang, qu'il boit en le recueillant du bout de sa langue. Et il s'en va, repu, sans jamais s'être posé une fraction de seconde sur le dormeur, abandonnant la source vivifiante que la coagulation vient de tarir.



Singe nocturne des forêts américaines équatoriales.

DE LA FORÊT GUYANAISE

Comment le dormeur — qu'il s'agisse d'un être humain, d'un chien, d'un cheval, d'une poule — ne se réveille-t-il pas sous la morsure ? Pour éclaircir le mystère, il faut se rappeler que le monstre opère dans les pays chauds, et que ses dents, tranchantes comme un scalpel, incisent si rapidement la peau que la douleur est nulle. Et voici où intervient l'intelligence diabolique du buveur de sang : ses grandes ailes, qu'il ne cesse pas d'agiter, rafraîchissent délicieusement le dormeur et rendent son sommeil plus profond ! Et voilà le secret de l'hypnotiseur !

Je regrette que la place me manque, car j'aurais aimé à conter maintes anecdotes sur le vampire. Une nuit, je fus réveillé par un jeune Américain dont le hamac côtoyait le mien ; il maudissait la pluie qui, filtrant à travers le chaume, l'avait, disait-il, trempé...

Quand j'eus rallumé la chandelle, ses imprécations changèrent d'objet : le vampire l'avait mordu au bout du nez, et c'était maintenant d'une chemise de Garibaldien qu'il était vêtu !

Plus tragique, cet autre souvenir. Un jeune Français qui, terrassé par les fièvres, attendait dans une hutte abandonnée la pirogue qui le conduirait à Panama, fut saigné à deux reprises dans la même semaine. La seconde fois, il ne se réveilla pas : la dent terrible avait atteint une artère, derrière l'oreille. Par contre, mon cuisinier, un brave Guadeloupéen, mordu plus de dix fois aux orteils en moins de deux mois, ne s'en portait que mieux après la dixième saignée...

Quant à la seconde photographie, je dirai brièvement qu'elle nous présente l'espèce à tête blanche d'un genre de singes vulgairement appelés *sakis*, qui vivent dans les forêts tropicales de l'Amérique du Sud. Les apparences sont souvent trompeuses ! S'il fallait en juger par ce portrait, le *pithecia* serait une créature monstrueusement humaine, et de mœurs féroces.

Il n'en est rien. Ce singe, qui est de petite taille, doit une bonne part de son aspect rébarbatif à ses incisives saillantes qu'il n'emploie, d'ailleurs, qu'à savourer les fruits sauvages dont il est friand. Et c'est un être inoffensif qui aurait le droit de protester contre le voisinage que nous lui imposons sur cette page !

Disons en terminant que la Société Zoologique de New-York a fondé dans l'intérieur de la Guyane anglaise un laboratoire d'études tropicales, que dirige M. William Beebe, et auquel la Science doit déjà de mémorables découvertes. Nous en citerons une : celle de l'hoatzin, cet oiseau quadrupède qui est bien le plus étrange « survivant du Déluge » qu'on ait signalé jusqu'ici.

V. FORBIN.

Lectures Sérieuses

EN RÉPONDANT, dans notre dernier article, à certains correspondants au sujet des lectures, nous leur avons signalé le danger qu'il y a à nourrir son imagination d'écrits composés sans nul souci des règles de la morale religieuse. Sur de nouvelles instances, nous nous occuperons aujourd'hui de la catégorie d'ouvrages, qui, sous prétexte de science, attaquent directement ou indirectement la doctrine chrétienne et, du même coup, la civilisation fondée sur les préceptes évangéliques.

Que ce genre de lectures cause de grands ravages dans un siècle impie et dégénéré, c'est un des faits que l'on ne peut que constater tout en le regrettant vivement. D'autant qu'à considérer les choses de près, on est bien forcé de reconnaître que les ouvrages de pure doctrine ont toujours exercé sur les esprits cultivés une influence beaucoup plus profonde et par conséquent plus durable que les ouvrages d'imagination. Et cela pour deux raisons : d'abord, parce que ce sont les idées qui mènent le monde, puis, parce que tout livre de doctrine contient infiniment plus d'idées qu'une œuvre d'imagination. Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Diderot et les encyclopédistes ont assurément contribué beaucoup plus à la marche des idées que n'importe quel romancier de leur temps. On en peut dire autant des philosophes et des savants, tels qu'Auguste Comte, Kant, Hegel, K. Marx et *tutti quanti*. Au surplus, il y a beaux jours que l'Eglise se montre sévère pour les livres qui détruisent les principes sur lesquels reposent non seulement la société chrétienne, mais encore le bonheur et le salut de chaque individu. Elle déclare et soutient avec son autorité souveraine que les mauvaises mœurs se corrigent plus facilement que les mauvais principes. Et cela parce que, avec de mauvaises mœurs et des principes restés intacts, l'on peut toujours arriver par les principes à amender les mœurs, tandis qu'on n'a jamais entendu dire que les doctrines corrompues aient produit de bonnes mœurs.

Pour l'Eglise, il n'existe donc aucune raison qui autorise le commun des fidèles (et par là nous entendons les fidèles qui n'ont ni une solide instruction ni un jugement sûr) à se livrer à de pareilles lectures. Mais, comme l'Eglise ne représente pas, il s'en faut beaucoup, le foyer d'obscurantisme que d'aucuns en sont que trop disposés à voir en elle, elle accorde aux professeurs, aux critiques littéraires et aux personnes cultivées, pour des raisons dont elle est seule juge, la permission de lire tel ou tel livre condamné par la Congrégation de l'Index. Cette autorisation, on peut l'obtenir, si on en adresse la demande à l'autorité diocésaine. Nous donnons uniquement ces indications afin de répondre d'une façon générale à toute demande d'autorisation qui pourrait encore nous être envoyée à nous-même. C'est, d'ailleurs, le sens des réponses que nous avons faites aux vingt-trois lecteurs des *Annales* qui nous ont prié, lors du centenaire de Renan, de solliciter pour eux l'autorisation de lire la *Vie de Jésus*. Nous passons à dessein sous silence d'autres livres moins connus au sujet desquels on recourait semblablement à notre intervention. Ajoutons, pour plus de clarté, que quelques-unes des raisons qui nous ont

été exposées touchant cette question ne sont pas précisément de celles que l'Eglise a coutume de prendre en considération. Que le lecteur juge lui-même par les exemples suivants :

« L'on parle beaucoup à l'heure actuelle de la *Vie de Jésus*. Je désirerais ardemment la lire, afin de pouvoir, moi aussi, dire mon mot à l'occasion ».

« Il paraît que la *Vie de Jésus* est un incomparable modèle de style. Ma fille, âgée de dix-sept ans et près de se présenter au baccalauréat, voudrait la lire en vue de perfectionner son style déjà bien charmant. »

« J'entends dire de toutes parts que l'Eglise a eu tort de condamner la *Vie de Jésus*. Aussi tiendrais-je à en prendre connaissance pour me rendre compte si l'Eglise s'est vraiment trompée. »

En vérité, il faut d'autres motifs pour permettre à l'autorité ecclésiastique de se départir de sa juste sévérité à l'endroit d'un ouvrage, si bien écrit qu'il soit, qui met en question la divinité du Christ.

On nous écrit encore : « Parmi les ouvrages sérieux, dont la lecture est interdite par l'Eglise, quels sont les plus dangereux ? Sont-ce les ouvrages de théologie, de philosophie, de science ou d'histoire ? »

A cela, nous ne pouvons répondre qu'une chose, c'est que tous les livres contraires à l'enseignement de l'Eglise, doivent être tenus pour nuisibles. Qu'ils le soient plus ou moins, ceci n'est plus qu'une question d'appréciation personnelle. Il en est des poisons de l'intelligence comme des virus qui attaquent l'organisme. Quelques gouttes suffiront à tuer une personne, tandis qu'un autre tempérament pourra supporter sans dommage appréciable une quantité beaucoup plus importante. La force de résistance, en pareille matière, dépend de l'intelligence, du degré de culture et des dispositions intérieures du sujet. Le moyen d'échapper à tout péril d'empoisonnement ? Fuir le poison en fermant sur-le-champ tout livre suspect. Mais « comment reconnaître un livre suspect ? » nous écrit un lecteur qui a probablement deviné notre réponse. Ma science catéchistique s'est réduite à peu de chose au cours des années. J'avoue qu'à moins d'une négation positive des dogmes que je connais encore vaguement, je suis tout à fait incapable de discerner si un livre est opposé à la foi. Avec les progrès de la science, les nouvelles idées répandues presque partout, comment distinguer le permis du défendu ?

Cet aveu n'est-il pas caractéristique ? Il l'est tellement que beaucoup de chrétiens le pourraient faire, car beaucoup ne savent presque plus rien de la religion. Bien pis : ils l'ont mise au rebut. Ces ignorants, nous les engageons fort à s'instruire des vérités de la foi.

Oui, il faut s'instruire. Une bonne et solide instruction chrétienne a toujours été la meilleure sauvegarde — pour le croyant. Elle le met à même de découvrir n'importe quelle attaque dirigée contre la religion, si habilement dissimulée qu'elle soit dans certains livres recommandables à d'autres points de vue, et

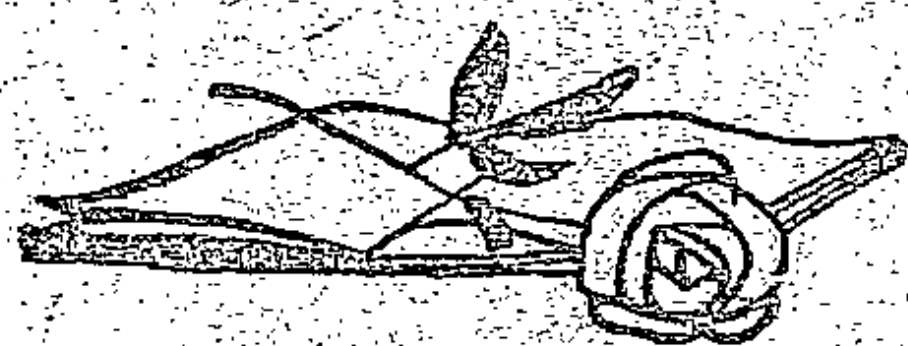
qui, pour cette raison, sont souvent vantés par de très honnêtes gens. Il peut ensuite retourner à son gré ces attaques dans son for intérieur, et, au besoin, dans le milieu qu'il fréquente. Qu'elles s'inspirent d'un matérialisme grossier qui nous ravale au rang de la bête, ou des chimériques doctrines qui exaltent l'âme jusqu'à la déifier, ces attaques perdent certainement le plus dangereux de leur venin pour un lecteur qui connaît à fond sa religion. C'est quelque chose, il est vrai.

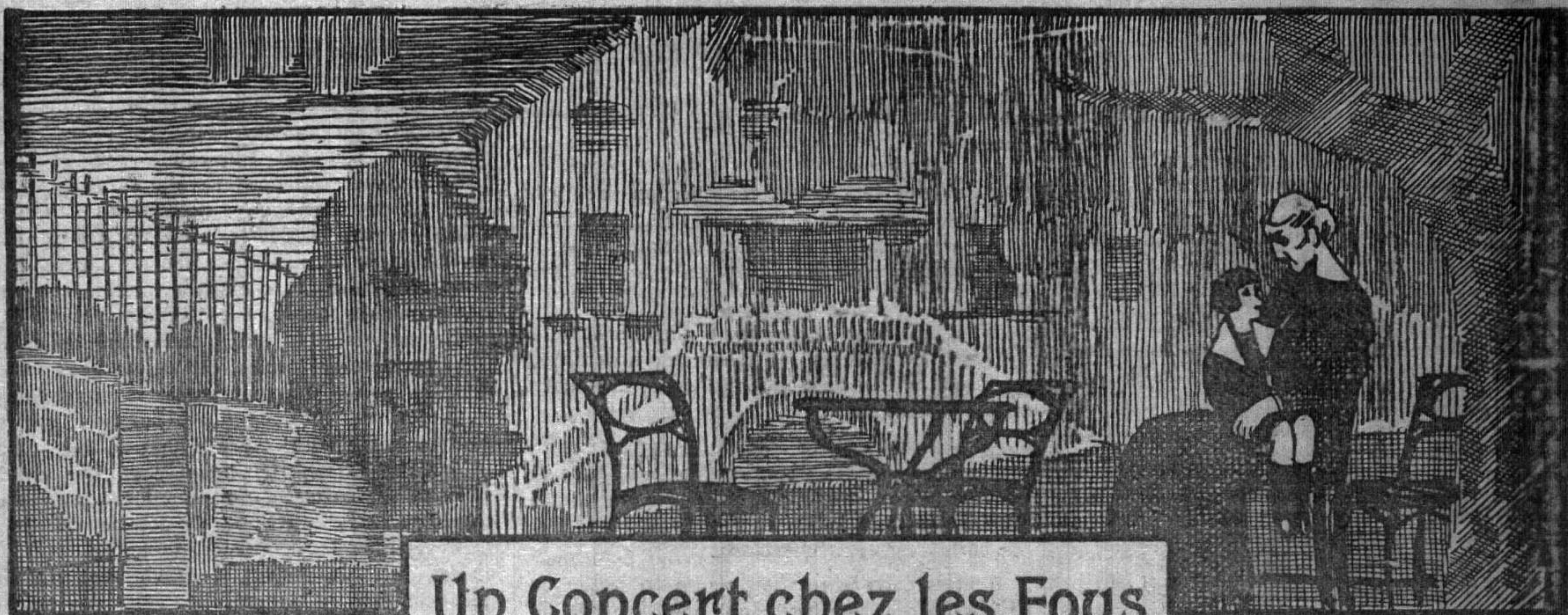
Le matérialisme, qui a causé tant de maux dans les derniers siècles, est aujourd'hui fortement en baisse. Ce qui fascine et domine une multitude de gens depuis la grande guerre, c'est le merveilleux. Sous le nom de théosophie et de spiritisme, le merveilleux se glisse, aujourd'hui, même dans les milieux prétendus catholiques. Il leur apparaît comme une religion supérieure ; il affecte de ne se communiquer qu'à ses initiés ; il affiche une morale qu'il dit être en progrès sur celle des autres religions ; bref, il se proclame la perfection des perfections, et, par malheur, un grand nombre de nos contemporains, alléchés par la beauté de son programme, le croient sur parole. Des chrétiens deviennent théosophes et spirites sans s'imaginer le moins du monde qu'ils sont en contravention avec la doctrine et la discipline de l'Eglise. De tout temps, il le faut avouer, le merveilleux a joué un grand rôle dans le monde. La magie et les sciences occultes ont fort occupé l'antiquité. Les peuples les plus arriérés comme les plus avancés dans la voie de la civilisation se sont voués passionnément à leurs pratiques. Toutefois, l'on a remarqué que c'est surtout aux époques troublées ou à la suite des calamités publiques que l'occultisme a joui de la plus haute faveur, comme si l'homme n'avait d'autre refuge que le merveilleux contre les grands problèmes de l'au delà et contre les plus impitoyables de ses souffrances terrestres.

Que nous traversions l'une de ces grandes périodes de crise, c'est l'évidence même. Que cette crise soit mondiale, c'est tout aussi certain. L'horrible guerre, avec ses hécatombes et ses ruines, et la désorganisation à peu près générale qui en a été la conséquence, a plongé une partie notable de l'humanité (celle qui tient justement la tête de la civilisation) dans une telle détresse que ses coups affreux ont réveillé partout le sentiment religieux. Les hommes frappés par les hommes se sont tournés contre Dieu. Tous ceux qui avaient perdu des êtres chers pour le salut de la patrie n'ont pu se résigner à les croire à jamais disparus dans le néant. Mais, cependant que les bons chrétiens trouvaient consolation et réconfort dans les enseignements et les pratiques de leur religion, les âmes faibles ou ignorantes ont dépassé le spirituel et se sont jetées pour ainsi dire dans le merveilleux. Mal satisfaites des espérances garanties par la parole du Christ, elles prêtent une oreille avide aux fallacieuses promesses des charlatans qui s'imaginent pouvoir percer le mystère de l'au delà. Sous les noms divers de spiritisme, de scientisme, de théosophie, le pseudo merveilleux ne compte plus ses adeptes, et ses publications aux perspectives trompeuses sont l'un des plus graves dangers de l'heure présente.

† SÉBASTIEN HERSCHER,

Archevêque de Laodicée, ancien évêque de Langres.





Un Concert chez les Fous

Drame en trois actes, de MM. ANDRÉ DE LORDE et CHARLES FOLEY, représenté au Théâtre du Grand-Guignol (*)

ACTE II

Un grand jardin. A gauche, une grille donnant sur une rue. Au fond, la maison et un perron conduisant à une véranda. Au rez-de-chaussée, une fenêtre, face au public. A droite, une allée. Sur le devant de la scène, à droite, une grande pelouse verte, un grand arbre abritant une table en fer, un banc, fauteuils, chaises, etc...

SCÈNE PREMIÈRE

LUCIENNE, LE JARDINIER, JEAN, LA BONNE

LUCIENNE, assise sur le banc, coud. — Tiens-toi tranquille, Jean, ne joue pas avec la terre : tu sales ton costume neuf.

JEAN, qui joue dans un coin. — Ça m'amuse, maman.

LUCIENNE. — Amuse-toi autrement. (Il se lève, boudeur, et va jouer plus loin. Lucienne s'adresse au jardinier qui travaille dans le fond du jardin.) Qu'est-ce que je vous ai recommandé, Pierre?

LE JARDINIER. — Mame ?

LUCIENNE. — De ne jamais laisser l'herbe sur le sable quand vous tondez la pelouse. Je veux que les allées soient nettes, surtout devant la maison.

LE JARDINIER. — Quand j'aurai fini de tondre les bordures, je ratisserai et balayerai le tout en même temps : ça sera plus commode.

LUCIENNE. — En voilà une raison ! Faites-moi le plaisir de balayer au fur et à mesure.

LE JARDINIER. — Je vas pourtant pas lâcher la tondeuse à chaque coup pour prendre le balai...

LUCIENNE. — Faites ce que je vous dis : enlevez vos saletés.

LE JARDINIER. — L'herbe, c'est pas sale !

LUCIENNE. — Est-ce que ça vous déshonore de balayer ? Vous savez que j'aime la propreté... C'est de l'hygiène !

LE JARDINIER, à part, s'éloignant en grognant. — Ah ! là, là !... Qu'on me donne un plumeau, un torchon : j'épousseterai les plantes, j'essuierai les cailloux... Me v'là passé l'arbin !

LUCIENNE, léger haussement d'épaules. — Qu'est-ce que vous avez à ronchonner ? (Un temps. A l'enfant.) Jean ! qu'est-ce que tu fais ?

JEAN. — Mais je m'amuse, maman.

LUCIENNE. — Ne joue pas avec l'eau : tu abîmerais tes bottines jaunes. (A Emily, la bonne anglaise, qui sort de la maison.) C'est

à vous d'aller le surveiller, Emily. Voyons, ce raccommodage n'est donc pas achevé ?

LA BONNE. — C'est long, madame !

LUCIENNE. — Tout est long, avec vous ! (Sonnet trois heures.) Trois heures ! Je ne peux pas comprendre que Gaston ne soit pas encore de retour. Qu'est-ce qu'il peut bien faire ? Cela m'inquiète !

LA BONNE, qui s'est assise auprès de la table et coud. — La mère de Monsieur est peut-être plus... souffrante.

LUCIENNE. — Le docteur nous a écrit qu'elle allait mieux.

LA BONNE. — Avec ces maladies-là, on ne sait jamais.

LUCIENNE, la regardant fixement. — De quelle maladie parlez-vous ?

LA BONNE, interloquée. — Mais, madame... je croyais que la mère de Monsieur était... avait été...

LUCIENNE, sèchement. — Neurasthénique. Voilà tout ! Qu'est-ce que vous allez imaginer ? Vous faites encore des bavardages à la cuisine ?

LA BONNE. — Oh ! non, Madame. C'est Monsieur qui, un jour, a dit devant moi...

LUCIENNE. — Monsieur a eu tort et, vous, vous devriez avoir le tact de ne pas vous en souvenir. Si nous laissons ma belle-mère loin de nous, c'est que son indisposition exige la présence constante d'un médecin. Au moindre mieux, vous pensez bien que nous la ferions venir ici. Nous ne sommes pas des égoïstes. Et cela, je vous permets de le répéter à la cuisine...

LA BONNE. — Madame, je ne...

LUCIENNE, lui coupant la parole. — Ne me faites plus parler de cela. Ça m'est désagréable, ça m'émotionne ! (Elle se lève et aperçoit le jardinier.) Ah ! ce Pierre ! Regardez-le balayer son herbe ! Il a juré de me faire perdre patience... Tenez ! J'aime mieux m'en aller ! Surveillez le petit et parlez-lui anglais, n'est-ce pas ?

LA BONNE. — Je ne fais que cela, Madame.

LUCIENNE. — Si vous ne faites que cela, pourquoi ne me répondez-vous pas en anglais. On vous l'a dit cent fois... On vous paie pour ça !

Elle monte le perron.

LA BONNE, à part. — On me paie pas lourd ! (Parlant à Jean, en anglais.) Come here, my darling. You have board your mother, come here... Quickly... (Puis, voyant

que Lucienne a disparu, elle cesse brusquement et, lui montrant le poing.) Oh ! la rousse !

SCÈNE II

LA BONNE, LE JARDINIER

LE JARDINIER, qui s'est approché d'elle. — Pour sûr ! Dites donc, miss Emily, croyez-vous qu'elle en fait du chichi avec sa belle-mère ! Ça l'émotionne ! M'sieur a pas eu la main chanceuse de sortir ce numéro-là !

LA BONNE. — C'était riche...

LE JARDINIER, s'asseyant sur le banc. — Oh ! pour ce qu'ils en profitent !...

LA BONNE. — C'est elle qui tient les clés de la caisse.

LE JARDINIER. — Sans compter qu'elle veut tout commander, tout savoir... Balayer le jardin ! Comme si un jardin se faisait comme un ménage ! Pourquoi qu'elle me donne pas la tête de loup à passer dans les arbres, pour faire tomber les toiles d'araignées ? Ah ! si y avait pas tant de concurrence dans le potelin, ce que je te la plaquerais, votre patronne ! J'y ferais le bec d'un mot... Et vous savez, miss Emily, ça ne serait pas de l'anglais !

Ils se mettent à rire. A ce moment, bruit d'une auto qui s'arrête à la grille.

LA BONNE. — Ça, ça doit être Monsieur, il va recevoir son poil !

LE JARDINIER, se levant brusquement. — Il a peut-être des valises, comme l'autre jour... Zut pour le rabiot : je fiche le camp !

Il s'éloigne.

SCÈNE III

LES MÊMES, GASTON, M^{me} CANTU

GASTON, entrant le premier. — Ah ! c'est vous, Emily. Allez vite prévenir Madame que je ramène maman...

LA BONNE, stupéfaite. — Ah ! (En anglais.) Wonderful !... (Ironique.) Madame va être bien contente !... (A part, en rentrant dans la maison et en regardant au loin.) Ah ! c'est la vieille folle !... Ça se voit à sa touche.

Elle rentre dans la maison.

GASTON, s'adressant au dehors à quelqu'un qu'on ne voit pas. — Attendez, chauffeur, on va vous aider. Allons, viens, maman, entre.

M^{me} Cantu entre.

M^{me} CANTU s'arrête sur le seuil de la grille et, comme sortant d'un rêve, regarde autour d'elle. — C'est ici ?

(*) Copyright by André de Lorde et Ch. Foley, 1923. Tous droits réservés pour tous pays.

(*) Voir Les Annales du 22 juillet 1923.

GASTON. — Mais oui, c'est ici... (*Appelant.*) Pierre ! Où est-il fourré, c't animal-là ! (*L'apercevant.*) Dites donc, là-bas, est-ce que vous êtes sourd ?

LE JARDINIER. — V'là, m'sieur, je s'amène... Faut le temps !

GASTON, à sa mère. — Pourquoi restes-tu là ? Assieds-toi... (*Il la conduit au banc.*) Ma femme et bébé vont venir... Je les ai fait avertir afin..., afin qu'ils ne soient pas trop saisis de te voir. (*À Pierre.*) Ah ! vous voilà !... Ce n'est pas trop tôt.

LE JARDINIER. — Faut le temps, m'sieur, faut le temps !...

GASTON. — Aidez donc le chauffeur à descendre et à porter la malle.

LE JARDINIER. — Oui, m'sieur. (*À part.*) Je me suis pas trotté assez vite. Je coupe pas à la corvée !

GASTON. — Eh bien ! maman ?

M^{me} CANTU. — Je ne me reconnais plus ici.

GASTON. — Comment ?

M^{me} CANTU. — Tout est changé, transformé...

GASTON. — Embelli !

M^{me} CANTU. — Tu trouves ? Autrefois, la maison n'était pas comme ça...

Le chauffeur, pendant cette scène, a transporté la malle dans la maison, avec l'aide de Pierre.

SCÈNE IV

M^{me} CANTU, GASTON, LE JARDINIER,
LE CHAUFFEUR

LE CHAUFFEUR, descendant le perron. — Voilà, patron.

GASTON. — C'est fait ? Bon. (*Payant.*) Tenez, mon ami...

LE CHAUFFEUR, regardant ce qu'on lui donne. — Ça fait juste le compte... Mais y a autant dire pas de pourboire... Ça mérite un autre pourboire que ça !

GASTON. — Comment ?

LE CHAUFFEUR. — Vous pensez pas que je brûle mon essence gratis, pour vos beaux yeux ?

GASTON. — Soyez poli !

LE CHAUFFEUR. — Je suis poli... Mais, pour une course pareille, faut être raisonnable.

GASTON. — C'est vrai que je ne le suis pas. Je vous donnais trente sous de trop, en voilà vingt !

LE CHAUFFEUR. — Pour un trajet comme ça, vingt sous !... Sans compter que j'ai pris une suée à porter votre sacrée malle ! C'est pas de la plume qu'y avait dedans...

GASTON. — Le jardinier vous a aidé.

LE JARDINIER, s'épongeant le front. — S'il y avait de la plume, c'était pas de mon côté !

GASTON, au jardinier. — Vous, allez donc arroser vos pelouses.

Celui-ci s'éloigne.

LE CHAUFFEUR, furieux. — Ah ! ben, tonnerre ! si j'avais su, je vous aurais pas chargé !

Il sort en fermant brutalement la grille.

SCÈNE V

M^{me} CANTU, GASTON, puis LUCIENNE
et JEAN

M^{me} CANTU, qui a fait le tour de la maison. — Qu'est-ce qu'il a à crier ? J'en suis toute étourdie ! Il n'a pas l'air content.

GASTON. — Ils ne le sont jamais.

M^{me} CANTU, avec bonté. — Je voudrais, aujourd'hui, que tout le monde fût content.

GASTON. — T'occupe pas de cela. Tiens ! Voilà Lucienne...

Il va au-devant de sa femme, qui descend le perron, suivie du petit Jean.

LUCIENNE, bas. — Tu ramènes ta mère ?

GASTON, bas. — Oui, elle est guérie.

LUCIENNE. — Ah ! tant mieux !

GASTON, bas et vite. — A propos, pour mon père, attention, hein !

LUCIENNE. — N'aie pas peur...

GASTON, se rapprochant de sa mère. — Maman, je te présente ta bru...

LUCIENNE, s'avançant. — Quelle bonne surprise ! Que je suis contente, madame !

M^{me} CANTU. — Voulez-vous bien vite m'appeler maman et m'embrasser ?

LUCIENNE. — Mais comment donc !

Elles s'embrassent.

GASTON. — Gardes-en pour ton petit-fils, M^e Jean.

M^{me} CANTU. — Qu'il est grand déjà ! Qu'il est gentil ! Et ses yeux !... les beaux yeux de son grand-père ! Oh ! mon chéri !... mon chéri !...

LUCIENNE. — Allons, embrasse ta grand-mère.

JEAN, reculant. — J'ai pas de grand-mère, moi !

M^{me} CANTU. — Comment !... On ne t'a donc jamais parlé de moi !

LUCIENNE, à Jean. — Qu'est-ce que tu racontes ? Allez tout de suite embrasser votre grand-mère, méchant garçon !

M^{me} CANTU. — Oh ! ne le forcez pas. Je saurai bien l'appivoiser.

LUCIENNE, très nette. — Ne le gêtez pas trop, je vous en prie. C'est un petit bonhomme qui a besoin d'être maté. (*À Jean.*) Puisque tu n'es pas sage, va retrouver ta miss, et surtout parle anglais... (*L'enfant s'éloigne en courant vers la maison. À M^{me} Cantu.*) Etes-vous fatiguée ? Voulez-vous rentrer ?

M^{me} CANTU, qui s'est assise sur le banc. — Non... Il fait très bon... Je suis bien... Si papa Cantu était là..., je serais tout à fait bien..., tout à fait...

GASTON, gêné. — Evidemment...

LUCIENNE, gênée. — Evidemment...

Les deux époux se regardent. Un silence.

M^{me} CANTU. — Pauvre papa Cantu !... C'est loin où les médecins l'ont envoyé ?

GASTON. — Oui, assez loin...

M^{me} CANTU. — Je ne pourrais pas aller le rejoindre ?

GASTON. — Le voyage est très fatigant...

M^{me} CANTU. — Vous n'auriez pas dû le laisser là-bas, tout seul.

GASTON. — Ecoute, maman, nous ne pouvions pas partir tous..., et, d'un autre côté, me séparer de ma femme, tu comprends.

M^{me} CANTU. — Oh ! je sais ce que c'est..., puisque je suis séparée de Cantu ! Ecrivez-lui que je suis de retour, que je suis guérie..., que je l'attends... Ecrivez-lui ce soir même.

GASTON, coupant court à la conversation. — C'est entendu ! Tu es mal, là... Prends donc le fauteuil !

M^{me} CANTU. — Ah ! merci, pas le fauteuil : c'est pour les visiteurs.

LUCIENNE. — Comment cela ?

M^{me} CANTU, souriant. — Pardon, je me croyais encore à la maison de santé ! (*Un temps. Ces mots de « maison de santé » ont jeté un froid. Reprenant.*) Vous savez, j'y ai été très bien soignée... Cette brave Maria !... Dis donc, Gaston..., je voudrais lui faire un cadeau..., un beau cadeau.

LUCIENNE. — Qui est-ce, Maria ?

GASTON. — Une garde-malade. Ecoute, maman, nous verrons ça plus tard...

M^{me} CANTU. — Je le lui ai promis.

GASTON. — Tu viens d'arriver.

M^{me} CANTU. — Justement... Je voulais m'acquitter... en rentrant ici... C'est de la superstition, j'en conviens ; mais vous n'avez jamais été malades que chez vous. Vous ne pouvez pas comprendre...

LUCIENNE. — Peut-être... En tout cas, vous avez bien tort de vous occuper de tous ces gens-là... Ils viendront sans cesse vous relancer ici... Vous verrez !

GASTON. — Et puis, je t'assure, tu ne leur dois rien ; leurs soins ont été payés, et bien payés.

M^{me} CANTU. — Oh ! pas des soins comme ceux-là ! Le docteur...

GASTON, avec impatience. — Mais c'est fini tout ça, maman. N'en parlons plus.

LUCIENNE. — Ça vaudrait mieux.

M^{me} CANTU. — Pourquoi ?

GASTON, l'interrompant. — Chut ! doucement, je crois que la bonne anglaise nous écoute.

M^{me} CANTU. — La bonne ? Vous n'avez donc plus ma vieille Catherine ?

LUCIENNE. — Quelle Catherine ? Ah ! qui...

GASTON. — Elle nous a quittés.

M^{me} CANTU. — Depuis longtemps ?

GASTON. — Trois ans...

LUCIENNE. — Elle était devenue négligente, grognon, boudeuse... N'est-ce pas, Gaston ?...

GASTON. — Insupportable !

M^{me} CANTU. — Elle était pourtant bien dévouée et docile, de mon temps !... (*Mouvement de Lucienne.*) Oh ! je ne parle que de mon temps !... Tout a tellement changé !... Au moins, savez-vous ce qu'elle est devenue ?

LUCIENNE. — Ma foi, non...

GASTON. — Dame, tu sais, les domestiques, maintenant...

M^{me} CANTU. — Elle était depuis vingt ans dans la maison !

GASTON. — Justement !... Elle n'était plus possible...

LUCIENNE. — Voulez-vous prendre quelque chose ?

M^{me} CANTU. — Non, merci, je n'ai pas faim. Ce que vous m'avez dit de cette pauvre Catherine...

LUCIENNE. — Il ne faut pas vous affecter pour ça.

GASTON. — C'est la vie, maman !

M^{me} CANTU. — Je ne te dis pas... Mais, qu'est-ce que vous voulez ! je ne m'y sens plus, dans la vie ; j'ai été si longtemps malade !

GASTON. — Je t'en prie, maman, ne parle pas tout le temps de ta maladie.

LUCIENNE, approuvant. — Il a raison !

M^{me} CANTU. — C'est mal ?

GASTON. — Ce n'est pas mal, c'est inutile...

LUCIENNE. — Et puis, vous savez, à cause de votre petit-fils...

M^{me} CANTU. — Comment, mon petit-fils ?

LUCIENNE. — Eh bien ! oui, il est délicat... Les gens sont si méchants ! On pourrait s'imaginer, on pourrait raconter...

GASTON. — Ce serait d'autant plus bête que tout le monde, dans la famille, s'est toujours bien porté et que toi-même, sans cette crise d'anémie...

M^{me} CANTU, bouleversée. — Oh ! mon Dieu ! je n'y avais pas pensé ! Moi qui croyais que mon mal ne ferait de mal... qu'à moi !...

GASTON. — Allons ! bon ! Si tu prends tout comme ça !

LUCIENNE. — Nous ne pourrions plus rien dire...

M^{me} CANTU, se levant. — Pourtant, si je dois faire le malheur de ce pauvre petit!...

GASTON. — Le malheur, maman! Tu es folle!

M^{me} CANTU, tristement. — Ah! cette fois, ce n'est pas moi..., c'est vous qui en reparlez! (Un temps.) Je voudrais me reposer... Je vais aller dans ma chambre.

Elle se dirige vers le perron.

GASTON. — Attends!

M^{me} CANTU. — Au fait, je dis ma chambre, comme si c'était hier...

GASTON. — C'est que... ta chambre... (A sa femme.) Laquelle as-tu préparée?

LUCIENNE. — Comment! laquelle? Est-ce que je pouvais deviner? Tu es extraordinaire!

GASTON, agacé. — C'est entendu! Mais, maintenant, donne des ordres... Voyons...

LUCIENNE, agacée aussi. — Donnes-en, toi!... Dis quelle chambre! Je ne sais pas...

M^{me} CANTU, conciliante. — Mais, mes enfants...

GASTON. — Comment! tu ne sais pas!... Je n'en vois qu'une : la nôtre!

LUCIENNE. — Ah! bon... Encore faut-il le temps de la préparer.

GASTON. — Eh bien! prépare-la! Tu as des domestiques, sers-t'en...

LUCIENNE. — Fâche-toi, je t'en prie!

M^{me} CANTU. — Mes enfants, ne bouleversez rien pour moi!... Je vais prendre tout simplement la chambre de Cantu. J'y serai très bien... Ça me rappellera tant de choses!

Elle s'éloigne.

GASTON, effrayé. — Mais maman...

Il s'arrête.

LUCIENNE, à Gaston, bas. — Empêche-la... Empêche-la...

GASTON, voyant sa mère qui a gravi le perron et qui est entrée dans la maison. — Ça y est! Elle est entrée!

LUCIENNE. — Qu'est-ce qu'elle va dire?

GASTON. — Pourvu qu'elle ne trouve rien!

LUCIENNE. — Heureusement, j'ai fait tout enlever!

On entend, venant de la chambre du rez-de-chaussée, un petit cri étouffé.

GASTON. — Ecoute... Qu'est-ce qu'elle a?...

LUCIENNE. — Elle parle, on dirait...

GASTON, sous les fenêtres, criant. — Qu'est-ce que tu as, maman?

M^{me} CANTU ouvre la fenêtre, très émue. — Ah! Gaston..., je ne reconnais plus rien... Ce n'est donc plus la chambre de ton père!... Qu'est-ce que ça veut dire?

GASTON, en riant. — Ne te trouble pas. On a changé le mobilier..., voilà tout!

M^{me} CANTU. — Ah! ça m'a donné un coup... Il ne reste donc rien d'autrefois?

Elle rentre dans la chambre.

LUCIENNE, à Gaston, bas. — Elle va fuir partout... Qu'est-ce que tu vas lui dire?

GASTON. — N'importe quoi...

LUCIENNE, haussant les épaules. — N'importe quoi! Nous allons nous trahir, sûrement! Mieux vaudrait lui avouer la vérité tout de suite.

GASTON. — Tu es bonne... Tu n'as pas vu le docteur. Il a défendu toute émotion.

LUCIENNE. — Elle n'est donc pas guérie?

GASTON, nerveux. — Mais si... C'est curieux que tu ne puisses pas comprendre...

LUCIENNE, préoccupée. — Je comprends...

Je comprends que la vie va devenir très difficile.

GASTON. — C'est l'affaire de quelques jours. On pourra lui expliquer peu à peu.

LUCIENNE. — Peu à peu?... Ce sera pis! Et quand elle saura... Comment va-t-elle prendre ça?... Cette pauvre femme, ça n'est pas sa faute, mais elle est déjà si triste! Elle s'étonne et se chagrine de tout... Elle ne parle que de choses oubliées, de gens qu'on n'a jamais vus. Il n'y a qu'une heure qu'elle est ici et je me sens comme enveloppée de chagrin...

GASTON. — Moi aussi... Il faut pourtant lui rendre sa place parmi nous.

LUCIENNE. — Mais, alors, qu'elle se fasse à notre vie..., qu'elle ne la reprenne pas où elle l'a laissée. Et pour ça il faut que tu lui apprennes la vérité...

GASTON. — Ah! ce sera lui faire une peine affreuse...

LUCIENNE. — Que veux-tu... tu es son fils!

GASTON, regardant vers la maison. — Tais-toi! La voilà.

Tous deux observent M^{me} Cantu.

LUCIENNE. — Si tu lui parlais, maintenant?

GASTON. — Oh! non. Elle sort de la chambre...

LUCIENNE. — Regarde... Quel air étrange!...

GASTON. — Sans doute elle se souvient!... Laissons-la...

Ils s'éloignent en silence.

SCÈNE VI

M^{me} CANTU, puis JEAN.

M^{me} Cantu descend lentement le perron, absorbée dans sa pensée. Pendant cette fin d'acte, la nuit tombe peu à peu et les arbres du jardin prennent une apparence mystérieuse, fantastique.

M^{me} CANTU. — C'est comme une chambre abandonnée!... Je me sens seule, tellement seule, ici!... Ah! mon pauvre Cantu, reviens vite... Tant que je n'aurai pas revu ton bon visage souriant, je ne me croirai pas chez moi. Je sens que mon retour les gêne... J'ai beau me faire toute petite!... Je ne peux pourtant pas leur demander pardon d'être revenue!... Qui est là?... J'ai eu peur... (Reconnaissant son petit-fils.) Ah! c'est mon petit Jean!... Viens près de moi..., ça me fera du bien..., ça me réchauffera le cœur... C'est au cœur que j'ai froid...

JEAN, s'avançant prudemment, derrière un arbre. — Pourquoi t'es toute seule! T'es mise en pénitence?

M^{me} CANTU. — Oui... Viens me consoler. Je ne te fais plus peur? Je suis ta grand-ma-



man, et une grand'maman c'est aussi bon qu'une maman..., c'est quelquefois meilleur.

Jean la regarde avec de grands yeux un peu effrayés.

JEAN. — Ma bonne m'a dit que vous étiez folle!

M^{me} CANTU. — C'est tout ce qu'on t'a dit sur moi?

JEAN, se reculant. — Les fous, c'est méchant, pas? Ils donnent leur mal aux enfants!

M^{me} CANTU. — Je ne te donnerai pas mon mal..., oh! non..., non!...

JEAN. — Dites... Est-ce que vous êtes toujours folle?...

M^{me} CANTU, allant doucement vers lui. — Non, mon chéri, n'aie pas peur..., je suis guérie!... Assois-toi près de moi... Nous causerons gentiment... Veux-tu causer un peu avec ta bonne grand-mère?

JEAN. — Oui!... Mais vous ne me ferez pas de mal?...

M^{me} CANTU. — Oh! mon petit, comment le pourrai-je jamais? On m'en a fait, à moi, du mal... Ça ne m'a pas appris... Viens t'asseoir sur mes genoux...

JEAN, assis sur ses genoux. — Je veux bien... Mais tu me donneras des bonbons...

M^{me} CANTU. — Je n'en ai pas...

JEAN. — Va en acheter!

M^{me} CANTU. — Je n'ai pas d'argent pour en acheter...

JEAN. — Tu es grande, tu dois avoir de l'argent... Maman elle en a..., elle en a beaucoup...

M^{me} CANTU. — Eh bien! moi, je suis pauvre..., oui, très pauvre... Je suis comme toi, mon petit... Mais si je n'ai pas d'argent, je sais de belles, de très belles chansons...

JEAN. — Oh! oui, chante-moi-z'en... (Il se blottit dans ses bras.) Mais pas en anglais, dis?

M^{me} CANTU. — Je ne sais pas l'anglais.

JEAN. — Chante-moi L'Oiseau Bleu.

M^{me} CANTU. — L'Oiseau Bleu!... Comment, tu connais L'Oiseau Bleu! On te l'a déjà chanté?

JEAN. — Oui..., oh! oui... Mais voilà bien longtemps... Il me prenait aussi sur ses genoux, comme toi..., et puis il chantait.

M^{me} CANTU. — Qui, lui?...

JEAN, continuant. — Quelquefois, il s'arrêtait pour pleurer... Oh! c'était drôle! Est-ce que tu pleures comme lui, toi?

M^{me} CANTU. — Mais qui, lui?

JEAN. — C'est grand-père, voyons!...

M^{me} CANTU. — Grand-père..., ton grand-père?...

JEAN, voulant s'échapper. — Oh! comme vous tremblez... Qu'est-ce que vous avez?

M^{me} CANTU, la voix altérée. — Reste... Reste... Je n'ai rien... Oh! parle-moi de ton grand-père, mon petit enfant chéri...

JEAN. — Je ne peux pas parler de lui..., c'est défendu.

M^{me} CANTU. — Pourquoi?

JEAN. — Je ne sais pas... On ne doit pas parler de lui, depuis qu'il est parti...

M^{me} CANTU. — Oui, je sais qu'il est parti... Mais il va revenir, il va revenir bientôt..., n'est-ce pas?

JEAN, ricanant. — Oh! tu crois ça, toi!...

M^{me} CANTU. — Qu'est-ce que tu veux dire, mon chéri? Est-ce qu'il y a eu quelque chose entre ton grand-père et tes parents?... Est-ce qu'il est parti fâché avec eux?

JEAN. — Je ne sais pas... Il ne leur parlait plus... Il était triste... Il est tombé malade...

M^{me} CANTU, très émue. — Malade!... ils m'avaient dit souffrant... Ils m'ont donc

Il est allé en voyage... n'est-ce

JEAN. — Oh! non!... il n'est pas en voyage... Je sais où il est, moi...

M^{me} CANTU. — Oh! dis-le-moi, mon petit! Ne me tourmente pas comme me tourmentent les grands... Où est-il? Est-ce loin?

JEAN, riant. — Non, ça n'est pas loin. C'est tout près...

M^{me} CANTU. — Tu l'as donc vu?

JEAN, mystérieux. — On ne peut pas le voir... Personne ne peut le voir...

M^{me} CANTU, fiévreuse. — Pourquoi cela? Pourquoi?

JEAN. — Parce qu'il dort dans la terre, avec une grande croix sur lui...

M^{me} CANTU, épouvantée. — Qu'est-ce que tu dis?

JEAN. — Mais oui... Qu'est-ce que vous avez?

M^{me} CANTU, se levant, effrayante. — Qu'est-ce que tu dis?

JEAN, effrayé par le regard de la vieille femme. — Vous me faites peur!... Vous me faites mal!... Laissez-moi...

M^{me} CANTU. — Ce n'est pas vrai!...

JEAN. — Lâchez-moi! (Se sauvant.) Maman!... Maman!...

Il s'enfuit vers la maison.

SCÈNE VII

M^{me} CANTU, puis GASTON, LUCIENNE, LA BONNE

M^{me} CANTU, seule. — Ce n'est pas vrai!... C'est impossible! Mort! (Elle sanglote, puis elle se met à crier, vibrante de douleur.) Cantu! Cantu! Cantu!...

LA BONNE accourt sur le perron aux cris poussés, regarde, effarée, M^{me} Cantu. — Qu'est-ce qu'elle a? (Elle monte dans la maison en criant.) Madame... Monsieur... Venez vite... Venez vite...

M^{me} CANTU, allant et venant dans le jardin, en allure de fantôme. — Si tu n'es pas là, Cantu, pourquoi suis-je revenue? Je ne reconnais plus rien... Autour de moi, c'est comme un cimetière... Tous les souvenirs sont ensevelis... Il ne reste rien du passé... Tout ce que j'aimais est mort... Je devrais être morte aussi!... Qu'est-ce que je fais ici? Qu'est-ce que je fais? Je veux m'en aller! (Se frappant la poitrine.) Oui, va-t'en, l'étrangère! Va-t'en, l'intruse! Va-t'en, l'oubliée!

Elle se dirige vers la grille, l'ouvre et sort en sanglotant et en gesticulant.

GASTON, accourant et descendant le perron. — Qu'est-ce qu'il y a? (Appelant.) Maman!... Où est-elle?... Maman!... Maman!

LUCIENNE, arrivant derrière Gaston, avec la bonne et le jardinier. — Mais elle est sortie! Regarde...

Elle montre la grille ouverte.

GASTON. — Comment, sortie? Maman?... (Il se précipite dehors.) Où vas-tu?... Où vas-tu?...

On l'entend appeler, en coulisse : « Maman! Maman! »

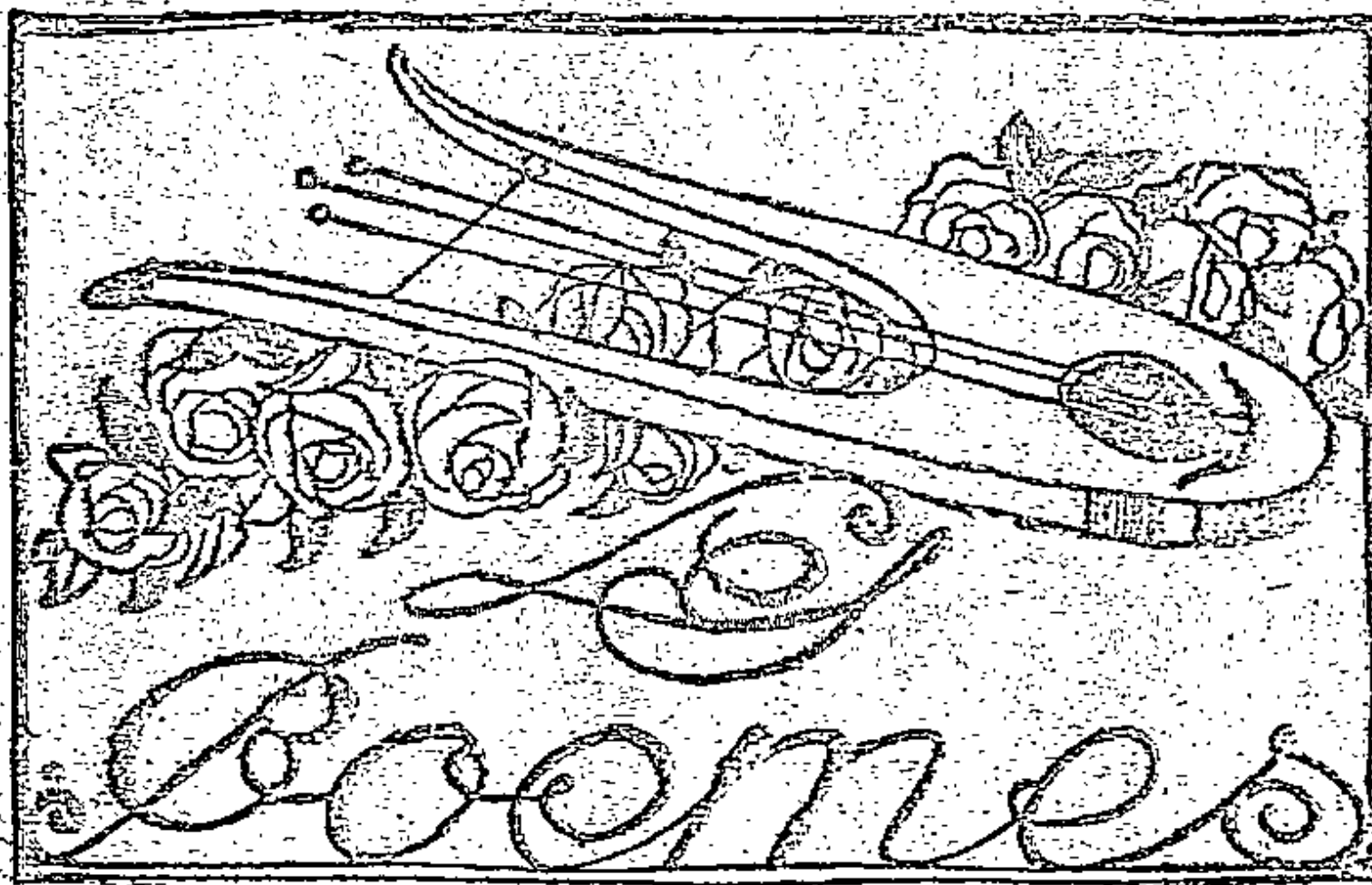
LUCIENNE. — Oh! mon Dieu! Où va-t-elle?... Où va-t-elle?

RIDEAU

ANDRÉ DE LORDE et CHARLES FOLEY.

(Dessiné de J. Touchet.)

(Le troisième acte paraîtra dans le prochain numéro.)



SUR L'ÉTANG BLEU

Sur l'étang bleu passait la verte libellule,
Effleurant l'eau parfois de son aile de tulle.

Quand je revins un soir rêver au bord de l'eau,
La libellule était morte sur un roseau.

L'eau n'eut plus le baiser de son aile de tulle,
Et j'ai pleuré tout bas la verte libellule.

Sur un grand saule vert gazouillait un oiseau;
Un soir, je l'ai trouvé mort au pied du roseau.

L'eau n'eut plus la chanson de sa voix cristalline,
Ni le doux frôlement d'une aile verte et fine,

Un bleu myosotis d'ouvrait au bord de l'eau;
Un soir, je l'ai trouvé fané sous le roseau.

L'eau ne reflète plus sa corolle bénie...
Le roseau lui contait ses heures d'agonie.

Et j'ai pleuré la fleur et l'insecte et l'oiseau;
Hélas! bientôt après j'ai pleuré le roseau.

Et l'étang bleu mourut à l'ombre des grands arbres,
Hélas! après avoir pleuré toutes ses larmes.

GÉRARD D'HOVILLE.

LE COTTAGE

Pour Pierre Alac-Orléans.

Combien plaisant à l'œil semble le frais cottage
Avec ses bow-windows aux et claires couleurs,
Son porche et son perron, enguirlandés de fleurs
Son toit moussu, ses murs sans tarabiscotage!

Calmes y sont les mœurs, loin de tout boycottage,
Le parterre odorant clôt le bec aux raiileurs,
Les oiseaux sont hardis comme des tirailleurs,
Et leur musique ignore un vain machicottage.

Ombrees, parfums, chants : c'est un vrai Paradis
Dans un coin de nature où passe Gérard Dor
Et dont l'immensité fait de l'être un atome.

Là, le repos est doux, que goûte le mortel
Qui, dans un rocking-chair, à l'abri du soleil et du vent,
Admire le soleil en humant un cock-tail.

LÉON QUÉNÉHEN.

ARIADNE ABANDONNÉE

Ariadne! ô réveil déplorable! Les flots
Sont déçus, qui heurtaient d'une vague sonore
La Nef génératrice antique de sanglots;
Et le bois où campaient les lâches matelots,
Le grand bois délaissé bête au loin dans l'aurore.
Ariadne a compris le crime du vainqueur;
Et tournant ces beaux yeux vers le ciel qu'elle implora,
Elle voit l'Orient caigner comme son cœur.

GILBERT LÉLY.

(Lauréat du Prix Princesse-Mathilde.)

HOLOCAUSTE

J'avais cueilli pour toi des roses merveilleuses,
Des roses au parfum doux, subtil et gracieux,
Tenant entre mes mains taurnées précieuses,
Heureux, je t'attendais, à ta grâce résent...

Et j'enviais le sort de la gerbe opulente
Qu'en mon jardin tranquille avait mise l'été,
Rien que pour expirer sur ta poitrine ardente,
En mêlant à la tienne, un instant, ce beauté,

...Mais tu n'es pas venue... et les tristes pétales
De leur satin meurtri jonchèrent le gazon.
Bientôt j'eus à mes pieds un amas de chair pâle
Exhalant l'âcre odeur de l'arrière-saison.

Et comprenant alors que mes plus belles roses
Ne connaîtraient jamais la blancheur de ton sein,
J'ai pleuré sur les gens, j'ai pleuré sur les choses
Qui meurent sans avoir accompli leur destin.

ROSE KALLAMÉ.

LA SEMAINE RIMÉE

LE MARCHAND D'ALCARAZAS

« Un vieux paysan basque vend
Des alcarazas dans certains quar-
tiers de Paris. »

(LES JOUHAUX.)

Un bérêt sur le haut du crâne,
Quel est ce vieux déraciné?
Que vient-il faire avec son âne?
Poseraient-ils pour le ciné?...

Et par quel caprice fantaisie,
Tous les deux, dolents, ahuris,
Ayant quitté leur terre basque,
Déambulent-ils dans Paris?

— Si l'homme reste sur la brèche,
Fier comme un trappeur d'Arkansas,
C'est que, pour rendre notre eau fraîche,
Il offre des alcarazas.

Pratiques, charmants tout ensemble
Ils valent bien pour nos repas
Les carafes... Pourtant il semble
Que ce commerçant n'en vend pas.

Ça n'a rien d'extraordinaire;
Et le paysan au baudet
Rappelle le tambourinaire
Célèbre d'Alphonse Daudet

Qui vivait chez lui dans un rêve,
Traitant les cœurs en souverain.
Mais Paris féroce lui crève
Son orgueil et son tambourin.

— Bonhomme, ici n'est point ta place,
Ignore-tu donc que l'été
Paris abuse de la glace
Jusques à la satiété?

Nos belles aux jours de bourrasques
Courrent en déguster chez Ritz...
Retourne vers les côtes basques;
Prends vite un billet pour Biarritz.

Va-t'en vers ta maison de briques
(Tes produits, qui te les paieraient?)
Avec ta fidèle bourrique;
Auréolé de ton bérêt.

Rejoins, aventurier volage,
Ceux qui t'aiment, que tu chéris:
Mieux vaut briller dans son village
Que d'être un raté dans Paris.

HUGUES DELORME.



ASTRONOMIE

L'ASTRONOMIE ET LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

L'IMPORTANCE DES NOTIONS ASTRONOMIQUES DANS L'INSTRUCTION. — UNE SCIENCE UTILITAIRE. — L'UTILISATION INDUSTRIELLE DES RAYONS SOLAIRES ET LUNAIRES. — LES OBSERVATOIRES AUX ÉTATS-UNIS. — MÉCÈNES AMÉRICAINS. — LES SAINTS DE GLACE.

N'EST-IL PAS ÉTRANGE que les habitants de notre planète aient presque tous vécu jusqu'ici sans savoir où ils sont et sans se douter des merveilles de l'Univers ?

Oui, c'est étrange, mais aussi très explicable, car, pour savoir quelque chose, il faut qu'on vous l'enseigne.

Or, on n'enseigne pas l'astronomie en France. Au cours des études scolaires élémentaires, on donne aux élèves quelques vagues notions cosmographiques mortellement ennuyeuses, et, dans les classes supérieures, les rares sujets que l'uranographie pourrait tenter en sont à jamais dégoûtés par l'aspect rébarbatif sous lequel on leur présente la plus captivante des sciences. D'où il résulte que des personnes intelligentes, distinguées, et relativement instruites, en sont à ignorer totalement ce qui les entoure, ce qu'elles ont au-dessus de la tête et sous les pieds, et leur véritable situation dans l'Univers. Elles traversent la vie comme des aveugles, sans rien connaître des splendeurs et de l'incommensurable variété de la nature sidérale ; et leur jugement est inévitablement faussé, parce qu'il manque de base, car nous dépendons tous de la Terre et du Soleil. Méconnaître cette sujétion, qui remonte à l'origine de la vie terrestre et durera autant qu'elle, c'est nier la lumière en plein jour, c'est lapider la vérité même.

Aussi, lorsqu'il a été question d'une réforme de l'enseignement, une lueur d'espoir a fait battre le cœur de ceux qui comprennent l'importance de première nécessité des notions astronomiques dans l'instruction générale.

Uranie va-t-elle être réhabilitée et conquérir son vrai rang dans les connaissances humaines ?

Sera-t-elle, cette fois-ci encore, oubliée, sacrifiée, au détriment de la culture française ?

Dans le nouveau plan relatif à la réforme des études de l'enseignement secondaire, notre éminent ministre de l'Instruction Publique fait ressortir éloquemment l'utilité du latin, ancêtre de notre langue, indispensable à une culture littéraire rationnelle, et aussi celle du grec, au moins dans ses principes essentiels. La jeunesse fera « ses humanités » et connaîtra les

civilisations antiques dans ce qu'elles ont de plus pur, par Cicéron, Virgile, Horace, Tacite, Tite-Live, Ovide, etc., pour les belles-lettres latines, et par Homère, Sophocle, Euripide, Aristophane, etc., pour la littérature hellénique. Mais les Pythagoriciens, premiers fondateurs de la vraie science, resteraient dans l'ombre, et les découvertes des Copernic, Képler, Galilée, Newton, Herschel, et de la brillante astronomie moderne, si féconde, si prestigieuse, demeureraient insoupçonnées dans l'éducation scolaire, alors que les États-Unis, mieux avertis, tiennent l'étude du Ciel en si grand honneur ? La culture classique s'arrêterait à la littérature gréco-latine, aux chants mythologiques inspirés eux-mêmes de l'astronomie, sans souci des origines du berceau de l'humanité, et les jeunes générations continueraient d'ignorer que la Terre est un astre du Ciel, régi par le Soleil, qui est lui-même une étoile immergée dans la Voie Lactée, laquelle est composée de millions et de millions d'étoiles ?

On objecte, parfois, que l'astronomie n'est pas une science utilitaire. Ses produits ne se vendent pas. Les astronomes n'ont pas encore trouvé moyen de débiter les rayons de soleil en bouteilles cachetées, avec grande mise en vente au commencement de l'hiver. Toute la chaleur perdue pendant les ardents jours d'été n'est pas captée pour être restituée à l'époque des froids. C'est évidemment dommage, mais cela viendra peut-être dans x siècles... On s'essaye, depuis longtemps déjà, à l'utilisation pratique et industrielle des rayons solaires, depuis les antiques miroirs incendiaires d'Archimède du siège de Syracuse, empruntant leurs feux au soleil même ; depuis la « fontaine continuelle » de Salomon de Caus, au XVII^e siècle, jusqu'à la marmite de sir John Herschel (fils de l'illustre William Herschel) qui, pendant son séjour au cap de Bonne-Espérance, il y a près de cent ans (vers 1835), dans les jours brûlants de « décembre » en cet hémisphère austral, réussit à faire mijoter un excellent « bœuf à la mode » pour sa nombreuse famille, sans autre foyer que le Soleil ; jusqu'aux machines à vapeur et aux belles expériences de l'infortuné Mouchot, continuées par Pifre et par d'autres, notamment en ces dernières années par le professeur Abbot, directeur de la Smithsonian Institution, de Washington, célèbre par ses mesures de la radiation du Soleil, et qui vient d'inventer un appareil perfectionné de cuisine solaire. Cet appareil consiste en un miroir parabolique de

dix pieds de long (trois mètres cent dix pieds (deux mètres treize) de diamètre, jetant les rayons solaires sur un tube rempli d'huile, qui circule autour d'un réservoir contenant également de l'huile. Ce réservoir est en communication avec deux fourneaux, sur lesquels les aliments sont cuits, rôtis, grillés ou bouillis, sans autre chaleur que celle fournie par notre astre rayonnant.

On songe bien aussi à faire travailler la Lune, par l'utilisation de la force des marées qu'elle produit ; cette conquête de la houille bleue s'ébauche à peine, et se heurte, comme d'ailleurs la force motrice par les rayons solaires, à de grosses difficultés d'exécution. Mais ce n'est pas au présent seul qu'il faut songer. Ce qu'il y a de plus intéressant dans l'actualité d'aujourd'hui, c'est l'avenir, c'est la science future. N'oublions pas que l'humanité est jeune, très jeune, et qu'à moins d'un cataclysme imprévu, notre planète a des millions et des millions d'années à vivre.

Pour en revenir à l'astronomie elle-même, nous devons reconnaître qu'elle a deux obstacles contre elle : d'abord, elle coûte très cher ; puis, si elle procure d'inénarrables joies intellectuelles à ceux qui s'y consacrent, elle leur rapporte de bien maigres revenus... Il faut ne pas avoir de fortes ambitions matérielles pour se vouer au culte d'Uranie. Aussi, — depuis la guerre surtout, — le recrutement des jeunes astronomes devient de plus en plus difficile. Comme, d'autre part, dans les hautes sphères terriennes, l'astronomie est tenue pour une science à peu près inutile, non seulement on ne l'enseigne pas, mais les astronomes doivent se débrouiller comme ils peuvent, particulièrement ceux — tel le signataire de ces lignes — qui ne sont pas inscrits au budget officiel du gouvernement.

Aux États-Unis, tout au contraire, les observatoires se développent avec une puissance formidable, et les découvertes qui y sont faites sont en voie de transformer toutes nos idées sur l'Univers ; elles se succèdent avec une ampleur et une rapidité merveilleuses, grâce à l'initiative privée. Des grands instituts astronomiques, seul celui de Washington appartient à l'État. C'est l'observatoire de la marine. Le génie pratique des Américains n'a pas craint déchoir en dotant de ressources considérables l'astronomie, dont il comprend l'importance primordiale. L'observatoire du mont Hamilton a été créé par la générosité de M. Lick, et son histoire est assez curieuse : ce citoyen de San-Francisco ne voulait pas être enterré comme tout le monde, dans un cimetière, et désirait pour dernière demeure terrestre une place isolée, indépendante. Comme il avait adopté, dans ce but, le mont Hamilton, en Californie, près de la ville où il habitait, on lui fit remarquer qu'en cas de guerre avec le Japon, sa tranquillité posthume ne serait pas assurée. C'est alors qu'un ami de l'astronomie lui suggéra qu'un observatoire serait là bien situé, et que, s'il faisait installer une magnifique lunette au-dessus de son cercueil, il y serait certainement à l'abri de toute profanation. Ainsi fut-il fait. M. Lick dort là son dernier sommeil, dans l'observatoire qui porte son nom, et le grand réfracteur de quatre-vingt-onze centimètres de diamètre et dix-sept mètres de longueur, qui s'érige au-dessus de son sarcophage, a rendu à la science les plus brillants services. Avec cet instrument, mon éminent et regretté ami E.-E. Barnard, qui vient de s'éteindre, a fait de splendides découvertes, entre autres celle du

cinquième satellite de Jupiter, le 9 septembre 1892, et obtenu de fort remarquables photographies célestes.

Un autre Mécène de la science, Yerkes, a fondé, à Williams-Bay, village situé à deux cents kilomètres au nord de Chicago, un observatoire de premier ordre, rattaché à l'Université de cette ville. Cet établissement possède le plus grand réfracteur du monde : son objectif a un mètre de diamètre, et sa longueur focale est de dix-neuf mètres. Cette lunette et la coupole qui l'abrite ont coûté 840.000 francs, en 1895.

Vers la même époque, Percival Lowell, esprit enthousiaste, chercheur persévérant, qui abandonna la diplomatie pour l'astronomie, à la suite, m'a-t-il affirmé, de la lecture de mes études sur Mars, a créé, en 1894, à Flagstaff, sur les hauts plateaux de l'Arizona, et favorisés au point de vue de la transparence de l'atmosphère, un observatoire spécialement destiné à l'étude de cette planète voisine, sans exclure celle des autres mondes de notre système. Le principal instrument est une lunette équatoriale dont l'objectif mesure quarante-cinq centimètres de diamètre et huit mètres de longueur focale.

L'observatoire du mont Wilson, le plus puissamment équipé de tous les instituts astronomiques américains, possède le plus grand télescope du monde entier. Cet instrument, dû à la munificence de M. Hooker, de Los-Angeles, a un miroir de deux mètres cinquante de diamètre.

Un télescope plus immense encore est actuellement en construction. Son miroir mesure trois mètres de diamètre. Distance focale : quinze mètres vingt-cinq. C'est un don admirable de M. et M^{me} Frye à l'observatoire de Seattle, lequel sera surtout une institution publique, consacrée à l'astronomie populaire éducative.

Mieux encore : certains observatoires doivent uniquement leur existence au noble et intelligent désir de groupements américains de posséder une puissante lunette. C'est ainsi que des habitants de Pittsburg constituèrent, en 1859, un fonds destiné à l'achat d'un réfracteur de trente-trois centimètres d'ouverture, qui devint le premier instrument de l'observatoire d'Alleghany.

Jamais les Français n'ont ouvert une souscription en faveur d'un observatoire, et pourtant, il y aurait beaucoup à faire chez nous au point de vue astronomique. J'ai cherché à m'inspirer de l'exemple d'outre-Atlantique, pour faire de mon observatoire de Juvisy un établissement à l'instar (en miniature, bien entendu) des observatoires américains, indépendants, en dehors des programmes routiniers de l'astronomie de position, et où l'astronomie physique, notamment l'étude des planètes, est en particulière faveur, et j'espère que cette fondation me survivra.

Vous me direz que nous ne sommes pas au pays des dollars. Mais à l'heure où l'on songe à la détresse des laboratoires, ne pourrait-on verser un peu aux laboratoires du Ciel, dont un des mérites est de coopérer grandement à l'élargissement de la pensée humaine et non à la destruction du genre humain?... car nous laissons à Wells les imaginaires guerres des mondes.

Mais comment l'initiative privée s'inspirerait-elle, chez nous, de l'astronomie, puisqu'elle l'ignore. — cette science, la première, la plus ancienne de toutes, étant proscrite des programmes scolaires ?

Cependant, on apprend la géographie qui est née d'elle. Remarquons qu'il faut se garder de confondre la vraie astronomie, qui n'est pas rébarbative du tout, avec la mécanique céleste, réservée seulement aux professionnels des mathématiques transcendantes.

Non seulement les Américains possèdent les plus beaux observatoires du monde et les mieux outillés, mais encore ils organisent d'importantes missions pour aller, sous toutes les latitudes et toutes les longitudes, étudier les éclipses totales de Soleil où elles se produisent. Pour celle du 21 septembre dernier, dont j'ai signalé l'intérêt spécial (Annales du 17 septembre 1922), ils avaient préparé grandement les choses et plusieurs observatoires des Etats-Unis avaient installé leurs délégués en divers points de l'Australie et des îles avoisinantes, situés dans la zone de l'éclipse totale. Il s'agissait principalement de vérifier une des conséquences astronomiques de la théorie d'Einstein, se traduisant par la déviation des rayons lumineux des étoiles, traversant le champ gravifique du Soleil. Le déplacement calculé est minuscule : une seconde d'arc soixante-quinze centièmes, à peine plus que l'épaisseur d'un cheveu vu à une vingtaine de mètres.

Malgré l'extrême difficulté de mesures aussi petites, les résultats obtenus par l'expédition de l'observatoire Lick, que dirige le professeur Campbell, semblent satisfaisants. Les premières mesures effectuées permettent d'annoncer que la déviation apparente des étoiles sur les clichés est comprise entre 1"59 et 1"86, avec une moyenne de 1"74 (une seconde d'arc soixante-quatorze centièmes), valeur très proche de celle prévue par Einstein (1"75).

Rappelons que la France a malheureusement brillé par son absence dans ce tournoi astronomique, la modicité de ses ressources ne lui ayant pas permis d'envoyer ses astronomes où l'Amérique, l'Angleterre, la Hollande, et même l'Allemagne, avaient leurs représentants.

CAMILLE FLAMMARION.

PULSATIONS

Plaine l'Ermitage, forêt de Lorges.

Le torpéur de l'étang dort sous les nénuphars,
Des allées et des fleurs flottent de toutes parts.

L'averse des rayons s'enlève,
L'outil s'étend comme une brume sur les cailloux,
Et dans un bûche d'iris et de roseaux
Les grenouilles se gargarisent.

Une ivresse d'odeurs oxalis les taillis,
Et, dans le grand silence ardent et recueilli,
Le bruit d'un gland tombe du chêne.

Le kormoran s'éveille au cœur frais des étangs,
Un faucon cornu soufflé en ses pipeaux,
Un tourterelle croque une sauge.

L'essaim des papillons mêle ses éventails,
Une lumière hibrétique de vitrail.

Pluie des fétides,
Un rossignol filtre son chant dans les rameaux,
Le vol des chouettes suspend aux ormeaux,
Son cri aigre et ses noires baies.

Et la forêt bat comme l'âme en rythme humide,
Les fastes du soleil coulent dans le lointain,
L'odeur se fane.

L'effroi des tourterelles trouble les frondaisons
Et sur l'hosanna des pinsons
La buée plane.

ERNEST PRÉVOST.



Collecteurs d'Ondes

I. — L'ANTENNE

Nous poserons en principe que, toutes les fois que l'on peut établir sans difficultés exagérées et dans de bonnes conditions une antenne, celle-ci est préférable au cadre. La raison en est fort simple : les ondes influencent tout les corps, qu'ils soient ou non conducteurs. Si le collecteur d'ondes est extérieur à l'habitation, il sera donc influencé plus fortement que s'il est intérieur, puisque, dans ce dernier cas, les ondes auront déjà abandonné une partie de leur énergie aux corps qu'elles auront rencontrés avant de parvenir au collecteur, et une partie d'autant plus importante que ces corps seront plus conducteurs, par conséquent plus aptes par leur nature à détourner à leur profit cette énergie.

Pour la même raison, plus élevée est l'antenne, plus grande est sa faculté collectrice, puisque plus dégagée elle se trouve de tout obstacle interposé entre elle et la station d'émission.

Voyons maintenant sa longueur.

Une antenne doit pouvoir être mise en résonance sur n'importe quelle émission que l'on peut désirer recevoir, par conséquent sur des longueurs d'ondes qui peuvent varier dans de grandes limites. Par « antenne en résonance » on entend une antenne capable de vibrer à l'unisson de l'antenne émettrice, à la façon de deux instruments bien accordés.

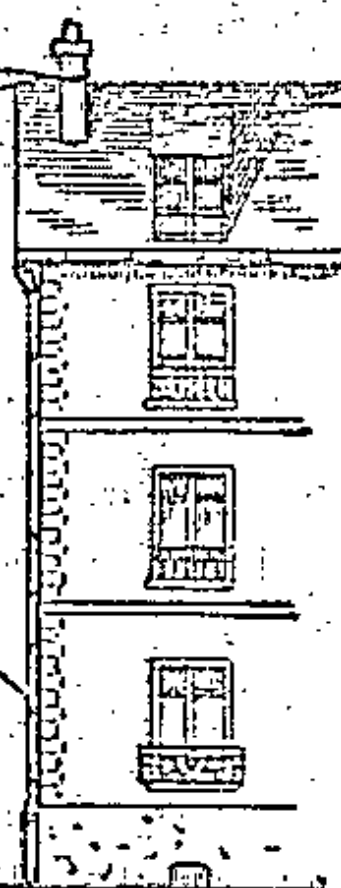
Théoriquement, une antenne constituée par un seul fil de cuivre vertical, relié à la terre par sa base et dans le circuit duquel n'est encore incorporé aucun appareil, est en résonance parfaite pour une longueur d'onde égale à quatre fois sa hauteur propre. C'est ce qu'on exprime en disant que l'antenne vibre alors « en quart d'onde ».

Ainsi, pour recevoir au mieux les émissions remarquables du poste de l'Ecole Supérieure des P. T. T. (longueur d'onde : 450 mètres), il faudrait que l'antenne, si elle était verticale et abstraction faite des appareils récepteurs qui modifient par eux-mêmes les conditions de l'accord, eût le quart de la longueur d'onde, soit 112 m. 50 de hauteur, ce qui revient à dire de longueur. Or, non seulement il est impossible à l'amateur de tendre verticalement un fil de 112 mètres 50, mais encore, le pourrait-il, qu'il ne se trouverait pas dans des conditions convenables pour recevoir les émissions dont la longueur d'onde serait au delà ou en deçà de 450 mètres, telles que celles de la Tour (2.600 mètres), de Radiola (1.760 mètres), de la Télégraphie militaire (45 mètres, émissions d'études).

Elongé horizontalement, le conducteur d'antenne devrait être encore plus long. Toutefois, comme il est plus facile de disposer l'antenne horizontalement ou avec une légère inclinaison et que l'on peut compenser en partie le défaut de longueur en constituant le collecteur d'ondes par plusieurs conducteurs (on les appelle brins de l'antenne), c'est à cette disposition que devront s'arrêter les amateurs.

Remarquons immédiatement que, l'antenne une fois posée, qu'elle soit verticale ou horizontale, on ne peut songer à modifier sa longueur suivant qu'on veut recevoir une émission ou une autre. Est-ce à dire qu'il est

Dans ces conditions, l'émateur ne peut guère, à l'heure actuelle, viser qu'à se rapprocher des conditions de réception optimales du poste de l'Ecole Supé-



alors impossible d'accorder l'antenne sur un poste donné? Non pas, car il existe un artifice subtil qui, sans toucher à la longueur de l'antenne produit tous les effets qu'on pourrait obtenir d'un allongement ou raccourcissement réel de cette dernière. Cet artifice consiste à introduire dans le circuit de l'antenne une quantité appropriée de self-induction et aussi, dans certains cas, de capacité électrique. Nous expliquerons ce que sont ces deux correctifs dans un prochain article. Disons simplement aujourd'hui que, lorsqu'on en a la possibilité, il est préférable de rapprocher la longueur de l'antenne de celle (toujours dans le rapport de 1 à 4) du poste que l'on désire le mieux recevoir, afin de diminuer la valeur des correctifs à introduire pour obtenir une résonance aussi parfaite que possible.

rieure des P.T.T. Il réalisera une antenne très convenable en la constituant de trois brins parallèles horizontaux, de 65 mètres de longueur approximativement, espacés de 80 centimètres et placés, autant que possible, en espace bien dégagé, à 15 mètres environ au-dessus du sol. L'une des extrémités de chacun des fils sera réunie à un conducteur commun qui se rendra le plus directement possible, c'est-à-dire avec le minimum de coudes, au poste de réception. A sa sortie, il rejoindra dans les mêmes conditions la terre ou ce qui en tiendra lieu.

En somme, en constituant l'antenne par trois fils, on ramène de 112 m. 50 à 80 mètres la longueur correspondant au quart de celle de l'onde considérée; mais les 15 mètres du fil vertical de descente viennent en déduction de cette longueur et permettent de la réduire à 65 mètres. Si même l'antenne est

placée au-dessus de masses telles que des maisons ou des arbres, on peut encore descendre au-dessous de 65 mètres.

D'ailleurs, si l'on est contraint de demeurer assez éloigné des données ci-dessus, il ne faut pas en induire qu'une bonne réception est impossible; trop d'exemples le contrediraient. Rappelons-nous qu'en cette matière, il n'est encore aucune règle rigoureuse.

(A suivre.)

RENÉ BROCARD.

CARNET des LIVRES

PLON

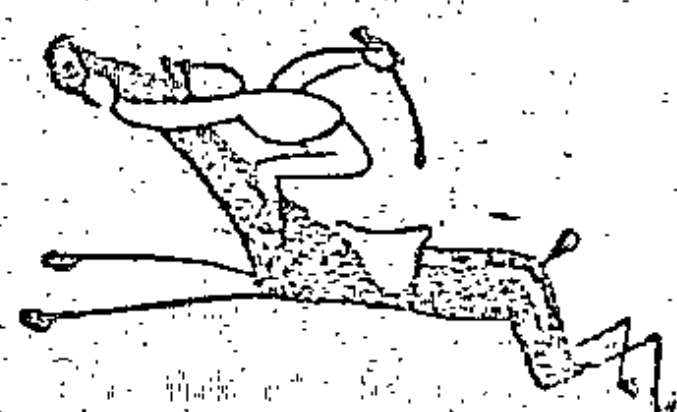
Le succès prévu du *Roman des Quatre* se confirme rapidement, puisqu'en moins de huit jours, 40.000 exemplaires ont été enlevés par un public qui, déjà, nous fait savoir combien il a été ému, charmé et amusé en même temps par ce roman où se rencontrent et se fondent heureusement les talents si divers des Quatre.

Avec le prochain numéro (5 août), notre supplément :

La Musique des Annales

SOMMAIRE

Air de *Pepita Jimenez*... ALBENIZ
Les *Tonnelliers*, danse alsacienne...
Rondel Brisé (mélodie)... J. PILLOIS
Mélodie (pour piano)... F. LE COUPPEY



PROPOS SUR LES SPORTS



Les Championnats d'Athlétisme

LES CHAMPIONNATS de France d'athlétisme viennent de se disputer. Les résultats étaient impatientement attendus. Tous les sportsmen désiraient savoir ce que nous pouvions espérer de notre représentation aux Jeux de 1924.

La Fédération Française d'Athlétisme, qui, malgré les subventions reçues pour cet objet, a délaissé complètement la préparation olympique, indigne d'elle, sans doute, se devait de chercher le meilleur rendement dans nos épreuves nationales.

Elle n'y réussit pas. Je m'étais juré de ne plus la critiquer pour ne pas paraître venimeux; mais que voulez-vous? être juste oblige parfois à être sévère. Une fois de plus, la Fédération a fait fausse route.

Etudions les défauts des derniers championnats de France : Avaient seuls le droit d'y participer les six premiers de chaque épreuve des championnats de Paris et les deux premiers des épreuves inter-régionales. Il semble curieux, étant donné les résultats obtenus par les provinciaux, que ceux-ci aient été aussi mal partagés, mais passons. Quel que soit le passé des concurrents, aucun cas de force majeure ne pouvait être admis pour légitimer la qualification d'un athlète n'ayant pas participé aux éliminatoires : néanmoins, Pierre, dont la mère, malade le jour des épreuves, mourut depuis, eut la permission de concourir au lancement du poids. Par contre, Vétillard, qui s'était trouvé dans le même cas, mais avait eu la chance de voir sa mère se rétablir, se vit interdire le saut en hauteur, ce qui lui fit dire avec logique : « Devais-je donc tuer maman

pour prendre part aux championnats de France ? »

Ce refus arbitraire d'accepter le cas de force majeure fit disparaître de la compétition des hommes remarquables, tels le Colmarien Heise, notre meilleur sprinter, semble-t-il, après André Mourlon, claqué lors des championnats d'Alsace, Couillaud, sauteur en longueur de grande classe, victime d'un accident d'entraînement, de Chambure, coureur de 400 mètres de mérite, etc..., qui avaient représenté la France dans les rencontres internationales de 1922. Arrêtés pour raison de santé aux éliminatoires, mais rétablis pour les championnats de France, ils ne purent y participer, malgré la promesse formelle qui avait été faite notamment pour Couillaud, le président de la Fédération s'engageant à accomplir cet acte de justice.

D'autre part, certains athlètes auraient voulu tenter la chance dans deux épreuves : Féry désirait concourir dans le 800 mètres, Delvart dans le 400, Brossard dans le 800, Lewden dans le saut à la perche, Paoli dans le disque et le marteau. On le leur interdit : ils durent se contenter de l'unique compétition pour laquelle ils étaient qualifiés.

Or, la plupart d'entre eux n'avaient pas pu risquer leur chance dans l'épreuve supplémentaire, la première réunion des éliminatoires parisiennes s'étant disputée un samedi. Leurs occupations — car, pour être amateur, on n'en a pas moins un métier ! — les avaient empêchés de se présenter. Ils durent donc renoncer à essayer de briller dans d'autres championnats. Et l'on assista à cette anomalie bouffonne : Pierre Lewden, qui vient de conquérir le titre de champion d'Angleterre de

saut en hauteur avec 1 mètre 93, record de France, et de champion d'Angleterre de saut à la perche, ne put pas se présenter dans le championnat de France de saut à la perche. Incroyable, mais vrai, hélas !

Enfin, notons qu'aux épreuves nationales, l'un des deux juges-arbitres, souverains pontifes de l'affaire, était le vice-président de la Commission d'athlétisme d'un des clubs concurrents, que le starter était l'entraîneur appointé de ce même club et que quatre autres membres du jury appartenaient à cette société. Je ne veux pas dire par là qu'une partialité quelconque ait été enregistrée : ces messieurs auraient eu du mal à l'exercer, les athlètes de leur club ayant surtout lutté pour les places lointaines, sauf dans le 10 kilomètres marche et le lancement du marteau, maigre fiche de consolation qui confine à l'humour !

Mais trouve-t-on logique que l'on puisse être à ce point juge et partie ?

Il va sans dire que les athlètes ne sont pas très satisfaits. On se rappelle l'incident du banquet à la suite du Cross des Cinq Nations, ce n'était qu'un début. Il ne faudrait pas s'étonner si coureurs, sauteurs et lanceurs mécontents employaient la seule arme défensive qui soit à leur disposition, c'est-à-dire la fureur lors d'une rencontre internationale.

Naturellement, on les accablerait de critiques; mais la Fédération, plus soucieuse de la recette que des performances nationales, arriverait peut-être à considérer les athlètes non plus comme des esclaves, mais comme des hommes, la crainte des représailles étant, pour certains, le commencement de la sagesse et de la justice.

JACQUES MORTANE.

LES MAISONS CLAIRES

Reconnues d'Utilité Publique par Décret du 16 Mai 1919

Siège : 5, Rue La-Bruyère, Paris

Compte de Chèque Postal : N° 485-76

Un Château en Savoie

TOUT est miraculeux dans notre œuvre. Au moment où on se désolait de voir tant d'enfants rester dans les taudis malsains de nos faubourgs, tant de mères éplorées insistant pour qu'on sauve leurs pauvres gosses des misères et des vices de la rue, au moment où l'on répète avec un chagrin toujours nouveau : « Hélas ! il n'y a plus une place. Nos maisons claires sont comblées. C'est fini... » il arrive qu'un beau château s'offre, et ouvre sa grille d'honneur pour y faire pénétrer des petites claires. Cela se passe exactement comme dans les contes de fées, et c'est charmant.

Donc, une colonie d'enfants va partir au château de Faverges, dans cette adorable campagne de Haute-Savoie où l'air est pur, la vue et les sites merveilleux.

C'est M^{me} Simone Stunzi-Pellegrin la bonne fée ; et elle m'annonce que dans le château, inauguré le 7 septembre, l'an dernier, pour les enfants des ouvriers de son mari, nos filles auront leur installation particulière avec dortoir, réfectoire, salle de bains, salle de récréation... Elles auront des leçons de gymnastique, de couture, des promenades, du soleil, de la lumière, des odeurs de résine et du bonheur. Et ce n'est pas tout ce qu'elle offre... Nous reviendrons sur la bonne proposition qu'elle nous devine et qui nous aidera puissamment dans l'avenir à créer des situations pour quelques-unes de nos filles ; aujourd'hui, nous ne voulons que la remercier du fond du cœur de son geste large et magnifique, car elle entend que ces enfants soient nourris à frais ; c'est l'hospitalité complète qu'elle nous donne, et avec une générosité délicate. On reste ému en regardant l'aspect de ce château aux larges fenêtres, ressemblant à un immense cottage fleuri, quand on songe que là entreront la petite Lucette, dont la mère attend son quatrième bébé, tandis que six personnes, dont une vieille mère malade, vivent dans une mansarde délabrée... Et la petite Louise, de père inconnu ; la mère, marchande des quatre-saisons, habite dans une affreuse impasse et laisse cette pauvre mioche dont le cou s'est gonflé, aux hasards de la rue et à la complaisance des voisins... Et les deux petites sœurs P..., dont le père est alcoolique, regne dur le soir et casse dans l'affreux logement tout ce qui reste à casser... Et la petite Simone Y..., dont le pauvre tempérament fiévreux et le cou tuméfié disent assez qu'il n'est que temps de combattre l'atavisme qui la menace ; la mère est morte de tuberculose il y a trois ans et la logis est sans air, sans lumière... Et toute l'escouade se compose de pauvres enfants parmi les pauvres, ceux dont on refusait l'entrée aux Maisons Claires avec émotion désolée et pour lesquelles on espérait le miracle impossible.

Il est venu cependant, le miracle, car nos Maisons sont bénies ; il en viendra d'autres, car il faudra qu'il en vienne d'autres, jusqu'à ce que toute l'enfance malheureuse trouve asile et santé aux Maisons Claires.

En attendant, nous disons notre profonde gratitude à M^{me} Stunzi-Pellegrin, qui a tout prévu pour le séjour heureux de nos enfants, jusqu'à la suralimentation pour les débiles, jusqu'au dentiste, jusqu'à l'infirmière... La bonté est décidément ce qu'il y a de meilleur

leur au monde, c'est la noblesse de ceux qui le Destin a favorisés. M^{me} Stunzi est merveilleusement bonne.

YVONNE SARGEY.

SOMMAIRE DU N° 16 DE

CONFERENCIA

1^{er} Août 1923

L'Histoire vue par les Poètes. — A l'ombre du Trône : Les Princes Malheureux.

Conférence de M^{lle} Hélène Vacaresco.

Scènes de L'Atoll, d'Edmond Rostand.

Le Dix-Huitième Siècle Pittoresque : Renséigne de Constant. Histoire d'une Vieille Fille.

Conférence de M. Henry Bordeaux, de l'Académie française.

La Musique Orientale.

Conf. de M^{me} Lucie Delarue-Mardrus.

Promenade sur les Toits du Louvre.

par Lilliane Sargey.

Le Latin par la Joie.

Cours de M. Charles Paget.

Illustrations, Portraits, Estampes..

L'abonnement aux 24 N° de l'année scolaire (15 déc. 1922 au 1^{er} déc. 1923) : 20 fr. Etr. : 22 fr.

Les Compagnons de l'Intelligence

Un grand dîner présidé par M. Abel Hermant, a réuni place de Rennes tous les Compagnons de l'Intelligence. Nul n'était plus qualifié que l'éminent écrivain pour grouper autour de lui d'aimables et spirituels causeurs, de grands travailleurs et des hommes occupés des grandes questions d'avenir. Les Compagnons de l'Intelligence font de la bonne et utile besogne. Le siège de l'œuvre est 5, rue Las-Cases.

SOUSCRIPTION pour les MAISONS CLAIRES

Total au 11 Juillet	38.435 fr. 05
Faissant de la 4 ^e liste (7 ^e année)	3.117 fr. 05
Subventions	1.492 fr. 00
Total au 18 juillet	43.044 fr. 10

4^e Liste arrêtée le 18 juillet

Dame anonyme, Hôtel des Sources, Vittel (Vosges), 100 fr. — Reconnaissance à saint Antoine, 450 fr. — Mme V^{ve} Bergoing, 676 fr. 40. — Sacconey Jean, 5 fr. — Pour que nous fassions un très heureux voyage : Une Mémé, 5 fr. — A saint Joseph, pour mes amours, 5 fr. — Pour que sœur Thérèse guérisse ma fille, 10 fr. — E. E., 10 fr. — Cercle français de l'Ecole Starett, transmis par M^{lle} Marguerite Darling, 160 fr. — Quelques jours de soleil à une petite fille Claire, 50 fr. — Pour un sourire des petites Claires, 50 fr. — Anonyme reconnaissante, 5 fr. — Anonyme Grenoblois, 100 fr. — Pour mon fils, B. B., Bégiera, 10 fr. — Anidree et Jeanne, 10 fr. — A. C. 22, 30 fr. — M^{lle} M. Sottizon (versement annuel), 30 fr. — Yvonne, 10 fr. — Cadeau à une Clairette par amour pour la sainte Vierge, anonyme à Mulhouse, 100 fr. — M^{me} T., anonyme, 50 fr. — M^{lle} Marcelle Clément, 11 fr. 50. — Reliquat abonnements d'un colonial Belge, 11 fr. 15. — M^{lle} Andrée Touchet, 10 fr. — Remette à Lyon, 10 fr. — Exécution d'une promesse pour les Clairettes, 20 fr. — Pour le bonheur de mon Jean, 5 fr. — Pour les Clairettes, 20 fr. — Merci à la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, 10 fr. — Une abonnée des Annales, 2 fr. 75. — Au nom de mes petits Jean et Maurice, 5 fr. — Abonnée de l'Ain reconnaissante à la sainte Vierge et à saint Joseph, 20 fr. — En reconnaissance à saint Antoine, B., 5 fr. — En reconnaissance à saint Antoine de Padoue, M. K., 5 fr. — M. Bonnelot, 10 fr. — En reconnaissance d'une grâce obtenue par sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, L. G., 40 fr. — Anonyme, La Fère (Aisne), 50 fr. — Pour une Clairette, 5 fr. — Remerciement pour une nomination obtenue par l'intercession de saint Antoine de Padoue et Notre-Dame de France, 100 fr. — Anonyme, 20 fr. — Pour nos fiançailles, reconnaissance à sainte Catherine d'Alexandrie, 50 fr. — Reconnaissance à saint

Antoine de Padoue, 10 fr. — Une jeune institutrice qui regrette de ne pouvoir faire mieux, G. D., 10 fr. — En l'honneur de Notre-Dame du Sacré-Cœur et de sainte Germaine, 25 fr. — Pour une réussite, C. P., 10 fr. — J. V., 5 fr. — L'Ecole des Filles de Saint-Jean-de-Vieljeux (Gard), 16 fr. — Marie-Louise Henry, 5 fr. — Reconnaissance à sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, 15 fr. — Michel et Jean, 12 fr. — Une étudiante, B. B., 80 fr. — Un Oranais, lecteur assidu, 10 fr. — M^{me} Barpiet, 5 fr. — Marthe Lucette, 20 fr. — 100 fr. — Carienta, 5 fr. — En l'honneur de saint Antoine de Padoue, pour la guérison de ma chère maman, 5 fr. — Anonyme, Saint-Bonnet-le-C., 40 fr. — Pour qu'un cher vœu soit exaucé, 5 fr. — En l'honneur de saint Antoine de Padoue, pour la réussite de ma chère fille, 5 fr. — Anonyme, à Lethuy, 100 fr. — Pour que saint Joseph réalise mon rêve, 5 fr. — Jean et Jacques, en souvenir de leur maman, 100 fr. — Maman et Mimi, 10 fr. — M. et M^{me} E. Nesi, 100 fr. — M^{me} Paul Baud, 50 fr. — Pour les petites bonheurs glanés au long des jours, 5 fr. 25. — Une vieille grand-mère et son petit fils, 20 fr. — Une jeune maman, 50 fr. — M. M. et A., 30 fr. — En remerciement à saint Antoine de Padoue, G. B., 5 fr. — Total : 3.117 fr. 05.

PROGRAMME des THÉÂTRES

offrant des Réductions aux Abonnés des "Annales"

(Voir Bons de réduction dans notre Volume-Prime)

Le Trésor Culinnaire de la Vieille France

De 29 juillet au 5 août 1923

ODÉON : Dim. 29, mat., Le Mariage de M^{lle} Beulemans, Les Coteaux du Médoc ; soir., La Cagnotte. — Lundi 30, Le Barbier de Séville. — Mardi 31, Le Chapeau de Paille d'Italie, Le Joli Rôle. — Mercre. 1^{er} août, Le Petit Café, Le Seul Bandit du Village. — Jeudi 2, mat., Bérénice, L'Epreuve ; soir., Le Chapeau de Paille d'Italie, Le Joli Rôle. — Vend. 3, L'Espionne. — Sam. 4, mat., Le Chapeau de Paille d'Italie, Le Joli Rôle ; soir., Le Petit Café, Le Seul Bandit du Village. — Dim. 5, mat., Le Mariage de M^{lle} Beulemans, Les Coteaux du Médoc ; soir., Le Chapeau de Paille d'Italie, Le Joli Rôle.

NOUVEL-AMBIGU : Le Maître de Forges. (Mat. jeudi, sam. et dim.)

PORT-SAINT-MARTIN : M^{lle} Josette, ma Femme. (Mat. jeudi, sam. et dim.)

THÉÂTRE-SARAH-BERNHARDT : Les Nouveaux Riches. (Mat. sam. et dim.)

TRIAXION-LYRIQUE : Clôture annuelle. Réouverture le 1^{er} septembre.

(Pour les jours où les Bons sont valables, se référer au Volume-Prime.)

Éditions d'Art des Annales

LES MEUBLES MODERNES

de

FRANCIS JOURDAIN

Bibliothèque trois corps, acajou massif et frêne marbré (2^m x 1^m 65 haut). Comptant, 1.395 fr. A crédit, 1.490 fr.

Salle à manger (8 pièces : buffet, table, six chaises), chêne massif et zingana. Comptant, 1.795 fr. A crédit, 1.925 fr.

Desserte en supplément, 500 fr. A crédit, 535 fr.

Tous ces meubles peuvent être achetés séparément. 18 mois de crédit.

La Bibliothèque, la Salle à manger et la Desserte sont exposées dans les galeries de Francis Jourdain, 2, rue de Sèze, Paris.

Rappelons que nous envoyons franco sur demande une épreuve photographique de la Bibliothèque, jointe au prospectus en couleurs contenant la reproduction des aquarelles de Francis Jourdain ainsi que toutes les indications pour les souscriptions à crédit, les frais d'emballage.

Les Magasins de la Place Clichy

font aux lecteurs des Annales 5 0/0 de remise sur tous achats au comptant

effectués à Paris, ou sur les commandes venues de province par correspondance. Présenter à la caisse ou joindre à la lettre de commande un des BONS SPECIAUX contenus dans notre Volume-Prime.

La Femme et le Foyer



Robe simple en tchina crêpe blanc dont la garniture est faite de cocardes de même tissu plissé. — Petite robe de foulard sable garnie d'un mouchoir imprimé noué autour du cou. Dépassants aux manches et dans le bas de jupe taillés dans un même mouchoir de soie légère.

□ □ □

PETITS CONSEILS

Pour tout ce qui concerne certains détails sur lesquels je ne puis m'étendre dans ma chronique, je rappelle à mes lectrices que *La Mode Pratique* traite de ces questions dans ses numéros spéciaux qu'il est bon de consulter selon ses besoins. Le numéro « Les broderies de nos robes » peut aider à exécuter un travail intelligent sur une robe déjà portée, ou à préparer les toilettes de la saison prochaine.

Le coton D. M. C. donne toute satisfaction à celles qui l'emploient. Il donne un travail régulier et d'un fini irréprochable par sa netteté et son brillant persistant.

Une parisienne a eu une idée charmante pour fleurir sa maison de campagne: elle attache par un ruban une sorte de bouteille ronde à col évasé et court (cette bouteille en verre ordinaire ressemble à une gourde) à chaque espagnolette de fenêtre et la garnit de fleurs à longues tiges. Les fleurs des champs sont particulièrement heureuses pour ce genre de décoration.

J'AI VU, l'autre jour, à l'une de nos paroisses les plus élégantes, quatre demoiselles d'honneur habillées de tulle dans quatre roses différents avec grands chapeaux en paille anglaise blond écaillé garnis d'un pont de plumes du même ton; c'était idéalement joli comme ensemble. Dans un mariage précédent, les demoiselles d'honneur très nombreuses avaient fait alterner le rose et le bleu. Vêtues d'organdina, un couple bleu s'opposait à un couple rose, et c'était charmant de voir cette petite cour d'honneur accompagner la mariée. A un récent mariage princier, le manteau de cour, composé en points de Bruxelles, était porté par quatre délicieux petits pages semblant sortis d'un tableau de Van Dyck. Leurs costumes de style étaient la reproduction fidèle de ceux des enfants de Charles I^{er}. Une autre fois, le service d'honneur adopte la large et longue robe de style et la capeline à la Winterhalter. Là, le ruban joue un rôle important. D'ailleurs, son emploi est dans tout: en cocardes, en ruchés, en liens amincissants ou bien encore en larges coques triomphantes! Tous nos chapeaux de ce printemps en étaient faits, et nos chapeaux d'été continuent la tradition. Mais que d'idées à puiser, que de choses charmantes à retenir dans ces manifestations d'élégance recherchée!...

Sur les chapeaux préparés pour Deauville, on voit la voilette reprendre ses droits. Ses larges réseaux n'empêcheront pas l'air de circuler librement autour des visages qu'elle abritera quelque peu du soleil, et nous la verrons palpitier, charmante, au souffle de la brise marine.

□ □ □

Puisque nous sommes sur le chapitre coiffure, je ne puis passer sous silence la question du bonnet caoutchouté, si importante pour les ferventes de la natation. De formes les plus diverses, on nous les montre cette année parés des couleurs les plus vives et combinés même en damiers. Il en est de bleus pointus, de noirs et blancs à la façon d'un jeu de dames; d'autres sont imités des mouchoirs de soie à la mode.

Le spectacle sera varié des têtes émergeant de l'eau couvertes des tons les plus bizarres. La voilà bien la tache de couleur que recherchent certains peintres. Cette année, ce sera une palette entière que nous aurons sous les yeux.

□ □ □

Le costume de bain, chacun sait le choisir à son gré, les magasins en sont pourvus. Il est d'ailleurs très simplifié et je ne pense pas qu'il vienne l'idée à quiconque de renouveler la fantaisie du couturier qui avait imaginé de garnir celui de sa femme avec des volants plissés bordés d'une petite dentelle; et le costume était de taffetas! Je le préfère plus pratique et plus solide en même temps...

SIMONNE B...



Jolie blouse ornée de larges bandes plissées terminées par une crête. Motif brodé sur le côté gauche dans le bas de la blouse.

REVUE FINANCIÈRE

Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Dépôts de Fonds et de Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, Services de Coffres-Forts, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Société Anonyme au Capital de 100.000.000 de Francs

BUREAUX : 30 et 32, Rue Taitbout (Boulevard Haussmann) PARIS, IX^e Arrond

Lundi, 23 Juillet 1923.

La Situation

La période des vacances ne s'est jusqu'à présent fait sentir en Bourse que par des facilités un peu plus grandes de circulation, mais l'activité des échanges a persisté. Encore une fois le marché du comptant a donné l'exemple de l'entrain. Quant à celui du terme sa prudence est restée ce qu'elle était précédemment; toutefois, avec l'amélioration de l'état des esprits sur les nouvelles qui viennent des milieux diplomatiques anglo-franco-belges, les dispositions aux achats spéculatifs se sont réveillées: il ne s'agit là encore que de simples velléités, qu'on doit cependant considérer comme de fort bon augure pour l'avenir, ni plus, ni moins.

Aux changes, la livre sterling a paru disposée à se détendre certains jours, et le dollar l'a suivie d'un peu plus loin: on a clôturé à 77,03 et à 16,795, contre 78,63 et 17,065 respectivement. Le franc belge s'est amélioré le dernier jour à 82,80. Progrès marqués de la lire à 73,40, et du leu à 8,65. Le mark allemand s'est effondré au plus bas à 40 francs le million de marks. Stabilité de la couronne autrichienne, à 24 francs les 100.000 couronnes, bien impressionnée par le succès de l'emprunt autrichien émis sur les grandes places financières mondiales: la tranche française sera offerte sous peu en souscription et est assurée du même succès.

Nos rentes ont eu un marché des plus actifs, réalisant des progrès marqués; l'obligation de la dernière émission du *Crédit National*, introduite à la cote aujourd'hui, a réalisé une prime de 5 francs environ sur son cours d'émission qui était de 490 francs.

Aux fonds d'états étrangers les rentes russes ont peu réagi sur une réédition de l'hypothèse de la reconnaissance de la dette nationale ancienne par le gouvernement soviétique. La paix de Lausanne, maintenant prochaine, n'a non plus exercé d'influence appréciable sur les *fonds ottomans*, alourdis même le dernier jour, et dont la monnaie de règlement des coupons doit faire l'objet de négociations ultérieures.

Trois groupes de valeurs ont été spécialement en vedette et cela fort justement. D'abord celui des banques, parmi lesquelles le *Crédit Mobilier Français*, remarquablement soutenu à 480, mérite de retenir tout spécialement l'attention par le « potentiel » de hausse qu'il possède et qui devra se dégager; mais l'excellent classement du titre le préserve heureu-

samment de sautes de cours plus brillantes qu'utiles. Ensuite celui des valeurs de navigation, parmi lesquelles la *Compagnie Générale Transatlantique* possède une place de tout premier plan, tant en raison de l'importance de l'affaire qu'à cause de sa situation financière dont nous avons fait ressortir la force en analysant les comptes du dernier exercice. Enfin les valeurs de produits chimiques, de phosphates et de nitrates, dont les perspectives d'avenir économiques et industrielles apparaissent des plus brillantes: nous nous proposons d'ailleurs d'étudier prochainement, de manière objective, la situation des principales d'entre elles.

La Situation Économique de la France

Le Commerce Extérieur

Pour les six premiers mois de 1923, les importations ont atteint 25.691.325 tonnes représentant une valeur de 14 millions 669.459 francs, soit une augmentation de 1.254.554 tonnes et de 4 milliards 53.938.000 francs par rapport à la période correspondante de 1922.

Les exportations se sont élevées à 11.399.567 tonnes d'une valeur de 14 millions 161.465 francs ce qui représente une augmentation de 1.610.201 tonnes et de 4.054.353 francs sur les six premiers mois de 1922.

La balance commerciale se solde donc par un excédent des importations sur les exportations de 527.994.000 francs contre 528.409.000 francs en 1922.

Les statistiques des Douanes font apparaître par rapport à 1922 pour les importations une augmentation de 423.486 tonnes et de 775.723.000 francs aux objets d'alimentation et de 885.929 tonnes et 3.134.326.000 francs aux matières premières, alors que l'importation des produits fabriqués a diminué de 54.861 tonnes mais augmenté de 143.884 francs.

Aux exportations, les produits d'alimentation sont en augmentation de 201.536 tonnes et de 637.272.000 francs, les matières premières de 1.111.537 tonnes et de 1.873.920 francs, les objets fabriqués de 294.412 tonnes et de 1.361.475 francs, les colis postaux de 2.716 tonnes et de 161.680 francs.

L'Activité des Ports Français

Le trafic des ports maritimes français, qui s'était quelque peu ralenti en avril, a été de nouveau plus actif en mai.

Le nombre des navires arrivés a été de 3.992, contre 3.684 en avril et 4.149 en mars. La moyenne mensuelle de 1922 avait été de 3.298.

Le tonnage des marchandises débarquées s'est élevé, en mai dernier, à 3.548.700 tonnes contre 3.069.300 tonnes le mois précédent, et 3.560.100 tonnes en mars. L'an dernier, 2.465.400 tonnes avaient été débarquées en moyenne chaque mois, et en 1913 le chiffre correspondant avait été de 2.657.000 tonnes. Dans l'ensemble de ces tonnages, le charbon est entré, en mai 1923, pour 2.062.700 tonnes au lieu de 1.724.300 tonnes en avril, 2.030.900 tonnes en mars, 1.285.000 tonnes moyenne mensuelle de 1922, et 1.146.200 tonnes moyenne mensuelle de 1913.

On remarque que les variations constatées d'un mois à l'autre dans l'activité des ports, ainsi que l'augmentation du trafic par rapport à 1922 et 1913, sont pour la plus grande partie dues aux importations de houille par voie de mer.

Le tonnage de marchandises embarqué a atteint en mai dernier 635.100 tonnes, contre 619.200 en avril et 732.100 tonnes en mars. Les moyennes mensuelles de 1922 et de 1913 s'étaient montées respectivement à 583.100 et 867.700 tonnes.

Enfin, 2.058.800 tonnes ont été évacuées par voie ferrée et 669.800 tonnes par navigation intérieure, contre, respectivement, 1.736.000 et 644.800 tonnes en avril et 2.168.200 et 516.200 tonnes en mars. L'an dernier, 1.399.200 tonnes avaient été évacuées, en moyenne, chaque mois, par chemins de fer et 523.100 tonnes par navigation intérieure.

L'OR en 1922

(Suite.)

Le mouvement de l'or aux Etats-Unis

L'excédent des importations d'or aux Etats-Unis a été, en 1922, d'environ \$ 231.600.000 contre \$ 667.400.000 en 1921. Cette différence considérable a plusieurs causes: les prêts consentis aux gouvernements et aux sociétés étrangères qui, directement ou par compensation, ont réduit les crédits flottants américains à l'étranger, la réduction de l'excédent de la balance des paiements par suite des dépenses des touristes américains, etc., enfin, la diminution des disponibilités d'or susceptibles d'être exportées par l'Europe. Le tableau ci-dessous montre, mois par

REVUE FINANCIÈRE

mois, le mouvement des importations et des exportations.

Importations	1922	1921	1920
	(En dollars)		
Janvier.....	26.571.371	33.633.967	12.017.551
Février.....	28.738.920	42.626.913	4.476.849
Mars.....	33.488.256	87.271.775	16.986.822
Avril.....	12.243.555	80.662.202	48.322.242
Mai.....	8.993.957	58.171.386	13.687.052
Juin.....	12.976.636	43.576.476	26.705.953
Juillet.....	42.986.727	64.247.479	19.647.732
Août.....	19.092.203	84.001.354	15.371.764
Septembre...	24.464.235	66.085.253	39.110.033
Octobre.....	20.866.156	47.103.839	116.766.051
Novembre....	18.308.087	51.298.626	56.869.037
Décembre....	26.439.677	31.605.827	44.660.493
Total.....	277.169.785	691.248.297	417.068.278

Exportations	1922	1921	1920
Janvier.....	862.983	2.724.980	47.816.878
Février.....	1.731.794	1.036.005	42.878.476
Mars.....	963.413	709.668	47.045.686
Avril.....	1.578.867	383.787	44.682.477
Mai.....	3.406.658	1.062.521	7.561.050
Juin.....	1.600.754	773.603	5.819.876
Juillet.....	643.714	3.734.929	21.872.768
Août.....	935.853	671.652	24.986.163
Septembre...	1.398.607	2.448.741	17.120.030
Octobre.....	17.591.595	7.576.472	25.931.230
Novembre...	3.431.065	607.437	19.869.757
Décembre...	2.709.591	2.161.582	17.053.287
Total.....	36.764.591	23.891.377	322.091.208
Excédent des importations	240.404.994	667.356.920	94.977.065

D'après ces chiffres, on peut voir que les importations d'or aux Etats-Unis ont diminué de 60 0/0 entre 1921 et 1922.

Nous venons de voir que l'afflux d'or aux Etats-Unis en 1922 n'a guère modifié la situation des réserves d'or des Etats européens. Il en résulte que l'accroissement du stock américain provient essentiellement de la production sud-africaine, et indirectement de la vente de l'or russe. On voit d'ailleurs que la plus faible importation mensuelle a été celle de mai 1922, \$ 8.993.957, qui a été en réalité la plus faible depuis 1920. La plus forte importation de 1922 a été celle de juillet avec \$ 42.986.727, qui est inférieure de plus de moitié au maximum de 1921, en mars, \$ 87.271.775. Inversement, l'importation d'octobre 1922 avec \$ 17.591.595, est très supérieure à tous les chiffres d'exportations mensuelles de 1921. Ces chiffres montrent qu'en 1922 la balance des paiements s'est beaucoup rapprochée d'un état d'équilibre tout à fait différent de la situation en 1921.

La provenance de ces importations permet de faire quelques remarques intéressantes.

Importations	1921	1922
	(En dollars)	
Danemark.....	5.431.500	17.769.576
France.....	190.666.453	27.043.150
Allemagne.....	19.926.761	35.118
Hollande.....	19.893.019	9.957.870
Norvège.....	1.534.985	8.423.894
Espagne.....	3.319.281	71.125
Suède.....	66.655.929	32.885.875
Royaume-Uni:		
Angleterre.....	202.091.349	121.732.152
Ecosse.....		151.820
Canada.....	36.856.110	10.378.032
Amérique centrale...	6.539.820	4.373.220
Mexique.....	5.588.737	5.912.787
Indes de l'Ouest.....	7.081.563	1.780.020
Argentine.....	1.066.471	26.828
Chili.....	447.663	389.339
Colombie.....	11.941.685	6.847.910
Pérou.....	1.613.621	1.619.110
Uruguay.....	6.817.902	278.689

Venezuela.....	1.353.846	915.169
Chine.....	17.912.687	8.937.973
Indes Britanniques..	32.009.555	
Indes Hollandaises...	1.316.545	1.626.911
Hongkong.....	5.660.823	14.750
Philippines.....	1.399.808	853.034
Océanie Britannique..	16.970.261	4.230.900
Egypte.....	6.874.924	2.569.101
Autres pays.....	20.577.032	6.350.963
Total.....	691.258.297	275.169.785

Comme en 1921, les envois les plus importants d'or aux Etats-Unis ont été faits en 1922 par la France, les Pays-Bas, l'Angleterre, le Canada et les Pays Scandinaves, mais seuls les Pays Scandinaves ont exporté aux Etats-Unis à peu près la même quantité d'or qu'en 1921.

(A suivre.)

CHEMINS DE FER DE PORTO-RICO

Les actionnaires de cette Compagnie se sont réunis en assemblée générale, le 29 juin, à San-Juan (Porto-Rico) et ont approuvé à l'unanimité les comptes de l'exercice 1922.

Le rapport expose que les recettes, comme cela s'est produit au cours des exercices précédents, ont encore subi une diminution. Cependant cette baisse a été moins importante que celle enregistrée en 1921. Les dépenses, de leur côté, ont été réduites. Dans ces conditions l'exercice 1922 laisse, pour l'exploitation, un solde créditeur de \$ 142.508,38, ce qui représente une amélioration sensible sur 1921 où l'exploitation s'était soldée par un déficit. Le Conseil s'était attaché, par un contrôle sévère, à restreindre les dépenses et un résultat appréciable a été obtenu, puisque la réduction obtenue atteint 21 0/0; mais les efforts faits pour amener un relèvement des recettes par le développement du trafic ont été contrariés et entravés par les circonstances et par la persistance de la crise commerciale mondiale.

L'exploitation a laissé un bénéfice de Fr. 733.918,16 auquel sont venues s'ajouter les sommes encaissées pour bénéfices de changes et intérêts sur comptes courants qui se montent à Fr. 579.882,66. Le total est de Fr. 1.313.800,82. D'autre part les frais généraux et charges financières atteignent Fr. 1.472.525,33; il en résulte que l'exercice se solde encore par un déficit, mais bien moindre que celui enregistré pour 1921.

En ce qui concerne les tarifs, la Commission qui, en 1921, avait prorogé les tarifs provisoires concédés en 1919 n'a pas jugé devoir accorder définitivement une majoration supérieure bien que, dans tous les autres pays, les tarifs aient été augmentés dans une beaucoup plus forte proportion.

UNION D'ÉLECTRICITÉ

L'assemblée générale extraordinaire, convoquée pour le 2 juin à la suite de l'assemblée ordinaire, n'ayant pu délibérer valablement par suite de l'insuffisance du nombre de titres déposés, une nouvelle

convocation est faite pour le 6 août, à dix heures et demie, 7, rue de Madrid, à Paris.

Pour être en droit d'assister à cette assemblée, les titulaires d'actions au porteur devront les déposer le 30 juillet au plus tard aux caisses des Etablissements de crédit désignés, dont fait partie le *Crédit Mobilier Français*.

COUPONS

Les coupons suivants de mines d'or sont payables nets aux caisses du *Crédit Mobilier Français*, à partir du 8 août, après un dépôt de quatre jours francs :
City Deep, c. 22, 3 sh. 5 d. 8/100.
Crown Mines, c. 44, 2 sh. 4 d. 4625/10.000.
Modderfontein B, c. 22, 2 sh. 2 d. 125/1000.
Rose Deep, c. 44, 1 sh. 1 d. 125/1.000.
Village Deep, c. 27, 0 sh. 10 d. 45/100.

BONS 6 0/0 1923 DU CRÉDIT NATIONAL

Ces bons viennent d'être admis aujourd'hui aux négociations de la Bourse et y ont trouvé, dès leur introduction, le meilleur accueil, faisant prime à 495, 494,75 et 494,50.

BONS DE L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS

Le premier tirage des Bons de l'Exposition des Arts Décoratifs aura lieu, comme il était prévu, le 6 août.

Ce tirage comporte 1.002 lots dont 1 de un million, 1 de 100.000 francs.

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Statut Social: 30 et 32, rue Taitbout (N° Hessemann), Paris-9.

Adresses: Gutenberg 88-91, 56-15, 87-84, 74-65. Adresse Télégraphique: MOBI-FRAN-PA.

Comptes: Courants et Comptes de Chèques et de Dépôts.

SERVICE DE COFFRES-FORTS EXTRAIT DU TARIF

N°	MODELES			TARIF		
	Replier	Lapier	Profond.	1	6	12
1	0m240	0m250	0m200	6	20	35
2	0m240	0m250	0m200	6	35	50
3	0m240	0m250	0m200	6	35	50
4	0m240	0m250	0m200	12	40	60

Le *CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS* répond gratuitement par lettres à toutes demandes de renseignements financiers. Un bureau de renseignements où sont réunis tous les documents relatifs aux principales affaires est à la disposition des Clients du *CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS* qui viennent s'informer directement à ses guichets.

Typographie DUBOIS et BAUER, 34, rue Laflitte, Paris.
Imprimerie CH. BERNARD, 27, rue des Cloys, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.